

**LA VIE DU DIRIGEANT COMMUNISTE IBRAHIM KAYPAKKAYA ET SA  
RÉSISTANCE SOUS LA TORTURE**



## PRÉFACE

### **Chronique d'une Résistance : L'interrogatoire sous la torture et le martyr d'İbrahim Kaypakkaya**

Ce document présente le récit historique, jour après jour, de la capture, de l'interrogatoire sous la torture et de l'exécution d'İbrahim Kaypakkaya — l'une des figures les plus claires et marquantes du mouvement révolutionnaire en Turquie. Il n'était pas seulement un jeune dirigeant révolutionnaire, mais un monument de défi, prouvant que même lorsque le corps est détruit, la position politique et idéologique peut demeurer inébranlable.

Ce qu'a subi Kaypakkaya n'était pas une simple détention ni un interrogatoire ordinaire. L'État visait, à travers lui, à anéantir une idée, une ligne politique, une rupture historique. Mais il a échoué : là où ils ont voulu briser son corps, ils ont involontairement renforcé ses idées.

Ce texte ne relate pas seulement les douleurs physiques qu'il a endurées, mais révèle également la clarté politique, la sérénité et la détermination inébranlable qu'il a conservées jusqu'à son dernier souffle. Chaque paragraphe montre comment, face à la décomposition d'un corps, une âme, une conscience, une volonté révolutionnaire sont restées debout.

Le lecteur ne fera pas que témoigner d'une histoire ; il sera amené à réfléchir — à chaque étape de ce parcours difficile, des cellules de détention aux tribunaux, des salles de torture au cercueil — sur la signification réelle de la volonté révolutionnaire et du refus absolu de la reddition.

Ce document n'a pas été écrit pour se souvenir. Il a été écrit pour résister.

### **Une Chronique de la Résistance : L'interrogatoire sous la torture et le martyr d'İbrahim Kaypakkaya**

Quand le commandant, avec une expression légèrement irritée, réagit en disant : « Tu n'as donc toujours pas renoncé à cette mentalité ? », İbrahim sourit et répondit : « Mon état actuel est meilleur que d'être sous la domination de gens comme vous. »

L'ensemble du processus concernant İbrahim Kaypakkaya, tué le 18 mars 1973 — depuis sa capture jusqu'au moment où son père a transporté son cercueil sur le dos d'un porteur — a été raconté à différentes reprises et dans divers lieux par Muzaffer Oruçoğlu, son avocat et son père.

Voici l'histoire de l'assassinat de Kaypakkaya...

İbo a été blessé lors de sa capture. Hüseyin Duman, qui dirigeait le groupe en marchant devant et les avait conduits jusqu'au hameau de Vartinik, a tiré avec son fusil à un coup pendant le raid ; les plombs se sont logés à l'arrière de la tête d'İbo et dans son épaule.

Le lieutenant de gendarmerie Fehmi Altunbilek, officier du renseignement également impliqué dans l'opération de Kızıldere, a forcé İbo à marcher dans la vallée enneigée entre Mirik et Kutudere, les mains menottées dans le dos. Ses orteils ont gelé pendant cette marche. À Kutudere, ils lui ont donné un demi-seau d'eau froide pour masser ses pieds. Ils ont exercé une pression sur les villageois pour qu'ils lui crachent au visage.

Lorsqu'ils l'ont amené en jeep au poste central de gendarmerie de Dersim, l'arrière de sa tête était blessé et ses orteils gelés. Il portait une casquette brune au sommet rapiécé, une parka militaire sur une veste et un pull, trois pantalons que les villageois de Barıkbaşı lui avaient donnés lorsqu'ils l'avaient envoyé dans une grotte la nuit, ainsi que des chaussettes en laine mouillées couvertes de chaussettes en nylon et une paire de chaussures en caoutchouc de marque Çelik, taille 45.

Dans cet état, İbo est battu et soumis à la falaka (coups sur la plante des pieds) au poste. Deux exigences urgentes lui sont imposées :

1. Les noms et lieux possibles de ceux qui ont échappé à la capture,
2. Les noms des membres de l'organisation présents dans le centre et les districts de Dersim.

İbo résiste et ne dit rien. En conséquence, il est amené devant le procureur Mehmet Seyhan, qui suit l'affaire de près. Constatant qu'il a affaire à quelqu'un qui s'exprime avec détermination et assurance, le procureur enregistre ses déclarations telles quelles. Ce sera sa première déposition officielle. Ensuite, Fehmi Altunbilek place İbo entre deux soldats dans une jeep et, avec le conducteur, l'emmène directement au Commandement de la loi martiale à Diyarbakır.

İbo est conduit au centre d'interrogatoire du Commandement de la loi martiale. Gendarmes aboyant des ordres, barres de fer... Dans la cellule où on le jette, il n'y a qu'un lit métallique. On lui enlève ses vêtements, on lui donne un pyjama, on lui bande les yeux. L'équipe d'interrogatoire, accompagnée du procureur militaire Yaşar Değerli, commence immédiatement la falaka.

Après la première session de falaka, les interrogateurs constatent que les pieds d'İbo sont noirs jusqu'aux chevilles à cause des engelures. Un médecin est alors amené dans la cellule. Il déclare que l'engelure est de troisième degré, avec des cloques foncées probablement remplies de sang coagulé. Il avertit que si İbo n'est pas hospitalisé, ses orteils gelés risquent de pourrir et de tomber d'eux-mêmes, et le détenu pourrait faire une gangrène.

En réponse, le procureur Yaşar Değerli ordonne que le détenu soit transféré à l'hôpital militaire et que l'interrogatoire se poursuive après les soins. Le lendemain matin, İbo est emmené à l'hôpital militaire et placé dans une chambre au sous-sol. Il est allongé sur le dos et enchaîné par une main et un pied à un lit métallique. Un garde armé est posté devant la porte. Le commandant de bataillon en charge d'İbo donne des instructions strictes : personne à part l'infirmier Hacı Zülfikar Yıldız et son neurochirurgien superviseur, Turan Daltaban, ne doit entrer en contact avec le détenu. Il fait même afficher les photos de ces deux soignants sur la porte afin d'éviter toute confusion lors des relèves de garde. L'infirmier commence à panser les pieds d'İbo deux fois par jour. Le chirurgien coupe la peau infectée à l'arrière de la tête d'İbo et la panse. Les chaînes d'İbo ne sont desserrées que lors des visites du médecin, pendant les repas et pour aller aux toilettes. Dans la cellule voisine se trouve Fatma Erez, originaire de Siverek, arrêtée dans la même affaire. Il n'y a pas de garde devant sa porte et elle écoute attentivement toutes les conversations tenues avec İbo.

Deux ou trois jours après l'admission d'İbo à l'hôpital, le juge militaire et agent du MIT, le capitaine Yaşar Değerli — qui travaille sous le Commandement de la loi martiale de Diyarbakır et qui est impliqué dans des affaires importantes comme celle d'İsmail Beşikçi — arrive avec son greffier et le commandant de bataillon supervisant İbo pour prendre une déposition. (Bahri Yağcı, juge militaire de l'époque et proche du commandant de la loi martiale d'Istanbul, Faik Türün, dira plus tard à propos des tortures à la Villa Ziverbey : « Je n'avais rien à voir avec ça. Je ne le voulais pas non plus. Mais certains collègues, si — comme notre Yaşar Değerli. ») Les chaînes d'İbo sont enlevées. Il souffre intensément à l'arrière de la tête, aux épaules et aux pieds. Le commandant de bataillon quitte la pièce. Des soldats installent une petite table et trois chaises, posent une machine à écrire sur la table. İbo tourne son regard vers Yaşar Değerli et déclare qu'il ne fera aucune déposition — qu'il présentera sa défense au tribunal.

Yaşar Değerli insiste, affirmant que s'il accepte de parler, ses chaînes seront retirées et il sera traité comme un détenu ordinaire. İbo refuse. Le procureur quitte la pièce avec son greffier. Il pense qu'il pourra briser İbo lors des interrogatoires qui suivront l'hospitalisation.

Entre-temps, le père d'İbo, Ali Kaypakkaya, vient à Diyarbakır dans l'espoir de voir son fils. Il fait appel aux autorités militaires et insiste, mais on lui dit que le détenu est en cours d'interrogatoire et que légalement, il ne peut pas recevoir de visite. Le père repart sans avoir pu le voir.

Au même moment, l'avocat Şerafettin Kaya tente d'obtenir une procuration d'İbo afin de le représenter au tribunal, mais il en est empêché. Şerafettin Kaya raconte ainsi la situation : «

Avant mon arrestation, İbrahim Kaypakkaya avait été capturé à Dersim, placé en garde à vue, arrêté et mis à l'isolement en prison. Selon ce qu'en disaient ses codétenus, j'ai essayé de le rencontrer en tant qu'avocat en contactant le conseiller juridique du corps. Il était absent. Un officier de réserve, diplômé de droit, était en service. Il m'a dit que Kaypakkaya avait les pieds gelés et avait donc été transféré à l'hôpital. Avec une autorisation de visite officielle et une procuration à faire signer, je me suis rendu à l'hôpital. Un greffier du notariat de Diyarbakır m'accompagnait. Nous sommes allés dans la section du sous-sol où Kaypakkaya était détenu, accompagnés du sergent de garde. À peine entrés, un sous-officier s'est précipité, nous a empêchés de l'approcher et nous a expulsés avant que nous puissions lui parler ou faire signer la procuration. Kaypakkaya semblait abasourdi ; il a simplement entendu que j'étais un avocat venu pour la procuration. » « Je devais ensuite assister à des audiences à Muş, donc je suis parti en pensant que je le verrais à mon retour à Diyarbakır. Mais je n'ai jamais pu obtenir la procuration de Kaypakkaya. Cela ne s'est pas fait, et je n'ai jamais pu le rencontrer. » (Şerafettin Kaya, Extraits de ma vie dans la lutte de libération du Kurdistan, p.422) Alors que les engelures d'İbo évoluent vers la gangrène, le médecin décide qu'une opération est nécessaire. À l'exception du petit orteil du pied gauche, tous ses orteils sont amputés, puis enveloppés dans des bandages.

Parallèlement, les dossiers relatifs à l'affaire d'İbo sont transférés d'Istanbul et de Dersim à Diyarbakır. Ces dossiers contiennent les manuscrits rédigés de la main d'İbo ainsi que les textes qu'il a dictés à Meral Yakar — tels que Le Kémalisme, La Question Nationale, Critique Générale, etc. Le dossier comprend aussi un rapport succinct du MIT (Organisation nationale du renseignement) concernant İbo et le Parti Communiste de Turquie (marxiste-léniniste). Après avoir lu attentivement le dossier, Yaşar Değerli prend pleinement conscience de la gravité de son rôle dans la sécurité de l'État.

İbo noue des relations amicales avec l'infirmier qui soigne régulièrement ses pieds et avec les soldats qui le délient pour les repas ou les visites aux toilettes. Le procureur Yaşar Değerli reçoit des rapports réguliers sur la situation par l'intermédiaire d'un soldat de confiance et commence à lui donner des instructions précises.

Ce soldat remet à İbo du papier et un stylo, lui disant qu'il peut envoyer secrètement des lettres. Ayant confiance en lui, İbo écrit une lettre à son père, mais, distrait, il écrit mal l'adresse sur l'enveloppe. Le soldat remet la lettre à Yaşar Değerli qui, pensant qu'il s'agit d'une simple lettre familiale, ordonne qu'elle soit postée. Une semaine plus tard, la lettre revient, et İbo se rend compte qu'il s'est trompé d'adresse. Cela renforce encore sa confiance envers le soldat.

İbo écrit alors une autre lettre, cette fois à son camarade Rıfki à l'Université d'Istanbul, contenant des instructions politiques. Il y appelle à redonner le moral aux camarades démoralisés par les arrestations récentes et à sanctionner celui qui s'était endormi pendant la garde à Vartinik. Le soldat remet également cette lettre à Yaşar Değerli. Ce dernier la prend au sérieux, l'ajoute au dossier, et ordonne l'arrestation de Rıfki.

Le procureur Değerli revient une seconde fois à l'hôpital avec son greffier. N'obtenant toujours pas de déposition, il engage une vive altercation avec İbo. Il l'accuse de falsifier l'histoire à travers ses écrits, de calomnier le fondateur de la République, de chercher à détruire l'État et à diviser le pays.

İbo, fidèle à son obstination, se défend non seulement mais accuse aussi Değerli de commettre des crimes contre le peuple. En quittant la chambre en colère, le procureur crie : « Alors tu vas tout écrire, mais refuser de parler, c'est ça ? Si tu ne parles pas, c'est moi qui te tuerai. Tu mourras de mes mains.» Lors d'une inspection de l'hôpital militaire, le commandant de la loi martiale, le lieutenant-général Şükrü Olcay, entre dans la chambre d'İbo, accompagné de ses aides et du directeur de l'hôpital. L'infirmier chargé de panser İbo, de lui administrer les perfusions et les injections, raconte le moment: «Je n'oublierai jamais ce jour-là. Le

commandant de la 2e Armée est venu — je pense que la visite visait spécifiquement İbrahim. Je descendais avec le chariot de soins. Le commandant de bataillon m'a dit : "Hacı, ce n'était vraiment pas le bon moment." J'ai expliqué que je devais le faire à la même heure chaque matin. Ils ont ouvert la porte et m'ont laissé entrer. J'ai assisté à la conversation. Le commandant a demandé à İbrahim : "Qui es-tu ?" İbrahim a répondu : "Je suis un révolutionnaire." Le commandant a murmuré : "Tous les communistes sourient-ils comme ça ?" puis il a quitté la pièce en grognant. »

Après un certain temps, İbo est transféré de l'hôpital au centre d'interrogatoire du Commandement de la loi martiale. Là, de la mi-février au début du mois de mai, il est interrogé par le procureur Yaşar Değerli et son équipe, endurant des souffrances indicibles. Des camarades capturés, y compris des villageois de Barıkbaşı, sont amenés pour des confrontations en face-à-face. Lors de chaque confrontation, il nie tout et défend farouchement ses camarades. Pendant cette période, le père d'İbo, Ali, revient à Diyarbakır pour tenter de voir son fils. Malgré tous ses efforts et ses demandes, il doit à nouveau repartir sans avoir pu le rencontrer.

Lorsque le procureur est convaincu qu'il ne pourra plus obtenir d'aveux d'İbo, il met fin à l'interrogatoire fin avril et ordonne que celui-ci soit placé dans l'une des trois cellules d'isolement du Centre de détention du Génie militaire relevant du 7e Corps de l'armée à Diyarbakır. Il part ensuite pour Ankara.

À ce moment-là, un débat interne agite le MIT (Organisation nationale du renseignement) concernant les éléments subversifs représentant le plus grand danger pour l'État. Un courant considère que les forces subversives implantées dans les universités de l'ouest, les syndicats et les quartiers ouvriers — bien que provisoirement réduites au silence — attendent leur heure et représentent le principal péril à long terme.

Un autre courant considère que le danger principal réside dans les activités organisationnelles à l'Est (au Kurdistan). Selon cette vision, deux sources majeures de menace pourraient, à terme, mobiliser sérieusement l'appareil d'État : les nationalistes kurdes collaborant avec Barzani, et le mouvement communiste, qui reconnaît la légitimité des révoltes kurdes passées et vise, s'il se renforce, à établir un Kurdistan socialiste indépendant. Bien que ces éléments aient été neutralisés pour l'instant, ils conservent un potentiel de menace.

Lorsque İbo est amené dans la cellule et enchaîné par les chevilles au lit, il est physiquement très affaibli. Normalement, les prisonniers ne sont pas censés être entravés dans ce centre de détention. Mais pour İbo, ce n'est pas un problème majeur. Ayant triomphé des interrogatoires, son moral est élevé.

Ressentant le besoin de signaler à la cellule voisine qu'un communiste est arrivé, il commence à chanter L'Internationale. Il peut désormais préparer sa défense pour le procès et espère revoir son père. Il informe l'administration pénitentiaire qu'il souhaite écrire une lettre à sa famille et demande du papier et un stylo — ce qu'on lui accorde. Il écrit une lettre à son père, l'informant que l'interdiction de visite a été levée et qu'ils pourront se rencontrer. Parallèlement, il rédige un plan détaillé de sa défense devant le tribunal, point par point. Ce plan figure également dans le dossier judiciaire.

Quelques détenus arrêtés dans la même affaire aperçoivent İbo par l'entrebâillement de sa porte, allongé, les chevilles enchaînées. Mais ils ne peuvent pas lui parler.

À la mi-mai, le procureur Yaşar Değerli revient d'Ankara. Le 17 mai, İbo est extrait de sa cellule. Tandis qu'il est emmené, il aperçoit ses camarades détenus derrière les barreaux, leur sourit et leur fait un signe de la main.

Cette nuit-là, entre le 17 et le 18 mai, il est exécuté par balle à l'endroit où il est détenu. Plus tard, pour dissimuler les traces de balles, les parties de son corps atteintes sont découpées, et son cadavre est transféré à la morgue de l'hôpital militaire.

Yaşar Değerli ressent la satisfaction d'avoir éliminé les deux dirigeants des mouvements dangereux de l'Est — d'abord Dr. Şivan, puis İbo. Il informe son ami proche, le lieutenant Fehmi Altınbilek, de l'exécution.

Le père d'İbo, Ali Kaypakkaya, se met en route après avoir reçu la lettre de son fils. Écoutons la suite de son récit : « C'était ce voyage-là. La route passait par Bala, puis par Kırşehir et Kayseri. Alors que nous montions la côte après Gölbaşı, deux officiers étaient assis devant moi. Je ne connaissais pas exactement leurs grades, mais l'un semblait être lieutenant, l'autre commandant. J'ai dit : 'Je vais à Diyarbakır moi aussi.'

— Pourquoi y allez-vous ? ont-ils demandé.

— Mon fils est dans la prison militaire de Diyarbakır. Je vais lui rendre visite.

— Comment s'appelle-t-il ?

— İbrahim Kaypakkaya, ai-je répondu. Ils ont dit : 'Ton fils ne sortira pas vivant.' »

« Je suis arrivé un dimanche matin — le 20 mai. À Diyarbakır, on appelle ça Dağkapı. En marchant de là jusqu'à Mardinkapı, j'étais plongé dans mes pensées. J'ai essayé de m'occuper jusqu'au soir. Le lendemain, j'y suis retourné, mais une fois encore, on ne m'a pas laissé le voir.

'C'est la troisième fois que je viens voir mon fils et qu'on me refuse,' ai-je dit. 'Laissez-moi le voir, je vous en prie — ne m'en empêchez pas.' Finalement, ils ont cédé et m'ont laissé entrer. Le lieutenant-colonel Ahmet était toujours là, avec les sergents qui contrôlaient les identités. Même discours que d'habitude. Je suis allé vers le lieutenant-colonel. Il m'a dit d'attendre à nouveau dans la guérite. Mevlüt Karaaslan était également là. Cette fois, personne n'a parlé. Il portait une chemise à manches courtes d'été. Ce lieutenant de Merzifon était aussi là, l'air grave. Il n'a rien dit. À ce moment-là, İbrahim était déjà mort.

Plus personne ne parlait comme avant — juste un grand silence. Mevlüt Karaaslan faisait les cent pas, fier, avec un pistolet à la taille et sa chemise légère. Puis le lieutenant-colonel est arrivé. Il avait un papier à la main, qu'il a donné au lieutenant en disant : 'Tu t'occupes des papiers.' Une jeep était garée non loin. Ils m'ont fait monter dedans, et nous sommes partis à toute vitesse vers les environs d'Ergani.»

«J'avais des doutes — peut-être allaient-ils me poser des questions sur mon fils ou prendre ma déclaration. Mais nous avons même dépassé ce point. Il semblait que nous allions au Commandement de la loi martiale. À notre arrivée, le chauffeur m'a dit : "Attends dans la voiture", puis il est entré à l'intérieur. Il est revenu un peu plus tard et m'a appelé, alors j'ai couru.

Je ne cessais de lui demander : "İbrahim est ici ? Est-ce que je vais le voir ici ?" Je sentais une lourdeur dans ma poitrine. Le chauffeur m'a dit : "Non, oncle, pas ici." Le savait-il déjà ? Quoi qu'il en soit, nous sommes entrés. Il m'a placé dans une pièce à gauche. Un homme en civil y était assis. Il m'a dit : "Attendez, allumez une cigarette ou quelque chose." Mais j'avais une douleur oppressante dans la poitrine. Je faisais les cent pas dans la pièce, disant : "Non, je n'allumerai pas de cigarette." Au bout d'un moment, la porte s'est ouverte. Le commandant de la loi martiale de l'époque, le général de brigade Şükrü Olcay, est entré avec un colonel et le directeur de la prison, le lieutenant-colonel Ahmet. Dès qu'ils sont entrés, je me suis retourné. Le général m'a jeté un regard dur, de la tête aux pieds.

— Quel lien avez-vous avec İbrahim ? a-t-il demandé.

— Je suis son père, ai-je répondu.

— Ce n'est pas quelque chose qu'on dit à voix haute, mais je vais vous le dire : İbrahim est mort, a-t-il déclaré. » « J'avais apporté la lettre de notification, pensant que nous allions nous rencontrer — il avait dit qu'il voulait préparer sa défense consciemment. J'étais venu avec l'espoir de le voir, et maintenant cet homme me disait qu'il était mort. J'ai crié : "De quoi est-il mort ? Il m'a écrit il y a seulement neuf jours pour demander des informations afin de préparer sa défense — comment a-t-il pu mourir ?" »

— Il s'est suicidé ici. Il est mort, a-t-il dit.

— C'est vous qui avez tué İbrahim, ai-je dit. Vous l'avez assassiné.

— Tais-toi ou je t'écrase sous mes pieds, a-t-il hurlé en avançant vers moi.

— Vous l'avez déjà écrasé, ai-je répondu. J'ai sacrifié quinze ans de ma vie, je l'ai élevé pour qu'il ne soit pas ouvrier comme moi, mais quelqu'un d'instruit, ai-je dit. Si ce n'est pas vous qui l'avez tué, alors qu'avez-vous fait ? Vous avez anéanti tout ce en quoi je croyais.

— Vas-y, tue-moi aussi, ai-je dit. »

« Il s'est jeté sur moi de nouveau, criant : "Tais-toi !" Il m'a menacé, mais je n'ai pas reculé.

— Où est le corps ? Donnez-moi le corps, ai-je dit.

— Je ne le donnerai pas, a-t-il répondu.

— Que comptez-vous faire — lui prendre une déposition ? ai-je demandé.

— Je t'ai dit de te taire ! Je vais t'écraser, a-t-il crié.

— Vas-y, écrase-moi. J'y suis prêt, ai-je dit. » « Nous nous sommes disputés, avons crié. Finalement, il s'est arrêté et a dit : "Ça te coûtera. Tu ne pourras pas le récupérer — ce sera cher." — Je l'ai élevé en sacrifiant la subsistance de ma femme et de mes enfants, et je ne l'ai jamais regretté, ai-je dit. Je vendrai ma petite baraque pour couvrir les frais — ne fais pas semblant d'avoir pitié de moi.

Il s'est tourné vers le directeur de la prison, le lieutenant-colonel Ahmet, et a dit : "Prépare les papiers et libère le corps. »

« Je suis sorti et suis monté dans la jeep. Nous sommes allés à l'hôpital militaire — le corps d'İbrahim avait été placé à la morgue. Ils m'ont dit : "Allez chercher un cercueil." J'ai couru dans la ville de Diyarbakır. J'ai payé 300 livres pour faire fabriquer un cercueil. J'ai acheté un linceul pour 60 livres, ainsi que du coton. Ils m'ont aussi dit : "Achetez un produit chimique appelé formol pour que le corps ne se décompose pas." Ça coûtait environ 20 livres — je l'ai aussi acheté. »

« Un religieux est venu. Nous avons pris le corps à la morgue et l'avons placé dans le cercueil. J'ai amené un fonctionnaire de la municipalité, qui a tamponné un document déclarant qu'il n'y avait pas d'objection au transport du corps et me l'a remis. L'imam a dit : "Tu me dois 5 livres. J'ai pratiqué l'autopsie sur ton fils — j'ai travaillé."

— Pourquoi avez-vous fait une autopsie sur mon fils ? N'a-t-il pas été assassiné ? Et vous avez disséqué mon fils assassiné pour comprendre de quoi il est mort ? ai-je dit.

— Dégage, je ne veux plus te voir, lui ai-je dit. »

« Ensuite, il y avait ces chariots à deux roues que les porteurs utilisent, soulevés sur les épaules. J'en ai appelé un. Nous avons sorti le cercueil. Il l'a posé au sol. Je voulais lui donner 5 livres.

Il a demandé : "Que s'est-il passé ? Qui est-ce ?" J'ai dit : "Mon fils. Il était étudiant. Ils l'ont torturé parce qu'il était de gauche. Il a été tué ici. Voici son corps." L'homme a pleuré. — Je ne prendrai pas tes 5 livres, a-t-il dit. » « Ensuite, je suis allé chercher un véhicule. Ils demandaient 1 700 livres. J'étais venu avec 1 200 et il me restait peut-être 500. Impossible de payer cela. Et ils voulaient l'argent à l'avance. "On ne vous connaît pas," ont-ils dit. Un chauffeur m'a dit : "Va à l'aéroport — les avions transportent les corps moins cher, car c'est un aller simple." » « Alors j'y suis allé. Ils ont dit : "210 livres pour le cercueil, et 245 pour votre billet."

— Voilà votre billet — pouvez-vous payer ce montant ?

— Bien sûr, ai-je dit. J'avais juste assez.

Ils m'ont donné un billet pour 18 heures. J'ai payé 20 livres pour une camionnette... Nous l'avons ramené à la maison et l'avons enterré au village. »

## DÉCLARATION DE L'ENQUÊTE PRÉLIMINAIRE

L'accusé İbrahim Kaypakkaya, qui a été amené du centre de détention, a été présenté au tribunal.

İbrahim KAYPAKKAYA est né en 1940 dans le village de Karakaya, district d'Alaca, province de Çorum. Nom du père: Ali Kaypakkaya. Nom de la mère: Mediha. Son père, Ali Kaypakkaya, était contremaître au département de maintenance et de réparation de l'usine de réparation principale 1011. Il est actuellement emprisonné.

Il lui a été rappelé l'incident et les relations organisationnelles, et il a été interrogé : "En tant qu'enfant d'une famille pauvre, je n'ai pas eu l'opportunité de recevoir une éducation, alors j'ai fréquenté l'école primaire Hasanoğlan pendant six ans. À la fin de ma période réussie en tant qu'élève à Hasanoğlan, où j'ai étudié au nom de l'État, j'ai été sélectionné pour l'École supérieure de formation des enseignants. Après avoir étudié là-bas pendant un an dans la classe préparatoire, j'ai intégré l'École supérieure de formation des enseignants Çapa à Istanbul et, en même temps, la Faculté des sciences de l'Université d'Istanbul. Les conditions familiales et environnementales dans lesquelles je me trouvais se sont manifestées comme des facteurs qui ont entravé mon développement intellectuel dans une certaine mesure. Je peux dire qu'une évolution de ma pensée a commencé pendant mon éducation ici. Pendant mes études supérieures, j'ai eu l'opportunité de lire des œuvres doctrinales marxistes-léninistes, qui étaient publiées en grand nombre à l'époque, et de me développer intellectuellement. J'ai senti le devoir de participer à des activités en accord avec la tendance du jour au sein de l'Organisation des clubs d'idées, qui avait débuté comme un mouvement d'idées au sein des communautés étudiantes. Avec les connaissances théoriques que j'avais acquises, j'ai fondé le club d'idées Çapa en décembre 1967 avec quelques amis qui allaient au-delà d'être de simples sympathisants. À ma recollection, des amis comme Muzaffer Oruçoğlu, Mehmet Çetin et Mustafa Çoban étaient avec moi en tant que membres fondateurs. Cependant, en tant qu'étudiants de l'École supérieure de formation des enseignants Çapa, ce comportement n'a pas été bien accueilli par l'administration scolaire, qui a tenté de nous empêcher de travailler à l'intérieur de l'école. Malgré cela, nous avons continué notre travail autour du club d'idées. La pression des administrateurs scolaires qui tentaient d'empêcher mes activités à l'intérieur de l'école m'a poussé à entreprendre plus d'activités personnellement. J'ai personnellement participé à tous les mouvements et actions intellectuels de la FKF. Je ne peux pas préciser le jour, la date ou le lieu, mais je peux dire qu'il y avait des réunions, des forums, des sessions ouvertes et certains mouvements d'étudiants et de travailleurs. Comme on le sait, la Fédération des clubs d'idées de l'époque et ses organisations fédérées, les clubs d'idées, suivaient un chemin révolutionnaire parallèle au Parti des travailleurs de Turquie (TİP). Il était connu qu'une sympathie croissante pour le socialisme existait parmi la majorité des masses de jeunes. Face à ce développement excitant, les étudiants qui n'avaient pas encore pleinement compris les exigences et les principes fondamentaux du socialisme voyaient le TİP comme la avant-garde des partis politiques et des socialistes. En fait, au début, le TİP revendiquait également cela. Avec le temps, à mesure que notre compréhension de la théorie socialiste s'est développée, nous avons réalisé que les principes du socialisme proposés par le TİP étaient une politique de diversion. Et nous avons compris que les conditions pour atteindre le socialisme ne pouvaient pas être réalisées politiquement, c'est-à-dire par la démocratie partisane, c'est-à-dire par les élections. Car le TİP a clairement déclaré, par la voix de ses leaders les plus autorisés, qu'il voulait atteindre le socialisme dans l'ordre constitutionnel et par les élections. Pendant longtemps, la FKF n'a pas pu se débarrasser de sa ligne réformiste et parlementaire, parallèle au TİP. Cependant, comme je l'ai mentionné ci-dessus, le développement intellectuel dans les organisations de jeunesse et les expériences qui ont suivi ont justement conduit à l'émergence de points de vue opposés à cette position, en ligne avec le TİP. Pendant ce temps, en 1968, j'ai été suspendu de l'école pour la première fois de manière définitive. Bien que j'aie obtenu une suspension d'exécution

du Conseil d'État, l'administration scolaire ne l'a pas respectée. Les protestations auxquelles j'ai participé pendant ces activités intellectuelles à Istanbul et mon travail dans l'organisation de jeunesse ont été cités comme la principale raison de ma suspension. À ma recollection, des événements tels que "Non à l'OTAN", la Nuit des amoureux du peuple, la distribution de certains tracts et ma participation à des marches de travailleurs ont été considérés comme des actions qui ont nui à mon statut d'étudiant, ou plutôt à mon statut d'étudiant. Ce étaient des activités que chacun réalisait en accord avec ses propres croyances et sa conscience et pour lesquelles il assumait une responsabilité personnelle.

Pendant cette période, la revue Yön et son environnement, qui reflétaient des vues révolutionnaires, ont suscité de la sympathie parmi certains révolutionnaires. Cependant, les vues et actions de la revue Yön étaient en ligne avec l'idée d'un coup d'État militaire. Bien que le TİP ait dit qu'il embrassait la Révolution des droits, j'étais d'avis qu'il ne pouvait plus rien être fait dans les conditions politiques, sociales et économiques de ce jour-là et que le TİP tentait de préparer les masses du peuple à une révolution en profitant de certaines opportunités et en s'appuyant sur celles-ci. Par conséquent, moi et certains de mes amis dans l'organisation de jeunesse étions contre la vision putschiste du Cercle de Direction. Avec le temps, des divergences d'opinion sont apparues au sein de l'organisation de jeunesse FKF. D'une certaine manière, cela était une conséquence naturelle du développement de la conscience et des expériences acquises. Nous pouvons identifier les principales divergences d'opinion au sein de la FKF comme suit:

Première vue : La vue qui reflétait la pensée réformiste et parlementaire le long des lignes du TİP, qui avait été adoptée pendant longtemps.

Deuxième vue : La vue prônant la Révolution démocratique nationale. Cette vue a été initialement représentée par Türk Solu et la revue Aydınlık Sosyalist Dergi. Ces magazines ont eu une grande influence dans la diffusion du concept de Révolution démocratique nationale.

La politique poursuivie par le Parti des travailleurs de Turquie semblait conservatrice, en particulier en termes de désapprobation des protestations des travailleurs et des paysans. En effet, son attitude négative envers les occupations de terres à Atalan et Böllüce en était la principale preuve. Tout cela donnait l'impression que les cercles du TİP n'étaient pas vraiment des socialistes scientifiques et ne pouvaient même pas être des socialistes scientifiques. D'autre part, l'expérience croissante dans la pratique sociale et, en plus de cela, la compréhension croissante du socialisme avec une compréhension plus large du socialisme, apprise de l'expérience du mouvement révolutionnaire mondial, sont les développements qui ont conduit à la conclusion que le TİP n'était pas un socialiste scientifique.

La Gauche turque et la revue Aydınlık Sosyalist ont aidé à faire naître l'idée de révolution populaire et à s'intégrer aux cercles de travailleurs et de paysans. Il y avait des personnes dans la F.K.F. de cette époque qui représentaient et embrassaient ces cercles. L'idée de diriger les travailleurs et les paysans vers le chemin de la révolution populaire par des actions de masse, que la Gauche turque et la revue Aydınlık Sosyalist tentaient de créer, a été adoptée par certains jeunes à Ankara. À ma recollection, les organisations étudiantes de la Faculté d'agriculture et de la Faculté de langue, histoire et géographie ont fait des déclarations adoptant les idées de ces publications. Surtout, en s'opposant aux politiques pacifistes poursuivies par le TİP, ce milieu a contribué à unir la jeunesse avec les travailleurs et les paysans en termes d'actions de masse, et à les unir dans des actions pour exiger leurs droits comme les occupations de terres et d'usines. J'étais d'avis que le travail réalisé par les groupes de jeunes regroupés autour de Türk Solu et Aydınlık Sosyalist Dergi, en s'intégrant aux problèmes des travailleurs et des paysans en termes d'actions de masse, servait à renverser l'ordre existant et donnait de la force au mouvement révolutionnaire. De même, j'ai

sincèrement embrassé la révolution populaire et cru que cet environnement allait dans cette direction.

Notre idée principale était de diffuser ces vues au sein des organisations de jeunesse. Plus précisément, notre tâche principale était de diffuser ces vues et de les faire connaître aux masses. J'ai personnellement effectué tout le travail dans la publication de ces magazines, y compris la distribution, au mieux de mes capacités. J'ai même nettoyé le bureau de la revue. J'ai également participé à la préparation de certains articles de la revue. Je peux dire que j'ai aussi participé au travail du journal İŝçi-Köylü, qui devait être publié plus tard. Dans la période 1969-1970, c'est-à-dire la période coïncidant avec les jours où la FKF s'est transformée en Dev-Genç, il y avait des divisions marquées parmi la jeunesse au sein de la FKF. Le congrès s'est tenu au milieu de ces divisions. Et bien qu'il y ait eu une unité au congrès pour défendre la vue des actions actives de la jeunesse, certains amis n'ont pas pu s'unir sur la question de l'intégration de la jeunesse avec les travailleurs et les paysans, avec les masses. Ceux qui s'opposaient à ceux qui prônaient l'intégration avec les masses de travailleurs et de paysans et les actions actives de la jeunesse par cette méthode ont mis en avant l'idée d'un coup d'État militaire avec le soutien des soi-disant intellectuels. Après la transformation de la FKF en Dev-Genç, le cercle de la revue Aydınlık Sosyalist a dominé la direction. En d'autres termes, ceux qui soutenaient le coup d'État militaire ont pris le contrôle. Ceux qui soutenaient que la jeunesse devait participer à des actions actives avec les masses de travailleurs et de paysans ont commencé à lutter pour leurs croyances, mais il y avait aussi des divergences d'opinion au sein de ce groupe. La vue de la Révolution démocratique nationale proposée par le Cercle d'illumination socialiste visait ultimement un coup d'État militaire. Pendant ce temps, ils acceptaient les mouvements de jeunesse comme un outil. Cependant, l'Illumination révolutionnaire prolétarienne avait proposé et défendu la vue selon laquelle, en travaillant parmi les masses de travailleurs et de paysans, elle les préparait à la révolution et que la jeunesse devait être intégrée aux masses de travailleurs et de paysans, qui étaient la force indispensable de la révolution. À cette époque, la revue Prolétarienne révolutionnaire Iŝık, la revue İŝçi-Köylü et la revue Türk Solu publiaient des matériaux reflétant nos vues. Parce que, comme on le sait, la Lumière révolutionnaire prolétarienne a fermé après peu de temps. En accord avec les idées marxistes-léninistes en lesquelles je croyais, d'un côté, je participais aux conseils éditoriaux de ces publications et essayais de contribuer à leur publication autant que possible, et de l'autre, je participais à des actions parmi les masses de travailleurs et de jeunes en ligne avec les vues de la Lumière révolutionnaire prolétarienne. Il y a eu des moments où je suis allé dans des villages proches d'Istanbul et j'ai participé à leurs actions comme les occupations de terres. J'ai pris part au mouvement d'occupation de terres qui a eu lieu dans le village de Değirmen à Silivri. À Istanbul, j'ai participé à certaines actions, ou plutôt des mouvements ouvriers, autour de Demir Döküm, Sungurlar, Horoz Çivi, l'usine de batteries Petriks, Ege-Sanayi, l'usine de batteries EAS. Et j'ai essayé de diffuser parmi les travailleurs la vue de la Révolution démocratique nationale défendue par la Lumière révolutionnaire prolétarienne. Je voyais les grèves comme une école qui prépare les masses de travailleurs à la révolution. Je maintiens encore cette vue. Les actions de masse des travailleurs ont un aspect qui prépare les masses à la révolution populaire au-delà de l'acquisition de droits démocratiques et économiques face à l'oppression politique, sociale et économique et aux obstacles.

Par exemple, les événements du 15-16 juin ont clairement démontré cet aspect. À mon avis, ces événements sont une réaction consciente des masses face à la pression politique et économique croissante sur la classe ouvrière. Je crois également que le travail réalisé par les révolutionnaires parmi les travailleurs a eu une grande influence sur ces événements. L'influence des organisations de jeunesse dans la préparation du mouvement, c'est-à-dire dans la préparation de l'environnement intellectuel, peut être acceptée. Cependant, les

organisations de jeunesse n'ont pas contribué au début et au développement du mouvement. Ce mouvement peut être caractérisé comme une réaction qui s'est développée spontanément parmi les travailleurs. Les événements du 15-16 juin (la Grande Résistance des travailleurs) ont servi à élever la conscience de la classe ouvrière dans sa longue lutte pour ses droits et à l'éduquer pour la révolution populaire. Ces actions ont éduqué non seulement la classe ouvrière, mais aussi la jeunesse. Parce qu'il est devenu mieux compris que la véritable force du révolutionnaire est les masses de travailleurs et de paysans et qu'une véritable révolution ne peut être réalisée sans s'appuyer sur elles. À mon avis, Dev-Genç et DİSK (Confédération des syndicats révolutionnaires) n'ont pas joué un rôle sérieux dans les événements du 15-16 juin 1970. Bien que le DİSK ait joué un rôle dans le début de la Grande Résistance des travailleurs du 15-16 juin, il n'a joué aucun rôle dans la direction des développements et dans le fait de faire avancer le mouvement. Il a même tenté de l'empêcher. Dans Dev-Genç, dont je suis devenu membre après la FKF, je n'ai pas hésité à défendre les vues du Groupe Lumière révolutionnaire prolétarienne. Mes vues étaient connues aussi bien de ceux qui s'opposaient à mes vues que de mon cercle d'amis.

En 1970, lorsque j'ai présenté les mêmes vues lors de la réunion de Dev-Genç tenue à l'Université technique d'Istanbul, j'ai affronté la réaction de la revue Sosyalist Aydınlik. Pendant la période de Dev-Genç, j'ai essayé de continuer ma lutte en accord avec les idées en lesquelles je croyais autant que possible. Je ne vois aucun mal à le dire. J'ai critiqué les vues du groupe Sosyalist Aydınlik, qui dominait mon administration à l'époque, et j'ai essayé de diffuser et de faire adopter nos propres vues pour attirer les amis de Dev-Genç qui avaient des vues opposées aux nôtres. Je croyais que, avec le temps, la jeunesse saisirait les bonnes idées et rejoindrait nos rangs. Tout le monde exprimait ouvertement ses vues et luttait pour des idées.

Pendant les périodes d'octobre 1970 et mars 1971, j'ai participé à la publication et à la distribution des revues Prolétarienne révolutionnaire Işık et İşçi Köylü à Istanbul. J'ai servi dans les conseils éditoriaux de ces publications. Il incombait aux amis exécutifs à Ankara de fournir des opportunités de publication. J'avais des relations organisationnelles au sein des organisations de jeunesse que j'ai listées jusqu'à présent. **MAIS JE NE FAIS AUCUNE DÉCLARATION QUI POURRAIT AFFECTER D'AUTRES AU SEIN DES ORGANISATIONS DE JEUNESSE, SAUF EN CE QUI CONCERNE DES SUJETS ME CONCERNANT PERSONNELLEMENT ET CONTENANT DES ACCUSATIONS CONTRE MOI. JE CONSIDÈRE FAIRE DES DÉCLARATIONS SUR D'AUTRES COMME UNE INSULTE AU-DELÀ DE MA RESPONSABILITÉ PERSONNELLE.** Ce furent mes activités jusqu'à la déclaration de la loi martiale...

De nombreux jeunes et intellectuels ont été arrêtés à la suite de la répression fasciste et des arrestations massives qui se sont intensifiées, notamment après l'assassinat du consul général israélien Efraim .... Face aux arrestations même de ceux qui n'avaient pas un rôle ou une activité significative dans Dev-Genç, je me suis caché pendant longtemps, pensant que j'allais aussi être recherché et arrêté. Je ne juge pas approprié de dire quoi que ce soit sur mon lieu de cachette et mes relations. Pendant le temps où j'étais en fuite, probablement en juillet 1971 ou plus tard, j'achetais des publications Şafak. Je ne pense pas que cela importe comment ces publications sont arrivées entre mes mains. Bien qu'il y ait eu certaines vues dans les publications Şafak avec lesquelles je n'étais pas d'accord, j'étais ravi que, malgré les conditions défavorables, un travail révolutionnaire soit effectué sur le chemin de la Révolution populaire. Ensuite, j'ai continué mes activités de propagande et de sensibilisation en accord avec mes idées avec mes propres moyens. Je ne savais pas qu'il existait une organisation appelée Parti des travailleurs et paysans de Turquie İhtilalci derrière les publications Şafak. Je n'ai pas établi de relation avec Doğu Perinçek, le directeur illégal de ladite organisation, comme vous l'avez demandé. Je n'ai pas non plus été assigné à une tâche

organisationnelle par Doğu Perinçek. Je n'ai pas participé à la structure illégale de l'organisation Şafak. Il n'est pas nécessaire que je fournisse d'explications sur mon travail dans cet environnement. JE N'AI PAS ÉTÉ ACTIF DANS LES RÉGIONS DE MALATYA ET TUNCELİ, COMME VOUS L'AVEZ DEMANDÉ. MON CHAMP D'ACTIVITÉ NE SE TROUVE PAS DANS CES RÉGIONS. JE NE SAIS PAS QUI A FONDÉ ET DIRIGÉ LE PARTI COMMUNISTE DE TURQUIE/MARXISTE-LÉNINISTE (TKP/ML) ET SES ORGANISATIONS AFFILIÉES, L'ARMÉE DE LIBÉRATION DES TRAVAILLEURS ET PAYSANS DE TURQUIE (TIKKO). J'AI UNIQUEMENT REJOINT LES RANGS DE CETTE ORGANISATION ET JE NE CACHE PAS LE FAIT QUE JE SUIS UN MEMBRE ILLÉGAL DE L'ORGANISATION. MA MÉTHODE DE TRAVAIL AU SEIN DE CETTE ORGANISATION ET LES IDÉES SUR LESQUELLES L'ORGANISATION A ÉTÉ FONDÉE SONT EXHAUSTIVEMENT COUVERTES DANS LES PUBLICATIONS QUE VOUS AVEZ MENTIONNÉES. EN PARTICULIER, LA CRITIQUE DES THÈSES DU RÉVISIONNISME DE L'AUBE, LA QUESTION NATIONALE, LA PÉRIODE DU RÈGNE KÉMALISTE EN TURQUIE ET LES DÉVELOPPEMENTS APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET LE MOUVEMENT DU 27 MAI, J'ACCEPTÉ PLEINEMENT LES IDÉES RÉFLÉTANT LES VUES DE L'ORGANISATION EXPRESSES DANS LES THÈSES ET ÉCRITS SOUS LE TITRE 'COMPRENONS CORRECTEMENT LA DOCTRINE DU POUVOIR POLITIQUE ROUGE'. LES VUES DE L'ORGANISATION DU PARTI COMMUNISTE DE TURQUIE/MARXISTE-LÉNINISTE SONT TELLES QU'ÉNONCÉES ET PROPUSÉES DANS CES THÈSES ET ÉCRITS. JE NE VOIS PAS DE BESOIN D'EXPLICATIONS SUPPLÉMENTAIRES À CE MOMENT. J'ACCEPTÉ LE CONTENU DES VUES DE L'ORGANISATION EN QUESTION ET LES EXPRIME COMME LES MIENNES. AVEC MON AMI ALİ HAYDAR YILDIZ, QUI A ÉTÉ MARTYRISÉ PAR LES FORCES FASCISTES DÉBUT JANVIER 1973, NOUS ÉTIONS ALLÉS À TUNCELİ POUR MENER UNE LUTTE RÉVOLUTIONNAIRE EN ACCORD AVEC CES VUES. NOUS ÉTIONS ALLÉS AVEC L'OBJECTIF D'ORGANISER LES PAYSANS POUR LA RÉVOLUTION, POUR LA RÉVOLUTION DU PEUPLE. NOTRE TRAVAIL ICI DOIT AVOIR ÉTÉ REMARQUÉ PAR LES FORCES DE LA GENDARMERIE, CAR LE 24 JANVIER 1973, DANS LES HEURES MATINALES, NOUS AVONS ÉTÉ CERCLES DANS LE VILLAGE DANS LE HAMEAU DE VARTINİK OÙ NOUS SÉJOURNIONS. LA GENDARMERIE A OUVERT LE FEU SUR NOUS. À MA CONNAISSANCE, IL Y AVAIT UN KIRMA AVEC NOUS. NOUS AVONS COMMENCÉ À FUIR. J'AI ÉTÉ BLESSÉ, MON AMI ALİ HAYDAR YILDIZ EST MORT. JE SUIS RESTÉ LÀ PENDANT UN MOMENT, PENSANT QUE J'ALLAIS MOURIR, ET LES FORCES DE SÉCURITÉ ONT POURSUIVI LES AUTRES DEUX QUI AVAIENT FUY. FINALEMENT, JE N'AI PLUS SUPPORTÉ LE FROID, ALORS JE SUIS ALLÉ DANS UN HAMEAU POUR DEMANDER MON CHEMIN, ET LÀ, J'AI ÉTÉ CAPTURÉ APRÈS AVOIR ÉTÉ DÉNONCÉ. J'ai été amené de TUNCELİ à DİYARBAKIR, où j'ai subi une opération aux pieds. J'ai fait tout cela pour l'idée marxiste-léniniste en laquelle je croyais sincèrement. J'ai travaillé pour cette cause sans attendre de résultats et en anticipant une lutte dans laquelle je donnerais ma vie. En conséquence, j'ai été capturé."

21 avril 1973

PROCUREUR MILITAIRE : YAŞAR DEĞERLİ  
SCRIBE TÉMOIN : A. DOĞAN GÜNEŞ  
ACCUSÉ : İBRAHİM KAYPAKKAYA

## Chapitre 1

1973. C'était en mai. Le 19 mai.

Comme le ciel s'était réchauffé cette année, comme la terre était devenue verte, comme la neige s'était retirée dans les hauteurs, comme la glace s'était détachée des pentes et s'était écoulée... Ali Kaypakkaya, qui était par ailleurs si lié à la terre et à son village, n'avait pas pensé au printemps cette année, ni aux bénédictions que le printemps et la terre espèrent du ciel...

Depuis l'emprisonnement de son fils Ibrahim, une douleur palpait entre ses sourcils, parcourant tout son corps, des omoplates aux coudes. Il travaillait dans une usine, gagnant son pain à la force de ses bras. Bref, c'était un travailleur pauvre. Depuis l'emprisonnement d'Ibrahim, les journées de travail étaient également devenues ennuyeuses. C'était un travailleur qui ne pouvait pas comprendre comment la vie pouvait s'écouler de manière aussi insignifiante, avec de la sueur, de l'énergie et du travail simplement gaspillés. Cela le mettait en colère ; il voulait que ce monde sombre change. C'était un homme du peuple, honorable et droit...

Mais cela suffisait à ceux qui l'observaient de loin. On disait maintenant que son fils avait "levé le drapeau" et s'était "dressé contre l'État". Il se levait aux premières lueurs du jour, se rendait à son établi et travaillait dans la sueur et le sang jusqu'au coucher du soleil. Le front d'Ibrahim, sous ses cheveux blonds et ses yeux verts, lui revenait sans cesse à l'esprit. Un sentiment d'amertume l'envahit, comme si son fils l'appelait à l'aide, mais qu'il ne pouvait se précipiter vers lui. Son cœur était envahi par une agitation qui ne lui laissait pas de répit

C'était en mai. Le 19 mai. Le matin, il se lève tôt et relit la lettre. Le 9 mai 1973, Ibo avait écrit à son père depuis sa cellule : Votre passage est touchant et bien détaillé. Voici une version révisée pour plus de clarté et de fluidité : C'était en mai. Le 19 mai. Il allait le voir. Le matin, il se levait tôt et relisait la lettre. Le 9 mai 1973, Ibo avait écrit à son père depuis sa cellule :

*Cher Père,*

*J'ai reçu les documents que la direction de l'école normale m'a envoyés. J'ai rédigé une réponse et je la leur ai envoyée. Mais je n'ai pas encore reçu les documents de la Cour administrative supérieure. C'est pourquoi je ne connais pas l'état d'avancement des deux procédures dont nous avons demandé l'ouverture auprès de la Cour administrative*

*supérieure. Je ne suis pas non plus au courant des verdicts dans les deux affaires dont je parle ci-dessous. Leurs résultats peuvent avoir une influence positive ou négative sur l'issue des deux procédures devant la Cour administrative supérieure.*

*Si les procédures susmentionnées sont positives pour nous, il leur sera plus difficile de m'expulser. Si vous pouviez obtenir les résultats, ce serait très bien. Merci beaucoup.*

*Je vous salue et vous embrasse la main. J'embrasse également ma grand-mère et ma mère, ainsi que chacun des enfants.*

*Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais bien et je n'ai besoin de rien.*

*A bientôt.*

*Votre fils*

*İbrahim<sup>1</sup>*

Cette lettre d'Ibo avait quelque peu calmé Ali Kaypakka et lui donnait l'espoir de pouvoir enfin rencontrer son fils, qu'il n'avait pas été autorisé à voir depuis des mois. "Son fils était interrogé sur les charges les plus graves ; depuis des mois, il n'y avait aucune nouvelle de lui, qu'il soit vivant ou mort. Il n'était même pas autorisé à être vu de loin. Son fils, qui avait connu la mort et les batailles, s'intéressait à nouveau à tous les détails et voulait des informations.

"Cela signifie qu'Ibo va bien..." Ali Kaypakka plia la lettre et la mit dans sa poche. Il passa méticuleusement en revue les instructions d'Ibo et les objets qu'il avait préparés pour lui, s'assurant que rien n'avait été oublié. "Rien ne doit manquer", s'assure-t-il. Pliant soigneusement les papiers, il les rangea dans ses poches. L'excitation et l'agitation l'envahissent ; il est impatient de partir pour Diyarbakir.

Pourtant, il y a une semaine à peine, il avait fait une promesse à son fils cadet. En quittant la maison ce matin-là, il se l'est rappelée une fois de plus. "N'oublie pas de venir me voir", avait-il dit. Il voulait que son père et sa mère le voient dans les défilés du 19 mai.

Ali Kaypakka avait accédé au souhait de son fils et lui avait promis : "Ta mère et moi viendrons te surveiller." C'est ce qu'ils firent. Dans les gradins, des milliers de parents suivent avec impatience les spectacles, cherchant leurs enfants et se les montrant fièrement les uns aux autres.

Ali Kaypakka et sa femme ont repéré leur enfant de loin, comme un point, comme un flocon de neige. Il a regardé son fils avec attention pendant un moment. Une main se posa sur sa poche de poitrine, où il gardait les lettres qu'il avait l'intention de donner à Ibrahim. Un goût aigre et amer emplit sa gorge et sa voix changea involontairement lorsqu'il parla.

Incapable de se contenir plus longtemps, il se mit à pleurer, se couvrant le visage de ses mains. Alors que les larmes tombaient en silence et en privé, sa femme lui demanda : "Tu dois toujours être comme ça ? Ne fais pas honte à l'enfant !"

"Dans mon esprit, je vois Ibrahim", répond Ali Kaypakka d'une voix étranglée, à moitié avalée. "Il fut un temps où il portait les mêmes vêtements pour se rendre à de tels événements. Maintenant, ses pieds sont estropiés, ses os brisés ; personne ne sait s'il peut marcher, s'il est enchaîné ou non ; il est enfermé dans une cellule sombre. C'est à cela que je dois penser..."

Plus tard, ils ont quitté le stade, remplis d'émotions contradictoires, et se sont dirigés dans les rues étroites d'Ankara vers les humbles maisons des moins fortunés.

---

<sup>1</sup>

Ils ont enduré un autre 19 mai, un autre jour où des milliers de jeunes ont été enchaînés dans leur propre patrie et où des centaines ont été tués.

À la tombée de la nuit, Ali Kaypakkaya quitte seul la maison. Il a rejoint la gare routière et est monté dans un bus qui devait le conduire à Diyarbakir. Les lampadaires venaient de s'allumer et le bus se faufilait dans la circulation pour quitter la ville. Cette fois-ci, Ali Kaypakkaya s'est mis en route avec un sentiment différent de d'habitude. Jusqu'à aujourd'hui, toutes ses tentatives pour voir son fils avaient été rejetées. Cette fois-ci, il devrait pouvoir être vraiment proche de son fils. Le bus longe des pentes montagneuses et passe devant des champs qui viennent de reverdir.

Peut-être qu'ils ne nous accorderont qu'un peu de temps", a-t-il pensé, organisant dans sa tête tout ce qu'il voulait dire, hiérarchisant et sélectionnant soigneusement chaque point. "Le simple fait de transmettre toutes les salutations prend dix minutes. Il savait que le temps de visite était limité à dix minutes. "Je peux me débrouiller même si je saute les salutations", se rassure-t-il. "L'important est de lui dire ce qu'il a besoin de savoir. L'espoir renaît en lui : "Peut-être qu'ils nous accorderont plus de temps, vu que je ne l'ai pas vu depuis des mois."

Les souvenirs des jours passés ont alors envahi son esprit et, avec ces pensées, il s'est senti presque satisfait de simplement apercevoir son fils de loin. "L'essentiel est de s'assurer qu'il est en bonne santé.

Pendant ce temps, ses pensées l'emportent. Il avait l'impression d'être en 1949, et qu'İbrahim venait de naître. Il s'apprêtait à le prendre dans ses bras, à l'emmailloter et à le placer sur les genoux de son père. Il contempera le visage et les yeux de son fils, puis le déposera délicatement dans son berceau avant de se rendre au café du village pour annoncer l'arrivée de son fils nouveau-né.

Le bus glisse comme une flèche de lumière dans l'obscurité en direction de Diyarbakır. Le ronronnement du moteur s'estompe, remplacé par un sourire qui se dessine au coin de l'œil d'Ali Kaypakkaya, rappelant celui d'İbo.

## Chapitre 2

Ibo n'avait que 2 ou 3 ans lorsque ses parents se sont séparés. Ali Kaypakkaya a épousé une autre femme de son village, qui a traité Ibrahim comme s'il était son propre fils. Ibrahim a eu d'autres frères et sœurs, et le pain quotidien du ménage appauvri a été divisé en cinq, puis en six portions, au lieu des trois initiales.

Jusqu'à l'âge de neuf ans, Ibo s'occupait des moutons et des chèvres du village. Il possédait une forte personnalité, mêlant l'entêtement et l'agressivité à la prudence et à la volonté d'aider. Il abordait tout ce qui l'entourait avec une grande curiosité, s'efforçant de tout comprendre.

Quelle que soit la tâche qu'on lui confiait, Ibo était toujours prêt et ne revenait pas sans avoir terminé son travail. Quand Ibo eut neuf ans, Ali Kaypakkaya l'envoya au village de Karamahmut, à vingt kilomètres de là. Là, il le confie à sa sœur et l'inscrit à l'école. Dans ce village, Ibo a suivi les première et deuxième années de l'école primaire. Après avoir terminé la deuxième année, son père l'a transféré à l'école du village d'Ortakışla, où Ibo a passé une autre année scolaire.

Même à cette époque, il aimait rivaliser avec ses pairs et prenait généralement la tête. Cependant, il ne se contentait jamais de cela et ne taquinait pas ses amis. Souvent, il ne montrait même pas qu'il pouvait gagner une compétition.

Il voulait que les autres pensent qu'ils étaient meilleurs et qu'ils soient heureux. Il a fréquenté les quatrième et cinquième classes du village d'Alacaköy. Il semblait collé à son village et à ses terres, donnant l'impression qu'il s'étiolerait s'il en était éloigné. En même temps, il avait une soif de connaissance remarquable. Même lorsqu'il gardait les moutons, il emportait des cahiers et des stylos, feuilletant sans cesse ses livres de lecture. Je vais devenir enseignant", dit-il à son père à la fin de sa cinquième année d'études. Ali Kaypakkaya a soutenu l'ambition de son fils et s'est arrangé pour qu'Ibo passe l'examen d'entrée dans un internat, malgré les difficultés financières de la famille

Ibo réussit l'examen et est admis à l'école normale de Hasanoğlan en tant que pensionnaire. Il a passé six ans de sa vie dans cette école. Pendant les vacances, il retournait dans son village et aidait sa mère, ses sœurs et sa famille à effectuer les travaux nécessaires. Qu'il travaille

avec une faux ou qu'il s'adonne à d'autres tâches, il impressionne les autres par son endurance, surpassant souvent des personnes beaucoup plus âgées que lui. Alors que ses camarades d'école gardaient leurs distances avec les villageois et évitaient le travail manuel, Ibo participait activement aux activités du village. Il aidait au battage, utilisait la faux, récoltait le grain et participait aux tâches ménagères.

Pendant son séjour à Hasanoglan, Ibo a commencé à développer de manière indépendante ses premières idées révolutionnaires. Il se plonge dans la lecture, élargit ses connaissances et transforme son comportement et ses relations avec les autres.

Dès son retour de l'école au village, Ibo s'est parfaitement intégré à la communauté. Il allait de maison en maison, rendant surtout visite aux villageois les plus pauvres, s'enquérant de leur bien-être et écoutant attentivement leurs préoccupations.

À l'époque, Ali Kaypakkaya travaillait comme maître maçon, connaissant souvent la faim et parfois l'abondance. Lorsque Ibo est revenu au village, il s'est d'abord intéressé à un homme qui s'occupait du bétail des pauvres. Père, dit Ibo, les gens comme l'oncle Hasan sont ceux qui méritent vraiment d'être vénérés. À l'âge de 16 ou 17 ans, son nom était connu dans tous les villages voisins. Si Allah nous donne un enfant, qu'il soit comme Ibo ! est devenu un souhait sincère".

"Se distinguant de ses camarades non seulement par sa force physique mais aussi par ses idées progressistes, Ibo commence à attirer l'attention des réactionnaires. L'un de ses professeurs se fâche à propos d'un essai qu'il a écrit à l'école et qui s'intitule "Je n'aime pas le vert". Vous préférez sans doute le rouge ?", s'est emporté le professeur en lui donnant du fil à retordre.

Ibo passe l'examen final à Hasanoglu avec mention. Il est inscrit sur la liste des candidats à l'école normale de Çapa. Istanbul lui ouvre un nouveau monde. En arrivant à Çapa, il apporte avec lui des idées révolutionnaires naissantes qu'il a laissé se développer. Au cours de sa première année, ces idées ont germé et se sont transformées en convictions fortes.

Rien ne semble pouvoir arrêter son développement. Il commence à rassembler autour de lui les esprits les plus brillants de l'école, les plus réceptifs aux idées révolutionnaires. En peu de temps, il forme une communauté d'étudiants courageux et progressistes. Jour et nuit, il discute avec eux, s'efforçant constamment d'élargir et de renforcer le groupe.

L'une de ses qualités les plus remarquables est qu'il n'a jamais rompu les liens avec son village. Chaque fois qu'il le pouvait, il s'y rendait, apportant des magazines et des livres, explorant les villages voisins et discutant avec les habitants.

Rapidement, le nom d'Ibo apparaît dans les dossiers de la police. Les autorités reçoivent constamment des rapports.

C'était l'année scolaire 1966-67, une période relativement calme en termes d'activités étudiantes. Les idées de gauche se répandent dans la jeunesse universitaire par vagues légères, ponctuées de pics occasionnels. L'un de ces pics était Ibo. En peu de temps, il a transformé Çapa en une plaque tournante du mouvement étudiant.

Sa première action publique a commencé par un tract qu'il a écrit. L'écrivain et journaliste Çetin Altan avait été attaqué par des réactionnaires lors d'une tournée de conférences. Ibo a averti que si les forces révolutionnaires ne réagissaient pas rapidement à de telles attaques, elles les laisseraient se propager sans contrôle, ce qui pourrait conduire à la violence. Il a rallié ses amis pour qu'ils agissent, en lançant une vaste campagne de signatures. Il s'agit de sa

première action publique, qui témoigne de son énergie révolutionnaire naissante, qui grandit de jour en jour.

Bien qu'il consacre peu de temps à ses études, Ibo reste un bon élève. Ses compétences en mathématiques étaient remarquables et il aidait souvent ses camarades. Cependant, il donnait la priorité à la lutte contre l'injustice, conformément à ses convictions. Chaque fois qu'il y avait un séminaire, une table ronde ou un événement, on pouvait trouver Ibo dans un coin, écoutant attentivement, prenant des notes et posant des questions perspicaces.

L'année scolaire 1967-68 commence plus tumultueusement que la précédente, en grande partie à cause d'un mouvement centré sur Ibo, qui apparaît comme un porte-parole, persuadant ses pairs de la nécessité de s'organiser. Ibo fonde le club d'idées de Çapa, qui s'affilie à la Fédération des clubs d'idées. Ses amis fondateurs l'élisent président.

Une nouvelle période s'ouvre alors pour Ibo, car en tant qu'orateur, il a une responsabilité encore plus grande. Il rédige la déclaration fondatrice de l'association et la distribue à ses amis de l'école. Il appelle publiquement tous les étudiants progressistes et révolutionnaires de l'école à s'unir et à lutter ensemble contre les éléments réactionnaires et fascistes.

La direction de l'école s'est inquiétée des nouveaux événements. "Ce mouvement doit être étouffé dans l'œuf avant qu'il ne prenne racine et ne puisse plus être éradiqué", ont-ils déclaré. La direction de l'école a agi rapidement et a profité des vacances de février pour prendre une décision. Dix membres fondateurs de l'association ont été interdits d'accès à l'école pendant un mois.

Mais ils ne se sont pas arrêtés là : ils ont dénoncé Ibrahim et ses amis au ministère public.

Pendant un mois, Ibo a séjourné chez des amis, dans d'autres écoles et dans des salles communes. Pendant la journée, il est actif partout où c'est nécessaire, incarnant la modestie d'un militant dévoué. Inébranlable dans son rejet du comportement bourgeois, l'interdiction de séjour ne l'a ni effrayé ni déstabilisé, pas plus qu'il ne l'a détourné de ses idéaux. Il la considérait comme une réponse prévisible des réactionnaires.

Au fur et à mesure que le travail politique s'intensifiait, les douces vagues de l'activisme se sont transformées en mers agitées. Les révolutionnaires ont commencé à occuper les universités. Ibo a veillé pendant ces occupations, restant éveillé jusqu'au matin. Il discutait de stratégies autour de feux de camp, se positionnait en première ligne lors des affrontements et s'investissait corps et âme dans chaque action.

### Chapitre 3

Par la suite, Ibo a commencé à écrire des articles pour des magazines. Pendant ses études, ses articles paraissent dans des publications de premier plan telles que Forum, Ant, Türk Solu et Aydınlık Sosyalist. Lors du deuxième congrès de la Fédération des clubs d'idées (FKF) - un événement historique important au cours duquel des divergences d'opinion évidentes au sein du mouvement ont fait surface pour la première fois - Ibo a participé en tant que délégué de Çapa. À cette époque, il est devenu l'une des figures les plus importantes des activités révolutionnaires.

Au cours de l'année universitaire 1968-1969, l'intensité des actions s'intensifie et les tensions au sein du mouvement de gauche s'accroissent au sujet de la discussion sur la lutte démocratique. À Çapa, Ibo et ses amis étaient pleinement engagés. Non seulement il les a fait participer activement, mais il a également servi de modèle, en les éduquant sans relâche. Il pensait qu'ils mûriraient en s'engageant directement dans l'action tout en apprenant ce qu'est le socialisme scientifique.

Pour le gêner et l'attaquer, ses adversaires ont inventé toutes sortes de méthodes. Ils ont également incité les forces réactionnaires-fondamentalistes de l'école...

Les 29 octobre et 10 novembre, Ibo a préparé des tracts du FKF qui devaient être distribués à Çapa. Il les a lui-même rédigés et a aidé à les distribuer.

Le conseil de discipline de l'école a saisi l'occasion d'une nouvelle confrontation. La proximité du directeur avec les milieux de droite était connue. Il a été déployé par le ministère à Çapa.

Les fondateurs de la FKF à l'école ont été sanctionnés conformément à la décision du conseil de discipline. Ils n'ont plus été autorisés à vivre dans le dortoir des étudiants.

Ibo et ses amis ont déclaré qu'ils s'opposeraient à cette punition et qu'ils ne reconnaîtraient pas la décision. Avec des renforts venus de l'extérieur, les éléments fascistes et réactionnaires-

fondamentalistes de l'école se sont rassemblés devant l'entrée. Ils se préparent à empêcher les étudiants révolutionnaires d'entrer dans l'école.

Ibo et ses amis ne se laissent pas intimider par ces gestes menaçants. Une bataille sans merci s'engage alors. C'est la première fois que les opposants utilisent des armes à feu. Un étudiant réactionnaire nommé Şefik a tiré avec son pistolet sur les étudiants protestataires ; plusieurs ont été blessés au cours de ce combat. Ibo n'a pas abandonné, même s'il a été gravement blessé par des chaînes et des matraques. Ils ont réussi à faire reculer les fondamentalistes. Le directeur de l'école appelle alors la police. Les révolutionnaires sont expulsés de l'école et n'ont plus le droit d'entrer dans le dortoir des étudiants.

Pour ces étudiants, tous issus de familles pauvres, le fait d'être expulsés du dortoir a été un coup dur. Ibo a lutté contre les sentiments de dépression ou d'abandon des étudiants qui avaient été expulsés de l'école avec lui. Il leur a expliqué la signification politique de ces événements dans le contexte de la situation générale en Turquie. Il s'est efforcé de faire en sorte que ses amis soient guidés par un contenu révolutionnaire et non par un contenu bourgeois. Pour gagner, nous ne devons pas nous laisser abattre par les défaites, disait-il.

Pendant cette période, certains élèves progressistes restés à l'école ont fait preuve d'une solidarité exemplaire avec leurs amis expulsés. Ils les aidaient secrètement, leur apportaient de la nourriture à la cafétéria, partageaient leur lit avec eux...

Ali Kaypakkaya a appris que son fils avait été renvoyé de l'école et il en est très triste. Il voulait qu'il finisse l'école le plus vite possible. Il l'avait élevé dans les conditions les plus difficiles, dans la pauvreté et avait économisé chaque morceau... Il part pour Istanbul. Il voulait parler avec son fils, le convaincre. Il avait une connaissance à Istanbul, quelqu'un d'écouté. Il s'appelait Şevki Bey. Il avait été président provincial du DP et était maintenant propriétaire d'un entrepôt. Ali Kaypakkaya est allé le voir et lui a expliqué en détail la situation dans laquelle se trouvait Ibo. Je peux arranger les choses, dit Şevki Bey, mais à une condition ! Votre fils doit écrire une lettre dans laquelle il exprime ses remords pour ce qu'il a fait et promet de ne plus participer à de telles activités et de ne plus parler de la direction de l'école ou du gouvernement turc. Qu'il signe cette lettre et que vous me l'apportiez ici !

Ali Kaypakkaya connaissait le caractère d'Ibrahim. Néanmoins, il alla le voir : Voilà ce qu'il en est, mon fils, lui dit-il. Nous sommes une famille pauvre. S'ils tirent sur un fil, c'est tout notre ensemble qui s'écroulera. Şevki Bey promit. "Je peux m'en occuper, dit-il, mais arrête de faire tes affaires !

Ibo a toujours eu un respect infini pour son père. Il n'aurait jamais pu tolérer que son comportement le blesse de quelque manière que ce soit. Lorsque son père lui a demandé de faire cela, il est resté silencieux pendant un moment. Finalement, il a répondu : "Père, ce n'est pas contre vous maintenant. Ta pauvreté est aussi pour moi la plus grande douleur ; mais comme toi, tout le peuple est pauvre, il y a même mille fois pire... Je ne veux dire qu'une chose : si vous avez une arme sur vous, tirez sur moi ; je ne me défendrai pas. Mais ne me demandez pas de renier mes convictions..."

Ali Kaypakkaya a beau essayer, Ibo ne se laisse pas attendrir.

Il lui dit : "Pourquoi te fais-tu ramasseur de balles ?" "Que de braves amis sont déjà tombés !" Sans le blesser, Ibo tente patiemment et encore et encore, avec des exemples frappants, d'éclairer son père.

Ali Kaypakkaya a eu de nombreuses conversations de ce type avec Ibo. Lorsqu'Ibo s'adressait aux gens ordinaires, il choisissait ses mots avec soin. Lorsqu'il critiquait des erreurs commises avec bonne volonté, il ne se montrait jamais sévère. Lorsque son fils s'adressait à lui, il se voyait parfois défendre ses propres torts et avait l'impression de commettre un péché. Il se taisait alors et n'écoutait Ibo que pour apprendre quelque chose de lui.

Après avoir été renvoyé de l'école, Ibo a travaillé dans un hôtel. Après une dispute avec le patron, il est parti. Pendant un certain temps, il a donné des cours de mathématiques. S'il gagnait juste assez pour être rassasié, cela lui suffisait. Il préférait utiliser son énergie et son temps pour se battre.

Un jour, il a entendu qu'on parlait de lui dans le village et il s'y est rendu directement. Certains éléments réactionnaires, après que le nom d'Ibo ait été mentionné en relation avec des événements étudiants, avaient répandu la rumeur selon laquelle Ibo "se préparait à renverser l'État".

Ibo s'est promené pendant un certain temps, discutant avec les villageois, écoutant leurs préoccupations. Il leur a expliqué les vraies raisons de leur souffrance et leur a proposé des solutions. Il leur a parlé toute la nuit, disant que "ceux qui détiennent le pouvoir se tournent de plus en plus vers la violence" et leur racontant la vie d'amis morts au combat.

Où qu'il aille, il a été accueilli avec amour. Lorsqu'il partait, les gens lui souhaitaient bonne chance et étaient fiers de ce jeune homme courageux issu de leurs rangs. Lorsqu'Ibo s'adressait aux villageois, il ne minimisait jamais leurs problèmes et ne parlait jamais "comme ça". Tout comme il parlait ouvertement de ce qui était possible, il disait aussi ce qui ne l'était pas : cela renforçait la confiance que les gens avaient en lui. Il connaissait les particularités de chaque village où il se rendait. Ni dans sa tenue vestimentaire, ni dans sa façon de se déplacer, ni dans son respect des coutumes et des traditions, ni dans son langage et sa façon de parler, il ne se distinguait des villageois. Son comportement venait de l'intérieur, et il faisait immédiatement comprendre aux villageois qu'il n'était pas extérieur, mais l'un d'entre eux qui faisait siens leurs soucis.

Il mettait la joie et la souffrance à la portée des villageois, qui les voyaient de leurs yeux et les entendaient de leurs oreilles. Il jouait du saz, chantait des chansons folkloriques et dansait lors des mariages, exécutant avec eux des danses folkloriques qu'il aimait depuis son enfance. Lorsqu'il revenait des villages environnants, il s'endormait à la maison et lisait à la faible lumière de la lampe jusqu'à l'aube. Lorsque l'occasion se présentait, il lisait à son père des romans relatant des événements révolutionnaires survenus dans d'autres pays.

Au cours de la période 1968-1969, des segments actifs de la jeunesse politique ont commencé à tisser des liens avec les milieux ouvriers et paysans, faisant leurs premières victimes lors de divers incidents. Jour après jour, le fascisme s'intensifie avec de nouvelles méthodes. Dans ce climat, les organisations révolutionnaires étendent leurs efforts, unissant les forces progressistes aux mouvements ouvriers et paysans émergents. Ibo s'impose comme une figure de proue parmi les révolutionnaires qui dirigent des mouvements tels que la protestation contre la "6e flotte" de la marine américaine stationnée dans le Bosphore et la "Journée sanglante", un événement tragique au cours duquel les militaires massacrent des personnes lors d'un rassemblement révolutionnaire.

Parallèlement, à la fin des années 1960 et au début des années 1970, Ibo se distingue comme l'un des rares révolutionnaires activement engagés dans le travail à l'usine et au village. Sa

présence dans le mouvement de jeunesse devient moins fréquente vers 1969-70, car il se consacre à la rédaction de nouvelles et d'articles pour le magazine Turkish Left (Türk Solu Dergisi) sur les activités prolétariennes et paysannes. Malgré ce changement, il continue à participer à des actions de masse et assume diverses tâches à la rédaction du magazine, qu'il s'agisse de tâches bénévoles comme la surveillance ou de tâches telles que l'estampillage et le pliage des magazines.

L'expulsion d'Ibo de l'école a été jugée injustifiée par le tribunal administratif supérieur et annulée. Malgré la décision du tribunal exigeant la réadmission des élèves expulsés, la direction de l'école n'a que partiellement appliqué cette décision. Neuf élèves ont été réintégrés, mais Ibo n'en faisait pas partie.

## Chapitre 4

1970 est une année marquée par le sacrifice de nombreuses jeunes vies, une époque où les révolutionnaires ont farouchement résisté à la violence et à la cruauté. Cependant, les divisions dans les rangs de la gauche étaient également évidentes.

Durant cette période, Ibo contemple le révisionnisme et en discute avec ses amis. Il les exhortait à affronter et à combattre le révisionnisme avec la même détermination que celle dont ils faisaient preuve à l'égard de leurs adversaires. Au cours de ces discussions, Ibo a dû faire face à des difficultés considérables : il a été arrêté deux fois par la police et a été brutalement battu à chaque fois. Lors d'une arrestation, il a été détenu pendant près d'un mois.

Cette année-là, la détermination de la population à résister s'est renforcée, conduisant à des actions de masse non seulement dans les villes, mais aussi dans les zones rurales, les villages et les usines. En Thrace, le soulèvement des paysans pauvres de Değirmenköy illustre cet esprit de résistance. Ils ont récupéré des terres qui avaient été saisies par de riches propriétaires terriens, et Ibo faisait partie des villageois qui ont participé à ce soulèvement.

Et parmi les révolutionnaires de Değirmenköy, une autre figure imparable a émergé : Cihan Alptekin. Ensemble, Cihan et Ibo ont fait preuve d'un leadership exemplaire dans la direction du mouvement révolutionnaire de masse.

Les paysans n'ont même pas écouté les fonctionnaires venus les faire changer d'avis et faire de longs discours. Ce sont Ibo et Cihan qui se sont adressés aux habitants du village sur la place du village. Les villageois les avaient reconnus comme de véritables amis du peuple et, grâce à eux, leur confiance et leur amour pour les révolutionnaires s'étaient renforcés. Les représentants du gouvernement ont d'abord voulu faire arrêter les deux jeunes gens par la

gendarmerie, mais ils ont refusé ce plan. Mais ils ont refusé ce plan. Ils ont renoncé lorsqu'ils ont vu que les paysans se préparaient à résister et qu'il était clair qu'ils ne permettraient pas de telles arrestations. Les agriculteurs ont pris publiquement le parti des deux jeunes et ont déclaré qu'ils ne les extraderaient pas.

Mais ils sont tombés dans un piège. Ibo et Cihan ont été arrêtés et torturés. Malgré les tortures qu'ils ont subies, leur détermination n'a fait que se renforcer. Jour après jour, l'agitation sociale et économique de la population s'est intensifiée, se transformant en un vaste mouvement de masse démocratique.

La lutte de plus en plus intense a trouvé son expression dans les rues d'Istanbul les 15 et 16 juin. Au cours de ces journées, Ibo s'est tenu aux côtés des travailleurs, totalement immergé dans leurs rangs. Il organise de petits comités, passe des nuits à imprimer des tracts jusqu'à l'aube, et pendant la journée, il est dans les rues où la lutte est la plus intense.

Aux côtés des travailleurs, il a franchi les barricades. Les mois qu'il a passés parmi les travailleurs lui ont valu l'amour et le respect des segments les plus dévoués de la main-d'œuvre. Des centaines de personnes considèrent Ibo comme leur propre frère. Des fonderies de fer comme Sungurlar, Horoz Çivi, Pertriks, Ege Sanayi, EAS Akü, Gislaved, Gamak, Singer, Derby... à toutes les usines en grève, l'énergie d'Ibo s'est fait sentir.

Au début de l'année 1971, il visite Çorum et les villages environnants. Il envisageait d'écrire une étude sur cette région et ces villages.

Son départ pour Çorum a eu lieu à un moment où le fascisme commençait à se manifester ouvertement en Turquie. Les impérialistes étaient déterminés à écraser dans le sang et par les armes la lutte naissante des masses, l'agitation qui s'était répandue dans toutes les couches de la population. Dans le même temps, les éléments progressistes de la société devaient également être éliminés.

Les fascistes intensifient leurs efforts. L'état d'urgence est décrété, entraînant l'interdiction des grèves dans les usines, des actions de masse dans les villages, des réunions et des manifestations.

Les journaux progressistes et les organisations démocratiques de masse ont été fermés et la presse a été soumise à une forte censure. Une répression contre les révolutionnaires s'est ensuivie, commençant par des perquisitions à domicile visant des milliers de militants et d'individus démocratiques. De nombreuses personnes ont été arrêtées et certaines ont été tuées. Craignant pour leur vie, certains militants et individus se sont cachés. Il est devenu évident qu'une organisation politique de masse solide faisait cruellement défaut. De nombreux révolutionnaires se sont réfugiés dans diverses régions d'Anatolie.

Ibo a séjourné pendant trois mois dans le district de Çorum avec un ami proche. Après cette longue période de travail, il a réalisé une étude intitulée "Analyse de la structure des classes dans le district de Çorum".

Dans cette région, où il s'est retiré lorsque l'état d'urgence a été décrété, lui et son ami lisent et travaillent sans relâche. En même temps, ils visitaient les villages et expliquaient les vraies raisons des événements qui se déroulaient dans le pays. De temps en temps, ils contactent des amis dans d'autres districts et échangent des informations. Ibo a élaboré une nouvelle proposition d'organisation.

Plus tard, Ibo décida de quitter à nouveau cette région. Le jour où il voulut partir pour une autre partie de l'Anatolie, il se trouvait dans la maison de son père. Il portait des sandales en plastique, son apparence était blanchâtre et il tenait un baluchon sous le bras.

Rends-toi, mon fils ! Ali Kaypakkaya tente de persuader Ibo. - Tu seras quand même victime de leurs balles ; qui n'a pas déjà été abattu ! "Ceux qui sont morts sont aussi tes fils", répond Ibo en disant à son père qu'il ne doit pas être triste à cause de lui, que son lien avec le peuple est plus important pour lui que sa propre vie.

Un jour, Ali Kaypakkaya a eu l'idée de faire arrêter Ibo pour lui sauver la vie. Il savait à quel point il était audacieux, il savait combien de personnes lui faisaient face et quelles étaient leurs méthodes. Mais Ibo se défendrait s'il était arrêté. Ce serait comme s'il avait tué son fils de ses propres mains. Il renonça donc à cette idée.

La dernière chose qu'Ibo fit avant de partir fut de demander une adresse à son père. Comme toujours, il était détendu et d'humeur plaisante. Lorsqu'il remarqua que son apparence émaciée rendait son père triste, il essaya de lui remonter le moral et lui raconta une blague : Un commandant de la guerre a dit : "Si seulement j'étais une souris et que je pouvais me glisser dans n'importe quel trou !"

Quand Ibo voulut partir, son père lui demanda s'il avait de l'argent sur lui. J'en ai autant que j'en ai besoin, répondit Ibo. La réponse n'a pas convaincu le père et il a fouillé les poches de son fils. Il n'y a trouvé que 10 liras. Ali Kaypakkaya sortit immédiatement de la maison et revint avec 100 liras qu'il avait empruntées à des voisins. Ibo regarda son père d'un air pensif et triste, puis lui dit au revoir, franchit le seuil de la porte et s'en alla tranquillement.

Après sa disparition, jusqu'au 24 janvier 1973, Ibo est resté principalement dans les camps d'été sur les plateaux et dans les villages des comtés de Silvan, Nazimiye et Kürecik, dans les districts de Tunceli, Malatya et Antep, ainsi qu'à Haydaran, à Nurkaklar et dans les montagnes de Düzgün. De temps à autre, il se rendait à Ankara ou à Istanbul.

Il se déplaçait presque 24 heures sur 24, parlant, écoutant, discutant. Son grand objectif était d'exprimer les préoccupations du peuple de manière organisée.

Il envoie ses proches camarades dans les centres de travail d'Anatolie, en particulier dans le sud-est. Il vient parfois à Istanbul pour sélectionner et former de nouveaux collaborateurs.

Au bout d'un certain temps, il choisit le district de Malatya comme lieu de vie et de travail. Pendant des mois, il a effectué un travail éducatif dans les villages. Il attache une importance particulière à la rencontre avec des groupes de population engagés. Il se déplace, vérifie le travail des camarades qu'il a déployés dans les différentes zones et écoute leurs rapports de travail

et leur a indiqué dans quelle direction ils devaient continuer à travailler. Ibo a passé l'automne de cette année-là dans les villages de Malatya.

Le soir venu, il se met en route et visite chaque maison. Les paysans s'attachent au jeune homme, qui les écoute avec beaucoup d'attention. Ils s'habituent à lui et lui parlent longuement et en détail. Ibo abordait avec la plus grande prudence les riches villageois qui se prétendaient révolutionnaires. Lorsqu'ils méprisaient le peuple, il se montrait particulièrement dédaigneux à leur égard.

La personnalité et l'attitude d'Ibo étaient naturelles et montraient qu'il connaissait les gens.

Il a raconté aux bourgeois du village, à partir de leur propre vie, comment ils s'appauvrissaient de jour en jour, puis leur a montré les raisons de cet appauvrissement et les a formés. Mais

plus encore, il a noué des relations avec les villageois pauvres et a écouté ce qu'ils avaient à dire. Il leur accorde la plus grande importance ; il fait le plus confiance à ce qu'ils disent.

## Chapitre 5

Intrépide et infatigable, il se déplaçait de village en village sur un terrain accidenté. Il parle avec enthousiasme aux paysans de la révolution d'octobre, de la Chine, du Viêt Nam, et évoque en détail la vie et les luttes d'autres peuples.

Comme les habitants du village d'Ibo, ces paysans écoutent maintenant de tout leur cœur, se laissent emporter par l'enthousiasme et sont impatients de lui parler de leur propre vie.

Ibo a notamment demandé aux anciens de lui raconter l'histoire de la région, les soulèvements et les inquiétudes dont les racines remontent à l'Antiquité. Il a ensuite noté les informations reçues afin de les utiliser plus tard dans des essais sur ces régions, dans lesquels ce qui a été réellement vécu servirait de base à l'élaboration de solutions politiques.

Partout où il allait, il s'intéressait aux moindres problèmes des camarades avec lesquels il travaillait. Il s'appropriait leurs préoccupations et essayait de toutes ses forces de trouver des solutions. S'il critiquait un camarade, il le faisait avec prudence selon le principe "soigner le malade pour sauver le malade" et essayait de lever les obstacles sans blesser personne.

Le travail collectif était important pour lui. Il est le premier à mettre en œuvre ce qu'il a planifié. Il interrogeait régulièrement ses camarades sur ses erreurs et accordait une grande importance à leurs critiques.

Dès qu'il s'apercevait qu'il avait commis une faute dans son travail, il l'admettait ouvertement et pratiquait l'autocritique pour ne pas retomber dans ce comportement. En aucun cas, il ne se laissait guider par des sensibilités petites-bourgeoises lorsque ses camarades le critiquaient.

Ces vertus qu'il avait acquises, il les attendait aussi des gens qui l'entouraient. Si l'un de ses camarades se comportait de manière petite-bourgeoise, ne pouvait réprimer son orgueil et

évitait l'autocritique, Ibo ne l'insultait pas, mais lui faisait honte de manière magistrale, sans le blesser.

Sa personnalité et sa pensée se développent dans ses rapports avec la population. Il était dégoûté jusqu'à la nausée par l'attitude je-sais-tout des intellectuels, leur bavardage passif, leur distance et leur froideur qui ne connaissaient pas l'enthousiasme, leur indécision et leur pondération. Tout en lui était naturel, comme une branche, un ruisseau de montagne. Les derniers mois de sa vie, en particulier, ont consolidé en lui les vertus issues du peuple.

En peu de temps, il avait appris à communiquer tant bien que mal en kurde. Néanmoins, lorsqu'il traversait les villages, il emmenait avec lui un camarade qui parlait bien le kurde. Il s'approchait d'une maison pauvre avec chaleur comme s'il s'agissait de la sienne, la saluait de loin et, avant même que la porte ne s'ouvre, une proximité s'établissait entre Ibo et les habitants.

Il a imperceptiblement amené la conversation sur l'arrière-plan politique des problèmes. Et il leur a expliqué leur faim, leur nudité, leur pauvreté d'une manière telle que ses paroles sont restées inoubliables dans leur esprit.

Les paysans, généralement habitués à se coucher tôt, oublient ce que signifie la fatigue quand Ibo est avec eux. Comme si un sentiment hérité de leurs pères crépitait en eux. Ils devenaient courageux, colériques, impatients.

Ibo attachait une importance particulière à ce que ses amis prennent l'initiative des actions. Lorsqu'il se rendait dans une région pour y suivre le travail, il discutait des aspects corrects et problématiques des actions. Il restait toujours ouvert aux changements qui pouvaient survenir dans la pratique et tirait les leçons des conséquences positives et négatives inattendues pour les actions ultérieures. Il a rapidement mis en place des groupes de lecture parmi les cercles progressistes du district de Malatya, où il passait la majeure partie de son temps.

C'est l'année où les révolutionnaires ont été tués les uns après les autres en Turquie et où la torture a semé la terreur dans tout le pays.

Des milliers de personnes ont été condamnées sur la base de leurs pensées. La terreur d'État se cachait derrière chaque porte, à chaque coin de rue. La peur et l'inconstance sont apparues, et les rangs de la gauche se sont également effondrés.

Ceux qui ont choisi l'inconstance, le repli sur soi et l'abandon ont pris leur place dans le contre-mouvement. Ils ont négligé le fait qu'un lourd fardeau pesait sur le peuple et n'ont pas vu les sueurs de sang de l'oppression dans les veines du peuple. En plus de leur auto-abandon, ils ont entamé une basse campagne de diffamation contre la lutte révolutionnaire sous le nom de critique des erreurs. Ils ont confondu ce qui devait être défendu et ce qui devait être critiqué. Ils ont utilisé les micros des contre-révolutionnaires pour attaquer insidieusement les vertus révolutionnaires fondamentales. Ils ont ainsi commis des péchés pour les confesser en même temps !

Mais il y en a eu aussi beaucoup qui ont résisté, qui n'ont pas baissé la tête, qui ont accepté les conséquences avec patience et détermination.

C'est à cela qu'Ibo pensait en regardant dans les journaux les photos d'Ömer Ayna, qui était passé par les chambres de torture des centres de détention.

Ibo a ressenti ce qui restait dans le regard d'Ömer comme une salutation chaleureuse. L'une des premières conditions d'un comportement révolutionnaire est d'endurer la torture, a-t-il dit à ses amis en les invitant à suivre l'exemple d'Ömer.

Les regards d'Ömer depuis les salles de torture avaient capté l'excitation et l'effervescence dans le cœur d'Ibo.

"Nous ne devons pas attendre la torture", dit-il à ses camarades. "Nous devons vivre comme si elle allait être utilisée à tout moment, afin de la vaincre dès le départ ! Et cette conscience était à l'œuvre à chaque instant de sa vie.

Un jour, Ibo et deux de ses amis voulurent déménager de leur région à une autre. Ils étaient trois. Ils sont montés de la vallée. Plus ils montaient, plus la neige et le vent les gênaient. Finalement, la montagne devint insurmontable. Ils luttèrent pendant des heures. Dans l' totale, les lampes qu'ils tenaient à la main leur permettaient à peine de faire trois pas contre l'énorme tempête de neige. Des hurlements de loups se font entendre au loin. Le doigt sur la gâchette, ils grimpent pendant des heures au bord d'abîmes sans fond et au pied de rochers escarpés. Puis la descente commence. Leurs visages sont figés. Après une descente interminable, les lumières du village sont apparues au loin. En se tournant vers le village, ils se rendent compte qu'ils se trouvent sur la même pente que celle qu'ils ont escaladée quelques heures auparavant. Les camarades suggèrent à Ibo de ne pas repartir tout de suite. Mais Ibo, d'une voix pleine de détermination et d'acuité, donna l'ordre de repartir. Vers le matin, ils rejoignent les camarades de l'autre côté de la montagne...

Ibo avait l'habitude de dire que la persévérance et la détermination étaient une base importante pour la victoire. Il donnait lui-même des exemples de la manière d'affronter les difficultés. Sa patience et sa ténacité, ainsi que les mois qu'il a passés dans l'adversité de la nature, ont fait d'Ibo une partie de la nature.

Un jour, ils se sont mis en route vers un autre district. Après avoir marché toute la journée sur un terrain inhospitalier, ils se mirent à la recherche d'un endroit où passer la nuit. Ils ont trouvé une petite grotte entre les rochers à flanc de montagne. Elle était très étroite et difficile d'accès, mais ils devaient se protéger du vent et de la pluie. Les amis suggèrent à Ibo de trouver un autre endroit, mais Ibo s'était déjà glissé dans la grotte et avait commencé à travailler. En peu de temps, il agrandit la grotte. Cette nuit-là, il y avait de la place pour tout le monde.

Dans la région, l'hiver s'est étendu des sommets montagneux jusqu'aux plaines. Après l'évasion de Mahir et de ses camarades de la prison de Maltepe, les forces de sécurité ont intensifié leurs recherches. Des contrôles ont été mis en place sur la route entre Antep et Malatya. Cependant, Ibo ne se laisse pas perturber et avance calmement. Sandales aux pieds, vieux manteau sur le dos, chapeau, bâton et pantalon typiques de la région, il avait l'apparence d'un prolétaire rural qui travaille dur. Ibo n'a jamais perdu son sang-froid lors des perquisitions. La plupart du temps, il n'attirait pas l'attention lorsqu'il passait les points de contrôle.

Après une longue période dans le district de Malatya, il s'est rendu dans d'autres régions où il a rassemblé les notes qu'il avait prises dans une étude intitulée "An Analysis of Classes in Malatya" (Analyse des classes à Malatya).

## Chapitre 6

Quelque temps après sa séparation, il retourne dans la région de Malatya avec Bora Gözen. Bora était gravement malade à l'époque. Il avait la jaunisse. Ibo l'a laissé à ses amis de la région et s'est rendu à Tunceli. (Lorsque Bora a commencé à se rétablir, il a quitté Malatya et s'est rendu en Palestine. Alors qu'il se trouvait en Palestine, il a été tué par les troupes israéliennes avec un groupe de révolutionnaires turcs lors d'un raid israélien).

Ibo est resté à Tunceli pendant une courte période, a recueilli des rapports sur les zones de travail et s'est rendu à Istanbul. Il a travaillé sur les rapports qu'il avait recueillis pendant un certain temps à Istanbul.

Il y a analysé les rapports et en a transformé certains en essais. Après le retour à Malatya de ses amis partis en Palestine, Ibo est également venu dans la région.

Désormais, une grande partie de la population de la région le connaissait par sa personnalité (et non par son vrai nom) et l'aimait de tout son cœur.

Il disait souvent à ses amis que l'amour et la loyauté ne devaient pas être ternis. Il luttait contre les émotions qui pouvaient s'endurcir contre les beautés de la nature et des relations interpersonnelles. Il donnait des exemples tirés de son expérience personnelle, racontant avec force son amour pour sa vieille et pauvre grand-mère, sa nostalgie pour elle et son respect pour son père.

Il avait déjà déchiré son identité d'"Ibrahim Kaypakkaya". Il vivait avec une autre identité. Très peu de camarades autour de lui le connaissaient sous le nom d'"Ibrahim".

L'importance qu'il accordait aux relations avec les gens était une raison importante pour laquelle il était si respecté par les villageois. Ces personnes, qu'il était toujours prêt à aider, se tenaient également à ses côtés en cas de problème.

Un jour, ils étaient arrivés dans un village vers le matin, on les avait fait entrer dans une maison et ils s'étaient retirés pour se reposer. Ils venaient de s'endormir lorsqu'ils ont été soudainement réveillés par de grands cris. La femme de la maison criait en kurde : "Avétun ser gund... !" (Le village est attaqué !) (Le village est attaqué !). Ibo et ses deux camarades sont sortis de la maison par la porte arrière et ont disparu vers les montagnes.

Ibo les apaisait et les encourageait en chantant une chanson folklorique qui correspondait à leurs pas pendant qu'il courait. Comme à son habitude, il laissait le danger derrière lui en donnant de la force aux gens qui l'entouraient et en ne laissant pas la moindre trace de peur s'installer.

Lorsqu'il parlait, on pouvait voir que sa voix était pleine de foi en leur cause. Lorsqu'il parlait des ennemis du peuple, sa voix brûlait comme un volcan ; lorsqu'il parlait de la vie et de la nostalgie, elle devenait douce. Lorsqu'il avait du temps libre entre deux travaux, il prenait son petit carnet et se retirait dans un coin ou montait sur un rocher et s'asseyait. Là, il prenait des notes et développait de nouvelles idées. Parfois, il écrivait de courts poèmes de combat et les lisait à ses amis. L'un des poèmes d'Ibo était le suivant :

#### *POUR LES CAMARADES TOMBÉS AU COMBAT*

*C'est vous qui avez donné leur vie pour notre peuple,*

*C'est vous qui avez tout donné, pour l'amour de ce combat*

*C'est vous qui avez donné la couleur rouge au drapeau qui flotte fièrement sur nos poitrines,*

*O, ceux qui sont tombés à terre pour notre peuple immortel,*

*Ô, glorieux fils de notre peuple, reposez avec fierté et patience,*

*Savoir que vos camarades poursuivent votre combat*

Le mois de mai s'est poursuivi

Nous sommes encore au mois de mai, le douzième jour après que Deniz et les autres ont donné leur vie sur la potence. La nouvelle de leur exécution est venue d'Ankara. Les derniers instants de Deniz, Yusuf et Hüseyin s'étaient déposés dans la poitrine d'Ibo, laissant une immensité, une étrange mélancolie et une colère.... Ces jours-là, Ibo s'apprête à mettre en œuvre un projet qui lui trotte dans la tête depuis longtemps.

À cette époque de l'année, certains jeunes appartenant à la "THKO" dans cette région ont été arrêtés par les forces de sécurité.

Sinan Cemgil, Kadir Manga et Alparslan Özdoğan sont morts dans la fusillade. Ibo a ensuite mené une enquête dans les villages environnants et recueilli des informations auprès des villageois sur l'événement qui s'était déroulé dans la zone du village d'Inekli.

Il avait ensuite pris quelques notes : "Mustafa Mordeniz, chef de village de Kahyali dans le district de Kürecik d'Akçadağ à Malatya". Ibo a dit que Mustafa Mordeniz était un dénonciateur.

Après une longue période de préparation, lui et son ami tendent une embuscade et capturent le chef du village. Ils l'ont emmené dans une grotte qu'ils avaient trouvée auparavant, l'ont interrogé et l'ont abattu. Après cela, Ibo a quitté le district pendant un certain temps et s'est

rendu à Tunceli. Ali Haydar Yıldız et Muzaffer sont également venus des montagnes de Haydaran. Ils se sont rencontrés et sont retournés dans les camps d'été sur les plateaux des montagnes de Haydaran.

Ici, Ibo leur a expliqué l'affaire avec le chef du village Mustafa Mordeniz :

"Jusqu'à présent, les fascistes ont tué près de 100 révolutionnaires dans notre pays. La plupart d'entre eux se sont passionnés les uns pour les autres et se sont consacrés à la lutte de libération du peuple. Le sang de ces enfants a renforcé le ressentiment de notre peuple contre la tyrannie. Notre tâche dans la vie est de poursuivre la lutte courageuse et décisive de nos camarades, tous les patriotes. Aujourd'hui, l'objectif déclaré des fascistes est d'étouffer les forces organisées de notre peuple dans le sang et le feu. Pour atteindre cet objectif, ils utilisent tous les moyens possibles. Ils profitent de la misère du peuple ; avec des promesses d'argent, ils encouragent les éléments réactionnaires qui abandonnent leurs profits et leur dignité en échange de pièces de monnaie pour rendre des services d'informateurs. Ils ont essayé de détruire le groupe révolutionnaire autour de Sinan Cemgil avec l'aide de tels informateurs, mais ils n'ont pas tout à fait réussi.

Le groupe s'est défendu héroïquement avec sa petite force dans les montagnes de Gölbaşı. Afin d'intimider la population, les fascistes ont dépouillé leurs cadavres et les ont amenés à Gölbaşı. La presse bourgeoise a fait son affaire des photos. Quelques jours plus tard, les dénonciateurs et les agresseurs ont été récompensés par de l'argent. Mais l'arme entre les mains des fascines s'est retournée contre eux-mêmes. Le peuple turc, en particulier les habitants de la région, qui ont été mis à rude épreuve, ont méprisé cet acte sanglant. Depuis que je travaille dans cette région, j'ai vu de près la réaction de la population. Les gens voulaient que les tyrans et ceux qui ont participé à leur travail soient punis.

J'ai décidé de me conformer à la volonté de la population et j'ai donc pris en main la punition du chef de village dénonciateur, qui était le principal responsable de l'effusion de sang. À la mi-mai, la population nous a informés que le dénonciateur tentait de s'imposer comme le chef de la région, qu'il avait l'intention d'embaucher des assistants et qu'il préparait d'autres sales affaires.

1. Nous constatons que le chef de village dénonciateur a été responsable de la mort de trois révolutionnaires, non par obligation, mais pour de l'argent,

2 - Pour satisfaire des désirs personnels de vengeance, on a prétendu, à tort, que certains villageois avaient des relations avec les révolutionnaires.

3. a ouvertement insulté la révolution et les martyrs de la révolution dans les cafés et dans les rues, et a menacé de dénoncer les villageois qui lui feraient des remontrances en réponse.

Ibo a déclaré qu'ils avaient "puni" Mustafa Mordeniz pour ces raisons et expliqué l'affaire aux habitants de la région de la même manière.

Ibo reste quelque temps sur les plateaux de Haydaran, dans le district de Tunceli, pour des travaux d'entraînement. Il discutait de nouveaux plans avec ses camarades, écoutait leurs critiques, prenait des notes. Au même moment, les forces de sécurité, qui avaient appris la présence d'Ibo et de ses amis dans le district, fouillaient village par village, pierre par pierre. Tout est perquisitionné, au moindre soupçon, ils procèdent à des interrogatoires avec toutes sortes de méthodes.

Un grand nombre de personnes ont été considérées comme "suspectes" lors de ces attaques et ont été emmenées. Personne ne savait où ces personnes allaient et quand elles seraient ramenées.

Le lieutenant Fehmi, qui racontait qu'un membre de sa famille avait été tué par les "insurgés" lors du soulèvement de Dersim, n'avait pas le moindre sentiment de bienveillance à l'égard des habitants. Ses méthodes l'ont rendu "célèbre" en peu de temps.

S'il trouve la moindre trace des révolutionnaires, il met tout sens dessus dessous dans les maisons de la région et remplit les cellules de personnes.

Le lieutenant Fehmi et sa troupe d'environ 260 soldats ont même menacé les airs pour officier dans le district de Tunceli. Un sourire, un ami, un message, un invité, une lettre, tout devait être comptabilisé. Les commissariats de police recourent aux coups, à la bastonnade et à toutes sortes de tortures. Des centaines de villageois ont été interrogés. Ibo se trouvait dans la région avec un groupe d'amis. Ils avaient mené des "actions de menace" contre certains propriétaires terriens qui malmenaient la population la plus pauvre. Ces actions se sont répandues immédiatement, elles ont été chuchotées d'une oreille à l'autre. Ils ont été entourés d'une vague de sympathie.

On a même parlé d'une bombe chaude lancée dans les quartiers du premier lieutenant Fehmi. Les opérations de recherche dans le district de Tunceli sont intensifiées. Les mesures de répression s'étendent encore plus et deviennent plus intenses.

## Chapitre 7

Entre-temps, Ibo est retourné à Istanbul. Il s'est ensuite rendu à Malatya, puis à Tunceli. De là, il s'est rendu dans les montagnes de Düzgün. Il a apporté à ses amis des publications, des nouvelles, des cartes et du matériel. Il souhaitait que ses amis deviennent encore plus actifs. Ils ont discuté de problèmes généraux pendant un certain temps et Ibo leur a donné des nouvelles d'autres régions.

Depuis des mois qu'il voyage, il connaît une grande partie de l'Anatolie comme sa propre main, des rives des fleuves aux pentes des montagnes, des forêts aux villages, des sources aux collines.

Ibo était passé maître dans l'art de trouver l'endroit qu'il cherchait. Lorsqu'il décrivait une adresse, il était méticuleux comme un dessinateur. Quiconque recevait des indications d'Ibo pouvait être sûr qu'il trouverait l'endroit recherché par l'itinéraire le plus direct et le plus sûr. S'il cherchait lui-même un endroit, il le trouvait avec une sécurité bluffante. Une fois qu'il cherchait un groupe d'amis, il a trouvé l'endroit où ils séjournèrent, mais pas l'endroit où ils

compaïent. Il est arrivé au village et, après une brève discussion, a demandé à une villageoise en qui elle avait confiance.

Il n'a reçu aucune réponse. Ils ne connaissaient personne, ont dit les villageois. Mais Ibo n'en démord pas. "Attachez-moi, dites-leur, et s'ils ne me connaissent pas, tuez-moi ! Mais l'un des villageois avait prévenu les jeunes qui se cachaient dans une grotte. Ils ont tout de suite compris que c'était Ibo qui les cherchait. Les villageois étaient également heureux qu'Ibo ait retrouvé ses amis. Ibo les félicita de n'avoir rien révélé à un étranger et noua avec eux des relations amicales. Dans les villages où il a séjourné, il a été particulièrement actif avec les enfants, se liant d'amitié avec eux et jouant avec eux.

Les enfants se sont aussi immédiatement habitués à Ibo et l'appelaient "Ibo, Ez ji devrimcime ! (Je suis aussi un révolutionnaire)" lorsqu'il marchait. Ibo avait l'habitude de dire : "L'avenir de la Turquie dépend de notre lutte. Nous ne serons peut-être plus là, mais cette lutte ne sera jamais oubliée".

Comme auparavant, il aidait les villageois à effectuer toutes sortes de travaux lorsqu'il se trouvait dans un village.

Il était particulièrement doué avec la faux, bien que celle-ci ne soit pas très répandue dans cette région. Les villageois regardaient avec étonnement Ibo travailler rapidement et inlassablement avec la faux. Dans un autre village, il a introduit un outil jusqu'alors inconnu.

Ce dispositif s'appelait Ayakçak (levier de pied). Il l'a fabriqué avec de l'herbe, l'a attaché à son pied et l'a utilisé pour pousser le blé en grosses bottes. Les villageois étaient stupéfaits et ravis de ce nouvel outil, ils ont embrassé Ibo, ont plaisanté avec lui à ce sujet et se sont mis à fabriquer un "Ayakçak" pour chacun d'entre eux, ce qui est une caractéristique particulière des villages du centre de l'Anatolie.

Dans un autre village, après une longue et fatigante journée de travail, ils s'étaient assis pour manger dans une des maisons les plus pauvres. Ibo et ses amis avaient mangé du pain et du fromage pendant longtemps. Maintenant, il y avait de la nourriture chaude et cuite sur la table et cela leur mettait l'eau à la bouche.

Juste avant qu'ils ne commencent à manger, Ibo s'adressa à ses amis et leur dit : "Dans ces foyers pauvres, tout ce qui a été préparé arrive généralement sur la table : "Dans ces foyers pauvres, tout ce qui a été préparé arrive généralement sur la table, mais ne mangez pas tout, car ce que nous laissons est pour eux ; et si nous mangeons tout, ils pensent aussi qu'ils n'ont pas eu assez de nous et deviennent tristes."

Ces jours-là, les forces de sécurité ont intensifié leur pression et réduit de plus en plus le cercle autour du district. Cependant, aucune des pistes suivies par le premier lieutenant Fehmi jusqu'à ce jour n'avait abouti à un quelconque résultat. Les villageois ont caché Ibo et Ali Haydar sous de mauvais vêtements et ont réclamé leur nourriture.

Ceux qui les recherchaient ont alors commencé à poursuivre leur nouvelle tactique. Des personnes en civil et à l'allure révolutionnaire se rendent dans les villages à la tombée de la nuit. Ils frappent aux portes des pauvres et demandent des invitations : nous sommes des révolutionnaires, nous voulons rester une nuit et repartir ensuite ! Selon leur comportement à l'égard de ces personnes, les habitants devenaient plus violents. On ne savait jamais ce qui pouvait arriver à qui et quand.

Le 13 janvier 1973, les forces de sécurité se sont dirigées vers le village de Nazimiye, Bostanlar, après avoir reçu un tuyau indiquant que lui et ses amis y séjournaient. Dans le

rapport du lieutenant Fehmi sur cette opération, celle-ci est décrite comme suit : "J'ai immédiatement constitué une équipe de poursuite qui est partie sous mon commandement : J'ai immédiatement mis sur pied une équipe de poursuite qui s'est mise en route sous mon commandement. En outre, l'unité a été élargie à un officier de police. Nous sommes arrivés à l'endroit qui nous avait été décrit, mais malheureusement un coup de feu tiré par le policier par inattention a gâché notre opération. Nous sommes revenus sans résultat. - En réalité, il y a eu un "résultat". Les gens ont chuchoté d'une oreille à l'autre ce qui s'était passé à Bostanlar : un officier de police habillé en civil avait frappé à la porte du pauvre fermier Süleyman Nakiş et lui avait dit : "Ouvrez la porte, je suis un révolutionnaire, je suis resté seul à l'arrière !

La maison est alors encerclée et la "négligence" dont le lieutenant a parlé se produit :

La balle tirée par le beamer a gravement blessé Süleyman Nakiş au dos et a ensuite transpercé la tête de sa fille de quatre ans par derrière. La femme de Süleyman Nakiş s'est enfuie dans les montagnes, pleine de peur et de confusion, et a frôlé la mort.

La loi prévoit-elle un état d'urgence dans ce domaine ? Personne n'a le droit d'y penser. Selon les annonces officielles, il y avait un état d'urgence critique dans ce district. Mais la pratique était différente. L'oppression fait de plus en plus mal chaque jour. Les seuls à profiter de l'État dans la région étaient les grands propriétaires terriens. Non seulement les révolutionnaires, mais aussi tous ceux qui se sentaient liés à eux ou qui leur témoignaient de la sympathie, ont été traités d'une manière inimaginable.

Ibo était passé par Tunceli vers la mi-décembre et avait retrouvé ses amis de la région dans les montagnes de Düzgün.

Il leur a parlé en détail de la situation. Selon les rapports de travail des amis, des décisions ont été prises. L'une d'entre elles, et la plus importante, consiste à dénoncer l'oppression et la tyrannie dont sont victimes les pauvres de Tunceli. "Nous devons devenir plus actifs et dynamiques, nous devons nous opposer de toutes nos forces à l'oppression du peuple ; peut-être que nos forces sont trop faibles et que nous nous briserons. Mais un révolutionnaire ne peut pas rester silencieux face aux lamentations du peuple", a déclaré Ibo. La dureté des mesures prises à Tunceli a éclipsé tout le reste. La torture et les coups font partie du quotidien de la population. A tel point qu'un homme libéré de prison avec des traces de tortures sévères sur le corps s'est adressé aux autorités sanitaires pour obtenir un avis d'expert sur la tyrannie. Le bruit courait que le parquet avait ouvert une enquête contre le chef de la police de Tunceli et le lieutenant de la gendarmerie.

Les nouvelles de l'oppression et de la terreur subies par le peuple parviennent à la capitale malgré la censure de l'état d'urgence et deviennent un sujet de discussion au Parlement. En juillet 1973, H. Yenipazar, député de Tunceli au Parlement, demande dans son discours le transfert du commissaire de police et du lieutenant de gendarmerie de cette région : "Ces deux personnes doivent être traitées par des moyens rchdiche. Leur comportement dans leurs fonctions n'est basé que sur l'arbitraire le plus total ! Tunceli était presque encerclée par des commandos militaires. Dans les rues de la ville, ils s'exerçaient et couraient torse nu, en scandant des marches telles que "Les commandos ont encerclé les montagnes, maintenant c'est leur tour". Littéralement, un vent de terreur a soufflé sur la ville.

Ali Haydar Yıldız s'est porté volontaire pour dénoncer l'oppression.

Il est descendu des montagnes jusqu'à Tunceli à minuit le 2 janvier et a posé des bombes dans le bureau et les quartiers de la police...

Ils couvrent ensuite leurs traces sur les pentes des montagnes Düzgün. Après quelques tentatives, Ibo, Ali Haydar et Hüseyin retournent à Nazimiye, tandis que Muzaffer et Süleyman se rendent dans les villages Haydaran. Avant de se séparer, ils se sont mis d'accord sur un endroit isolé près de Mirik, à Vartinik, comme point de rencontre.

## Chapitre 8

Après que Süleyman et Muzaffer sont restés 15 jours dans les villages de Haydaran, ils ont emporté suffisamment de fromage blanc (çökelek) et se sont installés dans la grange près de Vartinik. Ibo et Haydar étaient dans les villages de Karakoçan. Ils ont parlé aux villageois de la région et ont écouté leurs préoccupations.

Les villageois ont raconté à ces deux jeunes hommes leurs problèmes et ont dit qu'un sergent de la région les avait terriblement torturés et tourmentés.

Il arrache la barbe des vieux, il nous pille, celui qui ne lui donne pas un pot-de-vin, il le bat ; il agresse nos épouses et nos filles....", ont-ils dit. Les vieux villageois espéraient de l'aide de la part des jeunes venus des montagnes.

Ali Haydar et Ibo ont effrayé ce sergent, qui harcelait les villageois, avec une "bombe d'avertissement". Le sergent a reculé et les villageois ont poussé un soupir de soulagement.

Quatre ou cinq jours plus tard, Ibo est arrivé à la grange près de Vartinik avec Ali Haydar et Hüseyin. Ils ont décidé de rester cachés ici pendant un certain temps. Le lendemain, Süleyman

et Ali Haydar ont quitté la grange pour aller chercher du pain et d'autres aliments. Ils voulaient revenir le soir. La journée s'écoula, le soir se leva. L'obscurité s'installa et il se fit tard.

Ibo, Muzaffer et Hüseyin se partagent la garde toutes les deux heures. Ibo assure la première garde. Ensuite, Muzaffer s'est levé pour monter la garde. Après deux heures plus sages, Hüseyin a commencé son tour de garde.

Ali Haydar et Süleyman sont rentrés tardivement car les routes étaient complètement enneigées et impraticables. Vers le matin, ils sont arrivés à la grange. Ils ont sifflé le mot de passe non loin de là. Il n'y eut aucune réponse de la part de la grange. Ali Haydar répète le mot de passe. Encore une fois, rien ne vint. N'entendant rien de l'autre côté, ils se sont méfiés et ont commencé à enquêter dans les environs. Ils ont vu des gendarmes - la grange était encerclée. L'obscurité ne s'était pas encore levée, le jour ne s'était pas encore séparé de la nuit. C'était le matin brumeux du 24 janvier 1973. Ali Haydar et Süleyman se précipitent vers la grange. Il entre le premier. Les amis dormaient et il les a réveillés. Ils se sont enfuis. Ali Haydar a été le dernier à sauter. Les forces de sécurité avaient commencé à tirer. Ali Haydar a lancé la grenade qu'il tenait en direction des assaillants et a tiré.

Il dut d'abord franchir le mur de terre qui entourait la grange. Il s'accroupit, puis bondit en avant. Il venait de franchir le mur lorsque le feu l'atteignit. Le feu l'a atteint au moment où il sautait, en l'air, et il est tombé.

Les assaillants les entourent en demi-cercle. Le commandant était le premier lieutenant Fehmi. Ils ont assiégé la grange du côté d'Ovacık.

Sous la grêle de tirs, Ibo et ses amis s'enfuient dans toutes les directions. À moitié rampant, à moitié courant, Ibo tente de se frayer un chemin à travers les tirs. Mais il glisse et tombe.

Avant même que ses genoux ne touchent la glace, il est touché par une balle. Sans se relever, il s'effondre. Il tient son arme à la main.

Alors que la blessure à la tête aspire toutes les forces du corps d'Ibo, les adresses contenues dans la poche de son pantalon lui reviennent à l'esprit. Avec ses dernières forces, juste avant que ses yeux ne deviennent noirs, il a sorti les adresses de sa poche et les a mises dans sa bouche. Il perd connaissance.

Muzaffer, Süleyman et Hüseyin ont disparu dans l'obscurité et ont été engloutis par le brouillard. Lorsque le bruit est venu de la grange, la gendarmerie s'est immédiatement rendue sur place. Deux personnes ont été touchées.

Hüseyin Güngör, qui avait trahi la grange, tenait une plume d'oie à la main. Il a tiré sur Ibo, et 40 à 50 balles de choc ont atteint le corps et la tête d'Ibo.

Les gendarmes ont fouillé les poches d'Ibo et d'Ali Haydar et pris leurs cartes d'identité. Ils les laissent ensuite avec les blessés et poursuivent les trois autres, qui se sont enfuis vers les montagnes enneigées.

Muzaffer s'est d'abord éloigné assez loin, puis a dévalé une pente raide jusqu'à un ruisseau. Là, il s'est enfoncé dans la neige. Ses poursuivants ont d'abord cherché dans la zone située au-dessus du ravin et ont lancé une grenade, mais ils n'ont pas réussi à la dégager. Muzaffer n'a pas bougé pendant une heure et demie. Puis il est sorti et a remonté la montagne dans une autre direction. Il est resté dans les montagnes pendant deux nuits. Il s'est rendu dans les villages de Mazgirt. Il s'est caché ici pendant près de deux mois. Il est arrivé à Istanbul en mars. Et il est retourné à Malatya. Il a appris que les amis qu'il recherchait à Malatya avaient

également été capturés. Il est parti et est venu à Istanbul. Soleyman a échappé aux tirs, a effacé ses traces dans les montagnes et est descendu à Tunceli. Il s'y est caché pendant un certain temps, puis s'est rendu à Istanbul.

Ibo a été gravement blessé, mais il est vivant. Toutes les blessures qu'il avait subies ne suffisaient pas à l'arrêter. La neige, dans laquelle il était enfoui face contre terre, devenait constamment rouge et suçait lentement son sang.

Au bout d'un moment, il est revenu à lui. Il s'est redressé sur ses genoux et ses coudes. Il a vérifié ses blessures. Quand il s'est relevé, le sang coulait partout de son corps. Il avait été criblé de trous. Des balles de fusil étaient plantées dans son cou.

Il avait une blessure par balle à la tête. Le carnet d'adresses était encore dans sa bouche. Il l'a retiré et a respiré profondément. Puis il regarda autour de lui et essaya de se redresser lentement. Un peu plus loin, il vit le corps d'Ali Haydar allongé dans la neige. Il s'est approché de lui, s'est penché, mais n'a pas pu le soulever.

Il s'est allongé à côté d'Ali Haydar et a marmonné quelque chose. Il a juré de se venger. Et, trébuchant dans la neige, il s'éloigna de la grange. Au bout de quelques heures, il s'accroupit dans une cachette.

Il était à Barıkbaşı. Le sang sur sa peau était gelé. Lorsqu'il touchait une plaie, une sensation de brûlure le traversait. La douleur. Il ne pouvait pas supporter qu'Ali Haydar soit ainsi allongé. Je me suis demandé si ce brave enfant du territoire haydarien, ce brave camarade, n'était que blessé, s'il était encore en vie ? Ou bien les balles lui avaient-elles ôté la vie ? Ibo sentit monter en lui un sentiment d'amertume. L'image d'Ali Haydar apparut devant ses yeux ; il dut penser à ses yeux entrouverts lorsqu'il le quitta. C'était comme s'il voulait lui dire : "Prends-moi aussi". Ibo maudit sa faiblesse. Ali Haydar était maintenant entre leurs mains. Ibo ne pouvait pas croire qu'il ne pouvait rien faire ; le visage de son camarade qu'il avait sous les yeux ne pouvait pas être repoussé. Ses cheveux bouclés et ensanglantés ressemblaient à des plaques rouges, figées sur ses tempes. L'une de ses mains était serrée en un poing au poignet meurtri, l'un de ses bras était ensanglanté jusqu'à l'articulation de l'épaule. Ibo pensa alors à Muzaffer et Süleyman. S'étaient-ils échappés ?

Ou bien avaient-ils été criblés de balles et avaient-ils quitté ce monde ? Chacun de ses camarades, avec qui il avait dormi côte à côte il y a quelques heures à peine pour ne pas geler, était maintenant ailleurs, parmi les loups et les oiseaux, dans la lumière des fusils, derrière les montagnes.... Ibo pensait et écoutait ses pensées dans le froid du matin. Le ciel s'était ouvert et les nuages blancs avaient disparu à l'horizon. La voix d'Ali Haydar résonna à ses oreilles. Il regarda autour de lui. C'était comme s'il le voyait.

## Chapitre 9

Ali Haydar occupait une place importante dans la vie et l'action politique d'Ibo. Ali Haydar symbolisait pour Ibo le camarade du peuple. Derrière chacune de ses particularités se cachait une vision du peuple anatolien. Comme si la vie d'un peuple avait acquis une signification particulière en lui. Ces qualités ont fait d'Ali Haydar une sorte de guide. Il a beaucoup appris de lui. Il l'écoutait pendant des heures, le laissant lui parler de son enfance, de sa jeunesse et des difficultés des gens de son pays. Le père d'Ali Haydar était originaire du village de Ruşnik, dans le district de Tunceli. Il a grandi en tant qu'orphelin et a ensuite été recueilli par l'ecclésiastique Molla Yusuf (Erdoğalanlar), qui vivait dans le village de Rıçık, dans le district de Mazgirt. Il a été inscrit dans le registre du village comme son enfant. Lorsque Molla Yusuf s'est vu attribuer le village d'Ertuhan, près de Palu, il s'y est installé avec lui. Il travaillait aux côtés de son père adoptif et gagnait de l'argent en vendant de l'eau ou en travaillant temporairement pour les chemins de fer de l'État.

Pendant les jours du soulèvement de Dersim en 1938, la plupart de ses parents et amis sont morts. Au cours de ces journées, il a été témoin d'événements terribles ; il a vu des membres

de sa famille tués à la baïonnette, criblés de mitrailleuses, flottant morts dans la rivière Munzur. Lui-même a souffert de nombreuses souffrances. Deux ans après le soulèvement de Dersim, il a été enrôlé dans le service militaire et après trois ans de service militaire, il a épousé Güzel du village de Kıl à Nazimiye. Ali Haydar est le quatrième enfant de cette famille, né dans le village d'Erhuran-Palu. Il n'avait qu'un an lorsque sa famille a émigré à Elazığ. Il a terminé l'école primaire dans le village de Hüsenik, dans la province d'Elazığ. Même à cet âge, il se distinguait de ses camarades et de ses aînés par son énergie et son intelligence. Il a étudié au collège et au lycée à Elazığ. Ses amis l'aimaient et le respectaient parce qu'il était altruiste, résistait à l'injustice et aidait les faibles. Ali Haydar lisait avidement des romans depuis qu'il était au lycée, cherchant à raconter la douleur qu'il avait vue lui-même. Il transmettait immédiatement les romans qu'il avait lus à ses amis, leur transmettant son enthousiasme et la sagesse qu'il avait absorbée, et se réjouissant lorsqu'ils partageaient ses sentiments. Il fut le premier à présenter Yaşar Kemal et Fakir Baykurt à nombre de ses amis. En plus de ces protections émotionnelles contre l'injustice, il avait la volonté de se battre pour la justice pendant les années de l'école secondaire. Il n'avait pas encore une compréhension politique mûre, mais au sein de son petit monde, il avait déjà mené de nombreuses batailles pour la justice. Il a obtenu son diplôme de fin d'études secondaires en 1969-1970 et s'est rendu à Istanbul. En peu de temps, il fait partie de la jeunesse révolutionnaire. Les sentiments et les désirs qu'il portait depuis l'enfance ont pris une dimension politique. La persistance de ses opinions a accéléré son développement politique. En février de la même année scolaire, la police civile l'a arrêté à Laleli sous de fausses accusations.

Il est resté dans les chambres de torture pendant 48 heures. Il a ensuite été placé en garde à vue et est resté en prison pendant près d'un mois.

Après sa libération, son amitié avec Ibo a commencé et il est devenu l'un des compagnons d'armes d'Ibo. Il acceptait volontiers les tâches difficiles, était patient, faisait bon usage de son temps, lisait constamment, exécutait toutes les tâches qui lui étaient confiées, faisait face à la critique, pouvait s'agiter, se sacrifier et pouvait naturellement et facilement se lier d'amitié avec des gens du peuple, était combatif et pouvait garder des secrets.... Avec toutes ces qualités, il était un modèle pour ses compagnons d'armes.

Dans la cachette des montagnes enneigées où Ibo se trouvait après s'être échappé de la grange, les vertus de son ami bien-aimé Ali Haydar lui revenaient sans cesse à l'esprit. La pensée d'Ali Haydar se vidant de son sang dans la neige donnait à Ibo l'impression qu'on lui retirait son bras droit. Ali Haydar l'avait guidé sur toutes ces pentes. Il lui avait raconté l'histoire de la région de Haydaran. L'histoire de ces montagnes...

De l'invasion des troupes à Haydaran en 1938, de la fuite de tous les habitants de tous âges dans les montagnes, des coups de feu qui retentissent dans ces montagnes depuis des années, de la région de Demenan, du fait qu'il y a du sang à la place de l'eau dans les chutes de la rivière Laç... Le camarade bien-aimé d'Ibo, qui lui avait raconté tout cela, ne faisait plus qu'un avec les montagnes et les pierres. Ali Haydar, qui avait grandi dans la douleur, n'était pas quelqu'un que l'on pouvait remplacer aussi facilement. Il avait grandi avec les histoires des anciens, qui racontaient des souffrances sans fin.

Il avait le destin que les populations des vallées Harçik et Kıl, le village de Çukur, les montagnes Halis et Mazgirt, étaient fermement ancrées dans son cœur. Il avait grandi sur cette terre gorgée de sang depuis la vallée du Zilan jusqu'aux sommets de l'Ararat. Au bout d'un

moment, les escouades qui poursuivaient les fuyitifs abandonnèrent leurs recherches et retournèrent à la grange. Là, ils s'aperçoivent que des deux personnes touchées, une est encore en vie. L'un gisait dans son sang à l'endroit où il avait été frappé ; l'autre, en revanche, avait laissé une traînée de sang derrière lui et avait disparu dans les montagnes. Le premier lieutenant Fehmi se jure à lui-même qu'il est en colère.

Ils ont fouillé la zone pendant un certain temps. Puis ils sont revenus vers le corps d'Ali Haydar. Ils l'ont attaché et l'ont traîné de Vartinik jusqu'à la vallée de Kutu. L'un des soldats qui a participé à l'opération a déclaré au procureur qu'ils ont attaché le corps, placé un bâton sous lui et l'ont amené au poste de police de la vallée de Kutu en le traînant.

Selon d'autres rumeurs, Ali Haydar aurait poussé de profonds soupirs alors qu'on lui attachait une corde autour du cou et qu'on commençait à le tirer ; il n'aurait perdu la vie qu'en cours de route. Lorsque Ali Haydar est arrivé au poste de police, son corps était gelé. Pendant deux jours entiers, Ibo est resté recroquevillé dans sa cachette, sans boire ni manger, et a ruminé. Il n'osait pas approcher les villageois.

Il ressentait des picotements dans les pieds et les mains, signes d'une congélation imminente. Finalement, il décida de descendre dans un village. Trébuchant et tombant dans la neige, il arrive dans un village de montagne. En raison de la terreur qui règne dans la région, les villageois s'éloignent de cet homme blessé et épuisé. Ibo leur dit qu'ils ont raison d'avoir peur et qu'un jour la terreur cessera définitivement. Il était complètement épuisé, mais ne voulait pas être un fardeau pour les villageois. Il rassembla donc ses dernières forces et se dirigea vers les montagnes. Au bout de quelques heures, il arriva à un autre village et entra à l'intérieur.

Les villageois l'ont recueilli. Certains chauffent le four, d'autres lui apportent de l'eau, d'autres lui préparent à manger, d'autres encore pansent ses plaies.

Après qu'il eut mangé, on lui donna des souliers neufs, on appliqua un onguent sur ses plaies et on lui mit des bas de laine.

L'un après l'autre, ils vinrent regarder l'hôte blessé qui s'était réfugié dans leur village. Ils souhaitent qu'il reprenne ses esprits au plus vite et qu'il retourne dans les montagnes.

Plus tard, quelques fermiers ont pris Ibo parmi eux et l'ont emmené dans une grotte située à trois ou quatre heures de marche. Ils l'ont nourri, lui ont souhaité bonne chance et sont partis. Ibo est resté dans la grotte pendant deux jours. Sous l'effet du froid glacial, les picotements de ses pieds s'intensifient et sa gorge se resserre. La grotte est glacée de tous les côtés. À la fin du deuxième jour, il la quitta et descendit dans un autre village. Il faisait nuit et l'on ne voyait que les montagnes enneigées pointer vers le ciel. Boitant difficilement, Ibo entra dans le village. A cause de la terreur, qui avait pris des proportions de plus en plus insensées ces derniers temps, les habitants se sentaient seuls. Ibo n'insista pas davantage, ne leur demanda rien et quitta le village. C'était le cinquième jour après sa blessure. La brûlure de ses blessures s'est étendue à tout son corps. Il ne pouvait plus tourner la tête. La douleur de son pied se transformait en engourdissement. Le matin suivant cette nuit passée sur la neige dans l'obscurité près du village, la lumière du jour brisa un peu le froid glacial et il se remit en route. Il est déterminé à marcher, coûte que coûte. Il mettrait toutes ses forces dans ses jambes, quitterait cette région, retrouverait ses camarades dans une autre région et se rétablirait. Il marcha, s'arrêta et réfléchit à la manière de savoir où il pourrait passer la nuit, où il se trouvait et comment procéder. Il voulut demander son chemin dans un village. Il rencontra un villageois, lui demanda de l'aide et lui demanda la direction du quartier où il

voulait se rendre. L'homme conduisit Ibo à une maison. L'instituteur du village était un réactionnaire fanatique.

## **Chapitre 10**

Cet agent réactionnaire notoire, nommé Celal, a traité Ibo comme un billet de loterie. Le villageois à qui Ibo avait demandé son chemin l'a ramené chez lui et est allé informer l'instituteur. L'instituteur a immédiatement couru chez lui, a regardé l'homme blessé qui était venu au village et a fermé la porte de sa chambre à clé.

D'une voix fatiguée, épuisée, Ibo leur a dit de ne pas le dénoncer, qu'il était un révolutionnaire, qu'ils devaient le laisser partir, mais qu'il ne pouvait pas essayer de s'échapper ou de se défendre parce qu'il n'avait plus de force.

Dans tous les villages environnants, on sait qu'un homme blessé s'est échappé de la grange près de Vartinik. Tous les réactionnaires de la région étaient impatients de remporter le gros lot. En outre, des agents ont été répartis dans les villages. Le bruit courut que quiconque trouverait le fugitif recevrait une forte récompense.

Tous les réactionnaires et les agents cherchaient partout ce "pain trempé dans le sang". Le lieutenant Fehmi, commandant des forces de sécurité de l'opération Vartinik, avait fait passer

le message que toutes les forces devaient être mobilisées pour retrouver le blessé qui s'était enfui.

Son rapport indique que Il a été établi que l'anarchiste tué portait le nom d'Ali Haydar Yıldız. Cependant, nous sommes particulièrement intéressés par l'anarchiste qui s'est enfui dans son état blessé. Après l'autopsie de l'anarchiste que nous avons tué et les procédures connexes, nous avons organisé plusieurs équipes et mené des recherches intensives dans la même zone. J'ai prévenu mes hommes de confiance dans les environs.

En outre, les photos des anarchistes qui m'ont été envoyées par le Service de sécurité nationale ont été transmises aux personnes de confiance de la police secrète. Le matin du 24 janvier, l'unité sous mon commandement était au poste de police de Gökçe. Notre représentant Hüseyin Güngör de Mirik Bett nous a informés que ... "

Le premier lieutenant Fehmi a entouré le village d'une importante force de sécurité. Il se tient à la porte de la chambre avec beaucoup d'enthousiasme. Ibo était allongé sur le sol de la pièce. Vous êtes Ibrahim Kaypakkaya, n'est-ce pas ? Si tu le sais, pourquoi demandes-tu cela ? Ibo répondit d'une voix qui s'élevait comme un couteau de son corps blessé. Le lieutenant demande alors à Ibo comment il s'est échappé. Il ne pouvait pas croire qu'Ibo lui avait filé entre les doigts. "Je me suis échappé comme j'aurais dû le faire pour échapper à un fasciste comme vous. Ils ont attaché Ibo et l'ont emmené jusqu'au ruisseau Kutu.

Le ruisseau Kutu est situé entre les villages de Mizik et de Gökçe. Un ruisseau à l'eau glacée serpente au milieu. Ils ont promené Ibo le long de la rive pendant une heure et demie.

Le chemin passait plusieurs fois dans l'eau. L'eau glacée engourdissait les pieds douloureux d'Ibo qui n'avait plus de force. Ils ont ensuite attaché Ibo derrière une jeep. Un sous-officier de la force, Mehmet Demir, a déclaré dans sa déposition qu'ils ont fait marcher Ibo du village de Mirik jusqu'au poste de police de Gökçe.

Le premier protocole de communication d'Ibo a été établi immédiatement dans le district de Gökçe. Les vêtements d'Ibo étaient sales et couverts de sang ; il était blessé, fatigué et affamé. Mais il ne s'est pas incliné. D'un regard épuisé mais implacable, il a observé les personnes qui l'ont attrapé et amené ici, ainsi que les autres gendarmes, qui faisaient des allers-retours effrayants. Puis ils ont voulu prendre sa déposition.

Ils l'ont emmené dans la salle d'interrogatoire. Ils voulaient le faire parler le plus rapidement possible, ils voulaient que tout soit écrit noir sur blanc. Ibo a été bombardé de tonnes de questions. Ibo a répondu à leurs questions de manière brève et succincte. Mais ce n'étaient pas les réponses qu'ils attendaient. Ils répètent leurs questions, Ibo répète ses réponses. Finalement, ils ont enregistré les réponses d'Ibo selon leur propre compréhension et leur propre style, comme suit :

*"Je suis un révolutionnaire et, en tant que révolutionnaires, nous ne cachons jamais rien sur les questions politiques. Nous exprimons librement nos opinions. Mais nous ne parlons pas des activités de notre organisation, des amis qui croient en nous au sein de l'organisation, et des personnes et des groupes qui ne font pas partie de l'organisation mais qui nous aident. Nous ne parlons pas de cela, et c'est pourquoi je ne dirai rien sur les activités de notre organisation. Comme je ne suis membre d'aucune organisation, je ne peux rien dire sur les activités des organisations. En tant que révolutionnaires, nous voulons libérer la population pauvre de l'exploitation de la grande bourgeoisie, des impérialistes collaborateurs et des grands propriétaires terriens, les travailleurs, les sans-terre et les petits artisans et*

commerçants de la classe moyenne, ainsi que l'aile révolutionnaire de la bourgeoisie nationale, de l'exploitation et de la tyrannie. C'est pourquoi je suis arrivé jusqu'ici. En tant que révolutionnaires, nous faisons d'abord et avant tout confiance à la classe ouvrière. Ensuite, nous faisons confiance aux paysans sans terre, puis, à leur tour, aux paysans de taille moyenne, aux petits artisans et aux chefs d'entreprise. Je suis venu ici avec ces idéaux, notamment pour éduquer les paysans sans terre. Mais comme je suis un parfait inconnu dans ces milieux, je n'ai pu entrer en contact avec personne. Il y a deux semaines, nous sommes arrivés à l'antenne de Vartinik du village de Gökçe, où nous avons eu une confrontation avec la gendarmerie.

Nous nous sommes installés dans une grange abandonnée près de Vartinik. Je ne sais pas qui nous a apporté de la nourriture et je ne connais pas non plus les personnes avec lesquelles j'étais là. Même si je les connaissais, je ne dirais pas leur nom. Notre objectif est de les paysans pauvres et de la classe moyenne ainsi que la classe moyenne pour sauver les commerçants de village et les propriétaires d'entreprises des mains des ennemis du peuple, parmi lesquels nous incluons en particulier les grands propriétaires terriens, la grande bourgeoisie et les impérialistes qui collaborent avec les pays étrangers. Nous voulons donc dissoudre ces trois forces et socialiser tous les moyens de production. Il y a différentes manières d'y parvenir. S'il n'est pas possible d'amener l'ensemble de ce peuple au pouvoir par le biais de l'éducation politique, il est inévitable et naturel de recourir à la force. Il existe plusieurs exemples de ce type dans l'histoire. Selon nous, la Révolution française de 1789 était une révolution bourgeoise. En 1917, la bourgeoisie a été détruite et le pouvoir a été entièrement remis entre les mains des travailleurs. Comme il n'est pas possible, dans la Turquie d'aujourd'hui, de diffuser cette idéologie ou d'établir cet ordre social par des moyens légaux, et comme on ne nous accorde pas le droit de vivre, nous avons été contraints de nous réfugier dans les montagnes et de mener la lutte armée. Par conséquent, nous considérons qu'il est justifié d'utiliser des armes pour combattre les trois forces mentionnées, que nous considérons comme nos adversaires. Je dormais à Vartinik au début de l'affrontement ; les coups de feu m'ont réveillé et nous avons essayé de nous échapper tous les quatre. Je ne sais rien de l'endroit où se trouvent mes amis. Je n'avais pas d'arme sur moi et c'est pourquoi je n'ai pas tiré sur la gendarmerie. Lorsque j'ai quitté la grange de Vartinik, j'avais un morceau de pain dans mon sac. C'est avec ce pain que j'ai survécu dans les montagnes du 24 au 29. J'ai passé la nuit dans la neige. Finalement, je suis allé dans un village que je ne connaissais pas et j'y ai été arrêté. Comme j'ai passé la nuit dans la neige, mes mains et mes pieds ont gelé et gonflé. Comme je l'ai dit plus haut, je ne connais pas les personnes avec lesquelles j'étais. Même si je les connaissais, je ne dirais pas leur nom. Nous sommes restés dans la maison pendant environ deux semaines. Ils nous ont fourni du pain et d'autres aliments, mais je ne sais pas d'où ils venaient. J'ai perdu mes amis dans le combat ; nous ne nous sommes pas revus. Nous achetions les couvertures sous lesquelles nous dormions à des personnes que je ne connaissais pas. Je ne connais pas les amis de l'organisation et je ne citerais pas leurs noms si je les connaissais. Comme je l'ai dit plus haut, notre intention et notre but sont de socialiser tous les moyens de production".

Il a refusé de répondre à certaines questions. On a découvert qu'il portait sur la tête une casquette marron dont le dessus était déchiré et rapiécé, qu'il portait également une parka militaire gonflée, sous une veste, un pull et d'autres vêtements, et qu'il portait également trois

*paires de pantalons superposés aux pieds, des bas de laine blancs, du type de ceux qui sont tricotés à la main dans les villages locaux, surmontés d'une paire de bas en nylon et d'une paire de bottes en caoutchouc, pointure 45, de marque Çelik.*

*Le premier lieutenant Fehmi Altınbilek, commandant de la gendarmerie centrale, a reçu pour instruction de veiller à ce qu'une photo de la personne arrêtée soit prise et remise à nos officiers avec le négatif.*

*Le protocole a été lu et signé 29. 1. 1973*

## **Chapitre 11**

Cette nuit-là, Ibo a été torturé pendant des heures. Il a craqué de force. C'était six jours après l'affrontement de Vaninik. Le jour de son arrestation, on l'a d'abord fait marcher pendant des heures sur des routes glacées, puis on l'a interrogé. Après l'interrogatoire, on l'a enfermé. Son état de fatigue ne les a pas empêchés de l'insulter, de lui donner des coups de pied ou des coups de poing. Ils voulaient qu'il se rende. Malgré tout, Ibo ne s'est pas rendu. Il ne donnait pas les réponses qu'ils attendaient à leurs questions, tantôt silencieux, tantôt défiant. Il était blessé depuis des jours. Il est maintenant entre leurs mains, enchaîné. Face au regard d'Ibo, ils avaient toujours l'impression de ne pas avoir réussi à le capturer et se sentaient en colère.

Il s'est effondré sur le béton nu. Avec la douleur lancinante de ses pieds gelés, Ibo a passé la nuit du 30 janvier blessé et sans sommeil au poste de police de Gökçe.

Le lendemain matin, ils l'ont emmené à Tunceli sous la supervision du lieutenant Fehmi et y ont passé la nuit. Ils l'ont ensuite emmené à Elazığ.

De nombreux amateurs de torture et ennemis du peuple connaissaient la renommée d'Ibo et mouraient d'envie de le voir. Le jour où Ibo a été amené à Elazığ a été pour eux un jour de fête.

L'un après l'autre, ils vinrent déverser leur haine sur le corps endolori d'Ibo. L'un le bat, l'autre l'insulte, un autre le frappe, un autre l'enchaîne. Ibo leur répond par des paroles audacieuses.

Les tortionnaires ont vu avec effroi les yeux verts d'Ibo, qui les regardaient fixement sous ses cheveux blonds. Ils évitèrent son regard, incapables de supporter le fait qu'ils ne se sentaient rien face à Ibo.

Ibo a passé une nuit à Elazığ et a ensuite été emmené à Diyarbakır, toujours sous la supervision du premier lieutenant Fehmi.

Partout où ils sont allés, le lieutenant Fehmi s'est pavané avec sa proie inestimable et précieuse. À Diyarbakır, il a remis à Ibo Yaşar Değerli, le procureur de l'administration de l'état d'urgence.

Yaşar Değerli attendait Ibo avec curiosité. Il a été conduit à son bureau, où une foule de personnes l'attendaient et l'assaillaient de questions :

"Allez, admetts-le, tu es Aşur, tu es Hamza, tu es Haydar, tu es Musa, tu es Mustafa.... Dis, on va te le faire dire..."

Ibo écouta leur rugissement sans dire un mot. Cette personne dont la renommée s'était répandue de village en village sous tous ces noms pendant des mois, cette personne qu'ils n'avaient tout simplement pas réussi à attraper, se tenait maintenant devant eux. Plus tard, ils firent monter Ibo dans une voiture blindée. La voiture s'est arrêtée dans la rue Ziya Gökalp, devant le centre de torture de Diyarbakır. Le procureur Yaşar Değerli était favorable à un interrogatoire immédiat ( !). Il était d'avis qu'au mieux, une déclaration pouvait être obtenue d'Ibo dans cet état. Mais l'un des officiers a déclaré que l'état d'Ibo était grave et qu'il risquait de mourir s'ils continuaient à lui faire du mal. Il a échangé quelques mots avec le procureur et il a été décidé d'envoyer Ibo à l'hôpital de la prison.

Ils ont donc emmené Ibo à l'hôpital militaire de Diyarbakır, l'ont allongé sur un lit dans une pièce et lui ont enchaîné les mains et les pieds au cadre du lit.

C'est la première fois depuis le 24 janvier qu'Ibo se retrouve dans une chambre et sur un lit. Il a l'impression que tous ses muscles se relâchent. Ses bras, ses jambes, son cou lui font mal comme s'ils étaient arrachés, comme si la peau se détachait d'eux. Tout son corps semblait pourri. Il était enchaîné et ne pouvait pas se retourner. Ce n'est que lorsqu'on lui a apporté de la nourriture qu'on lui a détaché la main. Fatma Erez, une enseignante de Siverek, était allongée dans la pièce voisine.

Elle entendait la voix d'Ibo depuis la pièce voisine, où même un oiseau ne pouvait passer. Elle a remarqué que le procureur rendait très souvent visite à Ibo. Une fois, elle a entendu le procureur crier à Ibo : "C'est moi qui te tuerai, ta mort viendra de mes mains : C'est moi qui te tuerai, ta mort viendra de mes mains ! Ibo a répondu : "Je n'ai peur ni de vous, ni de vos supérieurs, ni de la mort".

Ces jours-ci, les bulletins d'information radiophoniques ont été remplis de morts, de sang, de perquisitions et d'arrestations. Un bulletin d'information rapporte que "Ali Haydar Y11d1z a

été retrouvé mort et Ibrahim Kaypakkaya a été retrouvé blessé dans la grange de Vartinik dans la région de Mirik dans le district de Tunceli".

Dans la fraîcheur du matin du 20 mai, le bus s'est approché sur l'asphalte mouillé et humide de la destination Diyarbakır. Le chauffeur allume la radio. Ali Kaypakkaya se réveille soudain. La radio diffuse des nouvelles. Il regarde par la fenêtre. La clarté avait levé le rideau de brouillard et révélé le visage de la terre resurgissant en mai. Certains voyageurs commencèrent à parler de la nouvelle. Ali Kaypakkaya pensa au jour où, il y a plusieurs mois, il avait appris à la radio l'arrestation de son fils.

Soudain, il est pris de vertiges. Il a crié et s'est effondré. Si seulement Ibrahim était mort lui aussi, murmura-t-il. Qu'est-ce que tu racontes ? demandèrent les voisins autour de lui et il répondit : Maintenant, ils vont l'envoyer dix fois à la mort. Ils lui poseront des questions sans fin. Je le connais, il n'ouvrira pas la bouche. Ils lui arracheront l'âme pour le faire parler...

Les voisins ont essayé de le calmer. Ne vous inquiétez pas, tant qu'il est en vie, il y a encore de l'espoir, lui ont-ils dit. Mais Ali Kaypakkaya connaissait son fils. Autrefois, quand son fils lui avait parlé des révolutionnaires du Viêt Nam, ou de la Corée, enfin, quelque part là-bas, il lui avait au moins parlé d'un homme qui, pour ne rien révéler à la police, s'était mis dans un état tel qu'il ne pouvait plus parler.

Puis ils ont dit à la radio qu'Ibrahim avait été blessé. On l'a dit une fois et on ne l'a plus répété. Maintenant, une personne ennuyeuse prononçait un discours ennuyeux. Ali Kaypakkaya aurait donné un œil pour réentendre la même nouvelle. Il y avait peut-être quelques mots qui lui avaient échappé dans son étonnement initial.

Malgré leurs efforts, ses voisins n'ont pas réussi à le calmer. Le lendemain matin, Ali Kaypakkaya s'est immédiatement rendu sur son lieu de travail et a demandé un congé. Celle-ci ne lui a pas été accordée. En dernier recours, il s'est rendu chez le médecin. Sur le chemin de l'hôpital, il a acheté un journal et a lu et relu les quelques lignes du message.

À l'hôpital, il a parlé ouvertement avec le médecin. Il a montré le journal. Ici, disait-il, c'est mon fils. À Tunceli, il s'est disputé avec les gendarmes ; son ami a été tué et lui-même a été blessé. Je dois savoir ce qui s'est passé, où il est maintenant, s'il est mort ou vivant. Je voudrais que vous me mettiez en congé de maladie pour une semaine...

Le médecin est resté silencieux, a réfléchi un instant et l'a mis en congé de maladie pour une semaine. Après la visite du médecin, Ali Kaypakkaya se rend directement au commandement de la 28e division de l'administration de l'état d'urgence. On l'a envoyé voir un colonel. Celui-ci a écouté ce qu'Ali Kaypakkaya avait à dire et s'est mis à rire. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Est-ce que vous vous souciez encore d'un tel enfant ? a-t-il dit, où voulez-vous aller dans ce froid ? Je préfère ne pas avoir d'enfant que d'en avoir un comme ça... Sans dire un mot, Ali Kaypakkaya est reparti. Ce premier contact avec l'administration de l'état d'urgence lui avait déjà beaucoup appris.

Il s'est rendu à Kızılay, le bureau de poste principal, et a dit au guichet qu'il voulait appeler Tunceli. L'agent lui a demandé le numéro qu'il voulait à Tunceli. Le quartier général de la gendarmerie du district, a-t-il répondu.

## Chapitre 12

Dès que la connexion est établie, un soldat de la gendarmerie répond à l'autre bout du fil. Sa voix était composée de fragments inintelligibles. "J'ai entendu dire qu'Ibrahim avait été capturé hier à Tunceli" dit Ali Kaypakkaya "Je suis son père. Je vous en supplie pour tout le monde, vous avez aussi un père et une mère ; où est Ibrahim maintenant, est-il gravement blessé ?" -Un instant, mon oncle", interrompt le soldat. Il entend alors la voix d'un autre soldat qui dit qu'Ibrahim a été blessé au cou et à l'épaule, que ses pieds sont gelés et qu'il a été emmené à Diyarbakır. Enfin, Ali Kaypakkaya a demandé : Est-il nécessaire que j'aille là-bas ?", ce à quoi le soldat a répondu : "Ce serait bien si vous pouviez". Le même jour, Ali Kaypakkaya monte dans le train à 20 heures. Il est descendu à la gare routière de Diyarbakır.

Il ne connaissait pas la ville. Après avoir erré pendant un certain temps, il a rencontré un policier et lui a dit qu'il était le père d'Ibrahim. Il lui a ensuite demandé où il pouvait trouver son fils. Le policier lui a répondu sèchement : Il y a des minibus qui vont là-bas. Descendez à Dagkapı !" Après avoir demandé plusieurs fois, il a trouvé l'hôpital. Des soldats montaient la garde à l'entrée. Ali Kaypakkaya veut entrer avec d'autres visiteurs. Le garde a demandé à tous les visiteurs leurs papiers d'autorisation. Il a également demandé à voir les papiers d'Ali Kaypakkaya. Ali Kaypakkaya ayant répondu qu'il n'en avait pas, on lui demanda : "Qui voulez-vous voir ?". Ali Kaypakkaya a donné le nom de son fils et au même moment le garde : ...Ne bouge pas !- Il a pointé son arme sur lui. Si tu bouges ne serait-ce que d'un doigt, je ne veux pas être moi si je ne tire pas !" -Frère, répondit Ali Kaypakkaya, tu ne m'as pas attrapé dans les montagnes pour m'amener ici. Je suis venu de moi-même pour demander des nouvelles de mon fils. Est-il vivant, est-il mort ? Où est-il maintenant ? C'est ce que je suis venu chercher. Même si vous me criez dessus comme ça, que vous me dites "Va-t'en", je ne partirai pas. Mais quand même, si vous voulez, tirez ! !" Le soldat se dirigea vers le poste de garde, se retournant constamment pour regarder Ali Kaypakkaya. Il tremblait de tous ses membres. Il a parlé au téléphone et s'est immédiatement placé devant Ali Kaypakkaya. Je suis là, je ne bouge pas", a tenté Ali Kaypakkaya pour calmer le soldat. Au bout d'un moment, un véhicule militaire est arrivé, d'où sont sortis deux soldats et un sergent... qu'est-ce qu'il y a ? ont-ils demandé. ...Là, mon commandant, c'est le père de l'anarchiste.... rapporte le garde en désignant Ali Kaypakkaya. Le sergent a écouté les préoccupations d'Ali Kaypakkaya, puis a dit : "Nous ne pouvons pas vous laisser le voir. Allez au bureau du procureur et demandez une autorisation.

Alors venez ici. Si la personne que vous cherchez est ici, nous vous laisserons la voir. Et maintenant, ne posez plus de questions... "Ali Kaypakkaya quitte l'enceinte de l'hôpital et se rend au commandement de l'état d'urgence. A la porte d'entrée, 5-6 soldats pelletaient la neige sous la direction d'un sergent.

Il s'approche du sergent et lui fait part de son inquiétude. "Frère, je n'irais pas là-dedans si j'étais vous ! Ils vont t'interroger, peut-être même te garder, tu seras torturé." "Je suis prêt même s'ils me tuent, laissez-moi juste aller voir le procureur". Ali Kaypakkaya a dit. "L'essentiel est que vous me laissiez aller voir le procureur. Le sergent a appelé un des soldats et lui a dit quelque chose. Le soldat a pris son arme en main. Ils ont donc franchi la porte principale, Ali Kaypakkaya en tête et, à près de 10 mètres derrière lui, le soldat avec l'arme à la main. Puis ils sont entrés dans un bureau. Là, Ali Kaypakkaya présente sa demande à un lieutenant blond et élancé. Accompagné du lieutenant, Ali Kaypakkaya est conduit dans un autre bureau. En entrant, le lieutenant a pris sa posture. À la table de la pièce était assis un homme petit, brun et mince qui feuilletait un carnet. Lorsqu'il aperçoit le lieutenant, il lève la tête. Cet ami est venu demander une permission", dit le lieutenant. "Quelle permission ? demanda l'homme.

Ali Kaypakkaya a commencé à lui présenter sa requête, mais dès que le nom d'Ibrahim a été prononcé, l'homme s'est levé et a commencé à crier : Le père de cet anarchiste, oui ? Le père de ce bandit, hein ?

Même si c'est un anarchiste ou un bandit, vous savez ce qu'un père, une mère peuvent endurer. Je veux juste savoir comment va mon fils, c'est tout. Est-il vivant, est-il mort ? Je

veux le voir. J'aimerais que vous m'autorisiez à le faire", a répondu Ali Kaypakkaya. L'homme l'interrompt en criant : Je dois vous garder ici, j'ai besoin de votre déclaration.... Ali Kaypakkaya poursuit, dépité. Faites ce que vous jugez nécessaire ; je veux juste entendre sa voix une fois, parlez-lui au téléphone, dites-lui que son père est venu, et pendant que vous parlez, je veux juste rester ici et écouter par derrière, c'est tout ce que je veux...

Je n'aiderai pas un anarchiste, un bandit de grand chemin, un gangster comme ça ! continue l'homme. Il fait alors signe au lieutenant qui entraîne Ali Kaypakkaya hors de la pièce. Il retourne à la porte principale avec le soldat qui l'a amené. Là, il remercie le sergent et s'en va. Il a parlé à quelques personnes dans la rue. Tous les habitants qui ont entendu parler de ses soucis se sont tus, se sont attristés et ont voulu l'aider.

"Lorsque vous entrez dans Diyarbakır, il y a une mosquée sur la droite et un poste militaire sur la gauche", a dit quelqu'un. "Il y a des cellules près de la mosquée, votre fils y est probablement."

Ces mots ont été une lueur d'espoir pour Ali Kaypakkaya. Il se rendit à l'endroit qui lui avait été décrit et s'adressa au soldat de garde : "Mon fils est censé être ici, dans les cellules, quelque part ici. Est-il vivant, est-il mort, comment va-t-il, pouvez-vous me dire quelque chose ?"

Mon oncle, dit l'homme de garde d'une voix calme. Si je laisse mon garde ici et que je vais voir le garde près des cellules, ça ne marchera pas. C'est là que se trouve la police, c'est là que se déroulent les interrogatoires. S'ils me voient vous aider, ce sera mon tour et mon service militaire sera prolongé. Ne poussez pas...

Lorsque Ali Kaypakkaya n'a plus eu d'espoir de revoir son fils, il s'est mis à la recherche d'un avocat dans la ville. Il en a finalement trouvé un et a commencé à parler. L'avocat a écouté ce qu'il avait à dire et a répondu : "Même si vous me donnez 10 000 liras, je ne pourrai pas aller demander des nouvelles de votre fils. L'interrogatoire n'est pas encore terminé, les dossiers n'ont pas encore été communiqués."

La tête confuse et les idées embrouillées, Ali Kaypakkaya a commencé à marcher dans Diyarbakır. Il a vu un panneau : Bureau de la THA pour la région sud-est. C'est un journal, quelqu'un le saura", se dit-il, et il entre.

Un gros homme s'approcha de lui. Après avoir écouté les propos d'Ali Kaypakkaya, il lui dit avec colère : "Qu'est-ce que cela peut me faire que tu sois le père d'Ibrahim ! et Ali Kaypakkaya : "Monsieur, je ne veux pas vous séduire, je ne veux rien de vous qui soit contraire aux règles. Savez-vous quelque chose sur mon fils ? C'est ce que je demande."

Le gros homme de l'agence de presse a eu pitié et a dit qu'il avait vu Ibrahim deux jours auparavant. Votre fils est vivant, dit-il. "Deux autres personnes ont été arrêtées hier pour l'avoir aidé. Je ne sais rien d'autre. Nous devons publier ce que l'administration de l'état d'urgence nous dit. Nous ne sommes pas autorisés à enquêter."

Diyarbakır était fini, il n'y avait plus rien à faire. Il s'est approché à 50 mètres de son fils, mais il ne le voit pas. Il le laissait entre les murs et retournait à des centaines de kilomètres de là.

En chemin, des prisonniers sont montés dans le bus. Il y avait deux gendarmes avec eux.

L'un des gendarmes était originaire d'Amasya. Ali Kaypakkaya a dit qu'il était de Çorum. Ils se sont parlé en phrases courtes. Puis le gendarme lui a demandé pourquoi il était venu à Diyarbakır. "Mon fils est en état d'arrestation", a répondu Ali Kaypakkaya. Lorsqu'il a

également demandé le nom de son fils, l'un des gendarmes a fait remarquer : "Vous êtes donc le père de cet anarchiste !" et celui d'Amasya a dit : "Ils devraient tous être mis devant le fusil". C'est alors que les gens dans le bus ont commencé à bouger. Certains voyageurs, qui avaient suivi la conversation sans dire un mot, se sont levés. "Ils ont crié au gendarme d'Amasya : "Savez-vous au moins à qui vous jouez ici ? D'autres voyageurs sont intervenus et ont calmé les querelleurs. Puis, à tour de rôle, les passagers présentent leurs condoléances à Ali Kaypakkaya : "Ça va aller, ne sois pas triste, mon oncle. Vous vous retrouverez certainement bientôt".

Le cœur plein d'inquiétude pour son fils, Ali Kaypakkaya est rentré chez lui. Ils l'attendaient déjà à la maison. Des amis et des parents avaient entendu parler d'Ibo et étaient venus du village.

## **Chapitre 13**

À ce moment-là, Ibo est allongé dans une arrière-salle de l'hôpital militaire, à l'entrée duquel son père est parvenu. Ses mains et ses pieds sont enchaînés.

Tout d'abord, la blessure par balle à la tête a été traitée et pansée. Lors d'une opération, ils ont récupéré quelques-uns des plombs de chasse que l'informateur avait tirés sur lui dans la grange de Vartinik et qui avaient pénétré dans 40 à 50 endroits de son corps.

Il ne sent plus ses pieds. Ils ne semblaient plus lui appartenir, ils semblaient s'être détachés. Le procureur Yaşar Değerli était impatient de faire sortir Ibo de l'hôpital le plus rapidement possible et de l'interroger. Les médecins lui ont dit qu'Ibo était très gravement blessé et qu'ils voulaient qu'il reste plus longtemps à l'hôpital. C'est pourquoi le procureur Yaşar Değerli a dû se contenter de rédiger un jugement déclaratif dans les premiers jours. Et il se présentait comme suit :

*Afin de déterminer l'état de santé d'Ibrahim Kaypakkaya, qui serait l'un des principaux dirigeants de l'organisation illégale et qui, selon les preuves, aurait mené des activités pour l'organisation sous les pseudonymes de Hamza et Musa, et qui avait été capturé blessé après les perquisitions dans et autour du village de Vartinik à Tunceli - plus précisément, il s'était échappé blessé et avait été capturé cinq jours plus tard - le procureur Yaşar Değerli et l'officier de police Cemal Kulakçı se sont rendus à l'hôpital avec Mehmet Çetin, qui avait connu l'accusé auparavant (un ami d'école) et qui avait été placé en détention en raison de certaines relations.*

*Le médecin de garde a été consulté et la chambre où se trouvait l'accusé a été ouverte par le sergent Mehmet Salih Güney.*

*Ensuite, en présence de Mustafa Inan et de toutes les personnes susmentionnées, la personne, dont la taille est estimée à 1,61 m, qui a les cheveux blonds et les yeux verts, dont la tête est bandée, qui porte un bandage sur le côté gauche du cou et dont le poignet gauche est enchaîné au cadre du lit, s'est vu demander son nom. La personne a déclaré qu'elle s'appelait Ibrahim Kaypakkaya. Mehmet Çetin, qui avait été amené pour identification, a ensuite été interrogé et a confirmé son nom. Il s'agissait d'un camarade de classe de l'école des professeurs de Çaba et il pouvait clairement l'identifier malgré son association. Le témoin d'identification a alors déclaré qu'il s'agissait de la voix de son ami de longue date, Ibrahim Kaypakkaya. Ibrahim Kaypakkaya a ensuite été traité à des fins d'identification...*

*La façon de parler de l'accusé et son apparence extérieure suggéraient qu'il était apte à être interrogé, mais comme cela avait déjà été dit il y a quelque temps lors d'une conversation téléphonique avec le médecin et d'après les déclarations de la personne de garde, le docteur Saadettin Demiray a confirmé qu'Ibrahim Kaypakkaya avait encore besoin d'une intervention chirurgicale en raison des gelures aux orteils et que la blessure à la tête nécessitait d'autres soins. Comme il n'était pas possible de concilier un interrogatoire plus long avec cette situation, il a été décidé de ne pas procéder à cette détermination et à cette identification pour l'instant. L'avis d'évaluation a donc été complété et dûment signé par les personnes présentes.*

*(13 février 1973)*

Quelques jours plus tard, le médecin a annoncé à Ibo qu'il fallait amputer ses orteils gelés. Ibo a répondu qu'il ne le permettrait pas. "Détachez mes mains et mes pieds et les choses iront mieux", dit-il au médecin. Le médecin a de nouveau demandé à Ibo de signer le consentement à l'amputation des orteils, et Ibo a de nouveau refusé au motif que s'il était libéré de ses chaînes, il se rétablirait sûrement.

C'était l'heure du dîner. On lui a desserré la main droite. Ibo touche l'un des orteils de son pied droit. Il vit que l'ongle était tombé de l'orteil. Il a alors arraché un ongle après l'autre. Il n'y avait plus rien de vivant sur ses pieds. Rempli de haine et de colère, Ibo se rappelle comment le premier lieutenant Fehmi l'a fait courir pendant des heures dans le ruisseau Kutu.

Ensuite, Ibo s'est endormi. On avait mis un somnifère puissant dans sa nourriture. Lorsqu'il s'est réveillé le lendemain matin, il a ressenti une douleur aux pieds. Ils étaient bandés. On lui avait amputé les orteils gelés pendant qu'il dormait...

En quelques jours, Ibo s'est étonnamment bien rétabli. Alors qu'il était enchaîné et qu'il avait enduré tant de souffrances, son visage reprit des couleurs, revint à la vie. Mais les interrogateurs l'attendaient. Mais en même temps, ils étaient aussi effrayés et peu sûrs d'eux, élaborant des plans pour déjouer sa volonté.

Un soldat de l'hôpital a commencé à contacter secrètement Ibo. Il s'agissait d'un homme issu d'une famille de paysans pauvres. Ibo était méfiant, mais il voulait garder toutes les chances de son côté, compte tenu de sa situation. Il pensait constamment à s'échapper. Et cela n'était possible que maintenant. Il avait retrouvé sa force d'antan, même si ce n'était que partiellement. Dans la lettre, qui commence par "*J'ai des choses à dire à mes amis*", Ibo parle d'abord des événements de Vartinik, de sa capture, raconte que les gendarmes l'ont "malmené" et qu'il est maintenant à l'hôpital, après avoir été baladé pendant un certain temps. L'article poursuit : "*Les blessures à la tête et au cou ont guéri en 20 jours. Je voudrais dire ce qui suit : La semaine dernière, ils m'ont attaché par les deux bras au cadre du lit comme à une croix, et ce n'est que sur mon insistance que l'on a desserré l'une des menottes. Le 22 février, ils m'ont opéré des deux pieds. Ils ont laissé le petit orteil de mon pied gauche en souvenir. Le traitement est toujours en cours, je ne sais pas quand je serai en bonne santé. Les médecins annoncent le 15 du mois prochain. Pour l'instant, je ne pourrais pas me lever, mais ils me laissent les menottes.*

*Le procureur est venu enquêter sur moi. Il attend que je me rétablisse pour m'interroger. La police m'a aussi appris des choses : Le procureur a dit qu'ils avaient localisé notre maison à Umraniye. Un autre policier s'est adressé à moi en m'appelant Aşur. Un autre policier encore a dit qu'un étudiant en médecine était mort. Le procureur s'est à son tour adressé à moi en m'appelant Musa et Hamza. Un autre policier a dit que Hikmet au Çapa avait été arrêté. Je connais Hikmet depuis l'école, mais je ne savais pas qu'il avait quelque chose à voir avec les cercles révolutionnaires.*

*Ils se sont opposés à moi et à mon ami d'école Mehmet Çetin. Il est censé être en prison depuis janvier. Il était en prison à cause d'une lettre qui lui avait été envoyée. La police m'a également montré quelqu'un qui serait originaire de Siverek. Apparemment, des armes sont venues pour nous et il aurait dû les récupérer à la frontière. Ils le battaient constamment. Il a dit qu'il me connaissait, que j'étais Musa et que j'avais passé la nuit chez lui, alors que je ne le connaissais pas du tout. Et je ne suis pas Musa non plus. On dit aussi qu'ils ont arrêté quelqu'un de Siverek, qui s'appellerait Serdar ou Seyithan. J'en ai seulement entendu parler. Au bout de 15 jours, il aurait parlé (il est probablement arrivé en janvier). On dit qu'il a dit beaucoup de choses. Et puis des gens de Siverek sont censés être bloqués ici, qui ont quelque chose à voir avec notre affaire et probablement aussi avec le discours de Seyithan. Mais je n'ai aucune idée de leur nombre et de leur identité.*

*Je ne peux pas écouter la radio ni lire le journal ici. Les prisonniers en garde à vue et les autres prisonniers ici peuvent se promener dans le couloir. Ils peuvent aussi écouter la radio. La porte qui mène de ma chambre au couloir est fermée à clé. Je n'ai donc aucun contact avec le monde extérieur. Je pense qu'ils ont capturé des révolutionnaires de Tunceli.*

*Mes amis, je n'ai rien de décent à me mettre. Je n'ai pas d'argent non plus. J'avais 200 liras - elles sont maintenant à la police. J'ai besoin de deux sous-vêtements, d'une culotte taille 42, de bas, d'un pyjama, d'une chemise (ou d'un pull), d'une veste et de chaussettes. Vous connaissez mes mensurations. Envoyez-moi au moins 500 (cinq cents) liras. Si mon père pouvait l'envoyer, je le lui demanderais. Sa situation est très mauvaise. Postez les choses à Ankara et indiquez mon père comme expéditeur. Soyez prudent lorsque vous rendrez visite à mon père, il est peut-être en détention.*

*Mes amis, l'autre chose que j'attends de vous est la suivante : Premièrement, vous devez continuer à améliorer vos précautions contre la police politique. En ce moment, elle se concentre particulièrement sur nous. Deuxièmement, vous devez armer vos cadres dans les plus brefs délais et de la meilleure manière possible. C'est une priorité absolue. Les masses révolutionnaires émettent également des critiques à ce sujet. Troisièmement : en rapport avec le premier point, mettez à la porte tous ceux qui parlent à la police. Quatrièmement : Reconstruire l'organisation dans notre région et lui donner de bonnes bases. Cinquièmement : Ne permettez pas la dissipation, l'indolence, la lâcheté et la complaisance dans la bataille dans tous les domaines de notre mouvement. Vous devez rejeter sans pitié tous ceux qui ont tendance à le faire. Même si nous sommes peu nombreux, soyons déterminés et forts. Sixièmement : Si certains, en raison de récents revers, introduisent le découragement et la méfiance dans nos affaires, ne permettez pas un tel défaitisme. Il y a toujours des revers et des pertes. La révolution n'est pas comme le Boulevard de Nevski. (Enfin : Nos dernières pertes sont dues au fait qu'une personne a négligé son devoir de garde. Et une autre erreur : Même si beaucoup de gens savaient où nous étions, nous avons continué à y rester). Septièmement, la lutte armée doit se poursuivre et ne doit pas être interrompue. C'est exactement ce qui nous développe et nous renforce. Huitièmement : décider de notre organe de presse en fonction de la situation.*

*Neuvièmement : Localiser des personnes à Diyarbakır et trouver des moyens de me contacter verbalement ou par écrit. Dixièmement : trouver des moyens d'évasion et essayer de me faire sortir d'ici. Je suis certain d'être condamné à la peine de mort ou au moins à l'emprisonnement à vie. Je te salue, j'embrasse tes yeux avec envie. Je nous souhaite un combat encore plus concentré, encore plus fort, encore plus décisif.*

*Adieu.*

*Votre ami(e)*

*PS : 1. rien de ce que j'ai écrit n'est arrivé entre vos mains*

*2. Mon adresse. İbrahim Kaypakkaya, Centre de détention de Diyarbakır... (Extrait des documents de la cour sur le procès du TKP-ML)*

## **Chapitre 14**

Ibo n'a jamais revu le soldat à qui il avait remis la lettre pour la poster. "Soit c'était un flic, soit ils l'ont attrapé et tué", pensa-t-il.

Dès le départ, il avait pris en compte la possibilité que le soldat soit un policier et avait rédigé sa lettre en conséquence, en donnant des informations sur sa situation, en racontant ce qu'il avait entendu et vu et en exprimant généralement ses souhaits. Mais le fait que le soldat n'était peut-être pas un informateur mais qu'il avait été arrêté l'a inquiété.

Les soupçons d'Ibo se confirment. Le soldat qui l'a contacté est un agent de renseignement.

Dans un rapport portant le numéro IST : 7130-724.73/1974, daté du 6 mars 1973, signé par le lieutenant-général Şükrü Olcay, commandant de l'état d'urgence.

L'administration de Diyarbakır s'exprime à ce sujet :

*La lettre écrite par l'anarchiste Ibrahim Kaypakkaya pendant son séjour à l'hôpital militaire le 28 janvier 1973, il a écrit à .....assistant à l'Université Technique d'Istanbul, a été confisquée en raison de l'examen officiel. Il a été demandé d'obtenir l'avis d'un expert sur la forme et le contenu de la lettre.*

*Dans la lettre dans laquelle l'anarchiste Ibrahim Kaypakkaya s'adresse à ses amis, la partie dans laquelle 10 instructions sont formulées est d'une grande importance. Les instructions sont de trouver des moyens d'évasion et d'essayer de me faire sortir d'ici. Je pense que la peine de mort ou au moins l'emprisonnement à vie s'applique à l'accusé lui-même et incite le commandement à renforcer encore les mesures de sécurité. En plus des mesures de sécurité déjà prises, des agents de liaison du MIT ont été introduits clandestinement dans l'hôpital, rendant ainsi impossible toute évasion ou sauvetage*

*Le MIT avait versé au dossier d'Ibo le rapport suivant sur le même incident : Quelque temps après son admission à l'hôpital susmentionné, il a commencé à chercher des moyens d'établir un contact avec le monde extérieur. Cependant, un tel comportement était attendu de notre part (Dyb. B. D. Bjk.) : En conséquence, une personne a été affectée à cette tâche. - Comme prévu, I. Kaypak-kaya a tenté d'engager cette personne. Assistant à l'Université technique d'Istanbul, lettre adressée, qui devait être postée au bureau de poste.*

*Afin d'observer le comportement de ..... après avoir reçu la lettre, l'opération a été poursuivie. Ladite lettre a été envoyée au commandement des urgences d'Istanbul par un coursier dans l'avion en provenance du commandement des urgences de Diyarbakır ; de là, elle est parvenue à notre département (Ist.B.D. Bjk.).*

*- Notre direction a envoyé la lettre sous une forme appropriée. Immédiatement après, l'observation de la personne susmentionnée a commencé.*

*-Après une semaine d'observation, l'interrogatoire a commencé. arrêté, et il a ....., qui ne nie pas qu'il a une vision socialiste du monde et qu'il a été actif en conséquence pendant ses études, explique que, par pitié pour Kaypakkaya, il a pensé à lui donner ce qu'il voulait. Il voulait aussi voir Arslan Kılıç, qu'il connaissait depuis l'école, pour lui dire qu'il ne voulait plus recevoir une lettre comme celle-là. Mais il n'a pas rencontré Arılan Kılıç qui, très affecté et effrayé, a dit qu'il avait rencontré Kaypakkaya en 1968 dans le cadre de son travail au sein de l'association des étudiants de l'université ; mais il ne l'a pas revu depuis.*

*Il a également déclaré qu'il ne pouvait pas imaginer comment*

*et où Kaypakkaya aurait pu rencontrer son compatriote et comment Kaypakkaya aurait pu savoir qu'ils étaient amis. et*

*Des enquêtes ont ensuite été menées sur les personnes susmentionnées et des informations ont été demandées à notre département de Diyarbakır.*

*Les informations reçues sont les suivantes 1. Kaypakkaya a demandé à rencontrer le candidat officier par hasard à l'hôpital ; en outre, lorsqu'il a entendu que celui-ci était de Nazilli, il a demandé s'il connaissait..... ; Cependant, il n'a rien dit au sujet de l'exemption en présence de...*

Ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient dans la lettre d'Ibo, mais la sécurité de l'hôpital a été renforcée à l'extrême.

Dans le district de Tunceli, la recherche des traces d'Ibo et les opérations militaires étaient loin d'être terminées avec la capture d'Ibo.

Ils l'avaient attrapé, mais comment avait-il réussi à rester si longtemps dans cette région inhospitalière ? Qui l'a aidé ? Peu importait pourquoi quelqu'un l'avait aidé, ce qui comptait c'était qui c'était et comment cela s'était passé. C'est pourquoi ils ont dû suivre ses traces pendant longtemps dans les montagnes de Düzgün, à Tunceli, Nazimiye, Antep, Malatya, Siverek.

Et c'est ce qu'ils ont fait... Un sourire dans un village, une compagnie sur un plateau, une conversation nocturne dans la maison d'un berger, un repas sur une aire de battage, une paire de bas de laine offerte par une froide journée d'hiver, des indications, une poignée de main, une salutation transmise.... Tout était demandé méticuleusement. Beaucoup les emmenaient avec eux au poste de police comme des aides, comme quelqu'un qui montrait le chemin aux bandits, leur donnait un abri, leur donnait du pain, les saluait. Là, les yeux bandés, à huis clos, ils sont interrogés : leurs déclarations sont enregistrées...

Ils ont ensuite été conduits à l'hôpital, un par un, pour être confrontés à Ibo. Ce que le procureur a fait avouer à ces pauvres gens, qu'il avait rassemblés par monts et par vaux, à la ville comme à la campagne, il a aussi voulu l'imposer à Ibo.

Mais Ibo n'a pas changé de comportement. Il a traité les pauvres fermiers avec compassion alors qu'ils étaient traînés à l'hôpital pour y être confrontés. Il a regardé leurs yeux pleins de sympathie intérieure.

La première confrontation a eu lieu le 12 mars 1973, date anniversaire du mémorandum. Alors que la presse bourgeoise déblatère sur l'importance et les mérites du mémorandum, que la radio vante le sauvetage progressif de la patrie et que des commémorations ont lieu dans les rues, à 10h30, le procureur Yaşar Değerli, accompagné de quelques paysans pauvres, pénètre dans la pièce où Ibo est toujours blessé et enchaîné.

Par la suite, ce qui suit a été écrit dans le procès-verbal du procureur : *Aux fins de la confrontation avec Ibrahim KAYPAKKAYA, qui est accusé d'être l'un des auteurs de l'organisation TKP/ML et qui est toujours soigné pour ses blessures à l'hôpital militaire, a été trouvé à l'hôpital le 12 mars 1973 à 10h30 accompagné des personnes suivantes :*

*Haydar Mecit, né en 1947 comme fils de Süleyman, dont la carte d'identité a été utilisée par Ibrahim Kaypakkaya à ses propres fins et modifiée en conséquence, Hıdır KARAGÜL, Mehmet SARIKAYA et Hüseyin SARIKAYA, tous trois vivant dans le village de Barikbaş/Gökçeköy dans le district de Tunceli, ils sont accusés d'avoir hébergé Ibrahim KAYPAKKAYA. Haydar Mecit a d'abord été conduit dans la pièce où se trouvait l'accusé Ibrahim Kaypakkaya.*

*Haydar Mecit a été montré à l'accusé Ibrahim KAYPAKKAYA. Il a déclaré qu'il ne connaissait pas le nom de la personne allongée là, mais qu'il s'agissait de la personne qui avait pris sa carte d'identité dans la région de son village, en compagnie de Hacı Özdoğan, et ne l'avait pas rendue. Il se souvenait sans aucun doute de l'apparence de cette personne dans les moindres détails. Il insiste à nouveau sur le fait qu'il s'agit de la personne qui a pris sa carte d'identité. Cependant, il ne veut pas dire que cette personne a personnellement pris sa carte d'identité, mais qu'il s'agissait de son ami Hacı Özdoğan. Comme sa carte d'identité a ensuite été falsifiée avec la photo de l'accusé, on peut supposer que la carte d'identité a été prise sur son ordre.*

Ibrahim KAYPAKKAYA est ensuite interrogé sur l'incident : *Je ne connais pas cette personne ou Hacı Özdoğan et j'ai trouvé la carte d'identité à Malatya : j'étais recherché par l'administration de l'état d'urgence parce que je poursuis les objectifs du prolétariat. Je suis quelqu'un qui aspire au communisme, ou plutôt qui a adopté cette idéologie et poursuit cet objectif. Pour cacher ma véritable identité, j'ai joint ma propre photo de passeport à la carte d'identité de Haydar Mecit. C'est la lutte des classes, c'est normal à mon avis, sinon on ne peut pas avancer. Haydar Mecit fait cette déclaration parce qu'il a été mis sous pression. Si ce n'est pas le cas, alors il ment et je ne peux pas savoir pourquoi.*

Haydar Mecit a répondu qu'il n'avait subi aucune pression et qu'il ne voyait pas pourquoi il devrait mentir. Hacı Özdoğan est cependant une bonne connaissance de son village. Lui-même n'avait pas agi consciemment dans le processus susmentionné.

Ensuite, les autres accusés Hıdır KARAGÜL, Hüseyin SARI-KAYA et Mehmet SARIKAYA ont été appelés individuellement et l'accusé menteur Ibrahim KAYPAKKAYA leur a été montré.

Ils ont déclaré à l'unanimité : "Nous n'avons jamais vu cette personne ni dans le village de Gökçe ni à Barıkbaşı. Notre déclaration précédente a été interprétée différemment. En d'autres termes, les choses se sont passées d'une manière que nous n'avons pas dite. Si nous avions vu cet étranger et lui avions donné un repas, pourquoi l'aurions-nous caché ?

Ibrahim KAYPAK KAYA a ensuite été interrogé. Il a déclaré qu'il ne connaissait pas ces personnes, qui ont d'abord été confrontées à lui individuellement, puis ensemble, et qu'il ne savait rien non plus de l'incident au sujet duquel elles avaient été interrogées. Il ne les a jamais rencontrées. Entre le 24 janvier 1973, date à laquelle il a été blessé lors de la collision, et le 29 janvier 1973, date à laquelle il a été arrêté à moitié gelé, il s'est nourri du pain qu'il avait auparavant emporté avec lui.

Comme il était blessé et épuisé, il ne pouvait de toute façon rien manger d'autre que du pain. "À mon avis, ces trois personnes ont été amenées ici sans aucun lien avec moi, sans aucune raison, de manière injuste et à titre d'exemple de persécution. En réponse à cette déclaration, il a été interrogé sur les méthodes d'interrogatoire prescrites par la loi et sur la légalité de poursuite des coupables. La comparaison a été achevée et le protocole a été certifié par signature.

12 mars 1973

C'est alors que survient ce que tous les tortionnaires attendaient. Il a été décidé qu'Ibo était apte à être interrogé. Il a été sorti de l'hôpital et traîné, les mains et les pieds enchaînés, jusqu'aux salles de torture de Diyarbakır.

## Chapitre 15

La Turquie de 1973 se composait de nombreux couloirs sombres, de couloirs remplis de sang et de cris humains. Avec des anneaux de prisonniers sur les murs. Des chaînes... des barres de fer. Sur les murs, il y avait des photos de personnes torturées dont les visages étaient méconnaissables. Des ouvriers embauchés qui devaient essuyer le sang, des gardiens de la mort en blouse de médecin. Des gens qui attachaient les connecteurs des câbles électriques au cou, à la nuque, à la bouche, aux oreilles, à l'arrière de la tête et aux organes sexuels ; des poids bestiaux placés sur le dos de ceux dont les semelles étaient fendues, des moralisateurs hypocrites... Des voleurs aux mains ensanglantées ont serré la gorge des gens en Turquie vers 1973. Tous les sourires, même ceux des enfants, ont été figés. La Turquie de 1973 était faite de coups portés à la tête pensante, de cellules dont le vide sombre était rempli de scientifiques, d'ouvriers, de constructeurs, d'étudiants et d'écrivains. Dans l'Anatolie qui saignait depuis des années, on a infligé au fil du temps de nouvelles blessures, des bandits ont à nouveau parcouru la terre d'Anatolie, pillée depuis des milliers d'années. Dans la Turquie de l'époque, les lumières étaient éteintes et les nuits étaient brisées par les rires des assassins.

Les gens n'étaient pas en sécurité, même derrière des portes verrouillées. Ils séparaient les mères des fils, les mariées des mariés, les lecteurs des livres, le travail de la machine. Il n'était pas permis d'insister sur la justice ; les mots qui parlaient de la faim, de la pauvreté, de la douleur étaient interdits. Ils regardaient même les enfants dans les berceaux avec hostilité...

En Turquie, vers 1973, le poignard a été séparé du poignet qui voulait le tenir...

Voici à quoi ressemblait la situation dans ce pays, à Istanbul, Ankara, Sivas, Diyarbakir, Ağrı...

L'un des amis qui s'est enfui dans les montagnes isolées lorsque Ali Haydar et Ibo sont restés blessés a témoigné comme suit en présence du procureur Yaşar Değerli au bureau du procureur général :

*... Nous avons été arrêtés et interrogés par les forces les plus brutales du fascisme. Nous avons été traînés ici avec des peines qu'ils avaient déjà prononcées. Si le tribunal, qui prétend parler au nom du peuple et de l'indépendance, sait comment ces déclarations sont faites, il montrera dans quelle mesure l'affirmation du procureur est vraie.*

*Les forces du fascisme qui combattaient la guérilla ont enregistré mon témoignage dans les chambres de torture de Harbiye. L'interrogatoire a duré deux mois. Ils m'ont sévèrement torturé pendant les 15 premiers jours. Ils voulaient me faire avouer un attentat à la bombe contre le poste de gendarmerie de Tunceli, le meurtre de deux soldats de la gendarmerie et le cambriolage de la maison d'un colonel. Toutes choses qui ne sont pas vraies. Ils m'ont déshabillé, enchaîné les pieds et suspendu en l'air. Ils m'ont versé de l'eau glacée et m'ont frappé continuellement avec des gourdins. Lorsque mes jambes sont devenues bleues et enflées, ils ont saisi mes bras et m'ont à nouveau frappé avec des gourdins. Du sang suintait des blessures causées par les coups sur tout mon corps.*

*Aujourd'hui, si le fascisme turc enfonce des mégots de cigarettes dans les paupières inférieures et les mamelons des gens, s'il expose les parties les plus sensibles du corps des gens à l'électricité et au bastinado en même temps, s'il leur cogne constamment la tête contre*

*les murs et leur transperce le corps avec des aiguilles pour les rendre fous, alors cela montre à quel point ils font revivre l'âme de la Gestapo aujourd'hui et quelle haine irrationnelle ils attisent contre la lutte du peuple. Honnêtement, j'ai honte de parler des tortures qu'ils m'ont infligées. Parce que tout ce que j'aurais à raconter ne pourrait pas être concilié avec la morale humaine, la pupille et l'honneur personnel. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai fini presque dans le coma. Toutes les parties de mon corps étaient engourdies, je ne pouvais plus ouvrir les yeux, ma langue était gonflée et dure. Lorsque la torture n'a plus eu d'effet, ils ont voulu exercer une pression psychologique sur moi : sous mes yeux, ils ont torturé des amis comme Hanife Canik, Cem Somel et Süleyman Yeşil avec des chocs électriques et des bastinades. Ils ont même forcé l'un d'entre eux m'insulter. Après que j'ai nié toute une série de fausses accusations, l'un des tortionnaires a dit : Si tu ne parles pas, nous te ferons parler. Ils ont pris la déclaration extraite sous la torture d'un ami qui avait travaillé dans le même secteur que moi, l'ont dactylographiée sous une forme légèrement différente et l'ont présentée au procureur. C'était la première déclaration remise au procureur.*

*Deux jours plus tard, ils m'ont ramené à Harbiye. J'y suis resté un mois et demi. Je ne veux pas vous raconter tout ce qu'ils m'ont fait pendant ce mois et demi, juste une chose : j'avais les yeux bandés quand j'allais aux toilettes, un soldat s'asseyait sur mon dos et me guidait par les oreilles.*

*Au 55ème jour de torture, j'ai écrit la déclaration manuscrite qui se trouve dans vos dossiers et qui m'a été dictée ligne par ligne. Sur la base de cette déclaration, le procureur Yaşar Değerli m'a interrogé pour la deuxième fois. Je ne me souviens pas de ce qu'il a écrit ou de ce qu'il m'a demandé. Mais j'exige qu'il m'explique dans quel état je me trouvais à ce moment-là. Je ne vais pas me plaindre des délits de torture. Parce que l'appareil de torture et le personnel de torture font partie de l'appareil d'État dominant. Il n'y a qu'une seule autorité auprès de laquelle je déposerais une plainte, et c'est la force révolutionnaire inépuisable de notre peuple.*

*Une autre chose que j'ai remarquée à Harbiye : Pendant que j'étais enchaîné par les bras et les jambes, l'un des tortionnaires donnait des explications à une grande Américaine blonde qui se tenait à mon chevet..."*

Ibo a été interrogé jour et nuit sans relâche dans les centres de torture de Diyarbakır. Vers le matin, il a été ramené de la salle de torture aux cellules du centre de détention, jeté comme une merde dans sa cellule numéro trois et ligoté. La même procédure a été répétée le lendemain. Cela a duré des jours, des semaines.

Dans son corps, de plus en plus torturé, frappé, ligoté et électrocuté, il portait son cœur, qui ne connaissait ni la fatigue, ni la flexion, ni la soumission. Les interrogateurs tenaient sa chair et ses os dans leurs mains et les avaient enchaînés. Mais ils ne pouvaient pas atteindre son cœur. La conscience d'Ibo a stupéfié tous ceux qui l'ont frappé sur la plante des pieds, attaché à des câbles électriques et battu avec des massues en fer.

De nombreux prisonniers dans les cellules observaient les pas, les conversations et les cris avec une inquiétude brûlante, mais aussi avec un sentiment de fierté excitée lorsqu'Ibo a été ramené.

De nombreux soldats chargés du transport d'Ibo et de nombreux gardes qui le surveillaient ne pouvaient cacher leur admiration et chuchotaient des histoires à leurs amis. Les histoires d'Ibo se sont répandues par vagues, depuis les cellules jusqu'à la prison ; de là, les visiteurs l'ont

appris, et elles ont continué à se répercuter de ville en ville. Des officiers supérieurs sont venus dans la cellule d'Ibo pour voir ce jeune homme à la volonté de fer.

La peur de ne pas pouvoir découvrir le secret d'Ibo par la torture a submergé les interrogateurs, les faisant paniquer et penser à des choses sombres.

Cette fois, ils ont fait venir un par un tous les autres prisonniers qui avaient témoigné de la même manière dans les chambres de torture pour les confronter à Ibo. Ils voulaient montrer à Ibo que son silence n'avait pas de sens.

"Ils ont tout accepté, il est vain de résister", a déclaré le procureur Yaşar Değerli lorsqu'il est venu confronter Ibo.

Petit à petit, le procureur a fait comparaître 16 personnes. Pas une seule allusion n'est sortie des lèvres d'Ibo pour savoir s'il les connaissait. Et seize des prisonniers qui ont assisté à la confrontation ont regardé avec beaucoup d'admiration comment Ibo a crié sa colère, comment il s'est levé et s'est étiré malgré ses blessures et ses ecchymoses, et comment il a résisté à la pluie de questions des interrogateurs.

Certains d'entre eux ont été impressionnés par l'attitude d'Ibo au moment de la confrontation, à tel point qu'en sa présence, ils sont revenus sur les déclarations qu'ils avaient faites à son sujet. La panique des interrogateurs n'en fut que plus grande. Le silence d'Ibo lui-même ne s'est pas arrêté là. Son silence, son attitude inflexible, son indomptabilité, son espoir inébranlable ont également eu un effet sur ceux qui l'entouraient. Il est devenu mai...

## Chapitre 16

Ces 16 prisonniers, qui l'avaient vu pendant cette période (c'est-à-dire trois mois après sa capture), sont retournés dans leurs prisons et ont raconté à leurs amis ce qu'ils avaient vu avec beaucoup d'enthousiasme. La forte volonté d'Ibo a transmis l'espoir et l'enthousiasme à ses amis.

Voici quelques extraits des transcriptions des confrontations, dictées par le procureur Yaşar Değerli :

L'accusé Ibrahim KAYPAKKAYA a nié avoir fait du travail organisé dans le district de Tunceli et y avoir des contacts pertinents. Il a affirmé qu'environ 10 jours avant la collision, le 24 janvier 1973, il était venu à Tunceli pour la première fois. Au contraire, pour prouver que l'accusé avait déjà participé à des travaux de reconnaissance et à la formation de cadres, l'accusé Ali YILDIZ, qui se réfère à l'accusé dans ses déclarations, a été ramené de prison pour une confrontation nécessaire. On a d'abord fait entrer Ibrahim KAYPAKKAYA dans la pièce, puis on a appelé Ali YILDIZ et, sans donner de noms ni de noms de code, on lui a montré Ibrahim KAYPAKKAYA. Il a alors témoigné comme suit : Il s'agit de la personne que j'ai appelée Hamza dans ma déclaration du 11 février 1973. Il a fait du travail éducatif dans le district de Tunceli et nous a enseigné les concepts de base du socialisme. A l'époque, lors de mon premier interrogatoire, vous m'avez montré une photo d'Ibrahim KAYPAKKAYA. Ou plutôt, j'ai dit que la personne sur la photo que vous m'avez montrée était Hamza. Et vous m'aviez dit que c'était un nom de code et que son vrai nom était Ibrahim KAYPAKKAYA. Je peux répéter ce que j'ai dit lors de mon interrogatoire concernant les contacts de cette personne.

Comme je l'ai expliqué dans ma première déclaration, Hamza m'a remis une lettre à remettre à Ali. Pour lui remettre la lettre, je devais me rendre à Siverek et y voir l'armurier Abdurrahman KESKIN. Il m'a donné l'instruction d'appeler cette personne avec le slogan "Avez-vous préparé le réchaud à gaz ? Je peux également répéter mes explications à ce sujet. Même si, avant de venir ici, j'ai été mis sous pression, cela n'influence pas ma déclaration et ne m'amène pas à faire de fausses déclarations. Il est à nouveau demandé à Ali YILDIZ si ses déclarations concernant Hamza (Ibrahim KAYPAKKAYA) ont été faites sous pression ou à la suite de pressions, et s'il a eu recours à la force pour ajouter des non-dits. Il a répondu comme suit : J'ai déjà été maltraité de diverses manières. Il n'y a que dans mes déclarations concernant Hamza que je n'ai pas dit quelque chose qui ne s'était pas produit ou qui était faux. Je peux répéter mon ancienne déclaration dans le même sens.

Ibrahim KAYPAKKAYA a été interrogé à ce sujet. Il a déclaré : "Comme je l'ai déjà dit, je ne suis jamais allé à Tunceli : Comme je l'ai déjà dit, je ne suis jamais allé à Tunceli. Je n'ai pas travaillé de manière organisée dans cette région. Je ne connais pas Ali YILDIZ. Je pense qu'il a été mis sous pression et qu'il a fait de telles déclarations à mon sujet. Je n'ai eu aucun contact avec Ali YILDIZ. Je n'ai pas utilisé le nom de code Hamza. Ali YILDIZ est à nouveau interrogé. Il a déclaré ce qui suit : Hamza est la personne que l'on m'a montrée ici et

dont j'ai déjà donné la description. Je ne connaissais pas son vrai nom avant de venir ici. Lorsque vous m'avez montré sa photo et que je l'ai appelé Hamza, vous avez dit qu'il s'agissait d'Ibrahim KAYPAKKAYA. Même maintenant, vous dites qu'il s'agit d'Ibrahim KAYPAKKAYA", a insisté Ali YILDIZ.

La confrontation étant terminée, ce procès-verbal a été finalisé et signé par Ahmet Baldoğan, directeur de la prison de l'administration d'urgence de l'État, et Mevlüt Karaaslan, responsable de la prison de l'administration d'urgence. 24. 4. 1973"

"Comme il y a des incohérences dans la déclaration de l'accusé Ibrahim KAYPAKKAYA concernant ses activités pour l'organisation dans le district d'Istanbul et dans les déclarations de l'accusé Seyithan DOKAY, afin de clarifier ces contradictions et de déterminer si la personne portant le nom de code Musa est İbrahim KAYPAKKAYA ou non, l'accusé Seyithan DOKAY a été présenté. Ibrahim KAYPAKKAYA a été présenté devant lui sans que son nom soit mentionné. L'accusé Seyithan DOKAY a déclaré ce qui suit :

*Dans ma déclaration du 3 février 1973, j'ai mentionné le nom de Musa et indiqué que la personne que j'ai rencontrée à Istanbul et qui m'a remis les photocopies des "Thèses des révisionnistes de Şafak" était Musa. La personne qui se trouve en face de moi ici est Musa. Je n'ai découvert qu'ici que son vrai nom est Ibrahim KAYPAKKAYA. Même si j'ai appelé cette personne Musa lors de la confrontation au MIT, c'était en raison de mon état mental ; j'aurais appelé Ali Musa toute personne que l'on m'aurait montrée. Cette fois-ci, cependant, j'explique mes doutes : la personne que j'ai appelée Musa dans ma déclaration et avec laquelle je me trouvais dans un contexte organisationnel est celle qui m'a été montrée, que j'ai appelée Musa et que vous avez appelée İbrahim KAYPAKKAYA. Il n'y a pas d'oubli ni de doute à ce sujet". On rappelle à Seyithan DOKAY sa déclaration selon laquelle Hamza OĞUZER lui a dit que KAYPAKKAYA (Musa) l'avait convoqué. Seyithan DOKAY répond qu'il est également venu à Istanbul pour cette raison. L'accusé Hamza OĞUZER était présent lors du contre-interrogatoire en vue d'une déclaration commune. Sa déclaration a également été recueillie : "Oui, je confirme que Musa, Ibrahim KAYPAKKAYA, m'a envoyé chercher Seyithan DOKAY pour qu'il vienne à Istanbul. Je suis venu à Siverek et j'ai dit à Seyithan DOKAY "Musa t'attend à Istanbul" parce que Musa, Ibrahim Kaypakkaya, m'avait expliqué qu'il voulait convoquer Seyithan DOKAY à Istanbul et m'avait dit que tu passerais par Siverek en allant à Diyarbakır, que tu trouverais Seyithan là-bas par l'intermédiaire du tailleur Bekir ERKOK, et qu'ensuite il viendrait ici et me trouverait par l'intermédiaire de Dursun, le vendeur de café". Ma déclaration précédente et d'autres déclarations à cet égard sont tout à fait exactes.*

L'accusé Ibrahim KAYPAKKAYA a également été interrogé : il a déclaré : "Je ne connais pas cette personne, je n'ai pas utilisé le nom de code Musa. Les amis ont été torturés pendant longtemps, c'est pourquoi ils parlent ainsi.

Les accusés Seyithan DOKAY et Hamza OĞUZER ont été interrogés à nouveau pour savoir s'ils avaient fait cette déclaration sous l'influence de la torture, comme l'a prétendu l'accusé İbrahim KAYPAKKAYA. Seyithan DOKAY a fait la déclaration suivante :

Mais je ne fais pas cette déclaration sous l'influence d'un mauvais traitement antérieur. Je dis cela parce que la personne présente ici est en fait celle que je connais sous le nom de Musa. Je ne fais pas cette déclaration sous l'influence de qui que ce soit ; je veux plutôt montrer la vérité. Je peux répéter ma déclaration précédente. L'accusé Hamza OĞUZER a dit la même chose.

La confrontation s'est donc déroulée en présence du directeur de la prison de l'état d'urgence, P. Yb. Ahmet BALDOĞAN et de l'employé de la prison Top. Atgm. Mevlut KARAASLAN a terminé et le procès-verbal a été signé. (24. 4. 1973)

--

Face aux déclarations de Kaypakkaya qui contredisaient les preuves, Hamza Oğuzer a été amené au tribunal. La personne que j'ai mentionnée sous les noms de Musa et Ahmet dans ma déclaration du 2 février est celle que j'ai vue. J'ai appris qu'il s'appelait İbrahim après avoir eu des relations avec lui. Je l'ai également identifié sur la photo que vous avez montrée. Je connais les noms de code utilisés par l'accusé à Istanbul, à savoir AHMET et MUSA. Je réitère ma déclaration précédente concernant l'accusé et les relations que j'ai mentionnées.

L'accusé İbrahim KAYPAKKAYA a alors répondu : *Je ne connais pas l'ami auquel j'ai été confronté ici. Je n'ai pas eu de contact avec lui pour des questions d'organisation. Et je n'ai jamais utilisé les noms de Musa et Ahmet.*

Hamza OĞUZER est à nouveau interrogé. "J'ai rencontré İbrahim sous les noms de Musa et Ahmet lors des activités d'organisation à Istanbul. Je n'ai aucune erreur ou hésitation à ce sujet." Il a déclaré qu'il n'avait rien à ajouter et la confrontation a eu lieu en présence du directeur de la prison, Ahmet BALDOĞAN, et de l'officier de la prison, Mevlüt KARAASLAN, et a été déclarée terminée et confirmée par signature. (24. 4. 1973)

Comme İbrahim a fait une déclaration contraire aux déclarations des autres accusés concernant ses relations organisationnelles et son travail à Tunceli et qu'il a nié ses activités, HAYRETTİN İPEK, qui avait une déclaration sur l'accusé, a été appelé à la barre. Sans mentionner le nom de l'accusé İbrahim KAYPAKKAYA, ce Hayrettin İPEK a été présenté. L'accusé Hayrettin İPEK a alors dit :

*Je ne trouve pas de ressemblance exacte entre cette personne et le Hamza que j'ai mentionné dans ma déclaration. Ses yeux sont semblables à ceux de Hamza ; à part cela, je ne trouve pas beaucoup de ressemblance. Ou plutôt, je ne peux pas l'affirmer avec une totale certitude.*

En réponse à cette déclaration contradictoire, il a été demandé à l'accusé de regarder à nouveau de plus près l'accusé İbrahim KAYPAKKAYA et un temps de réflexion lui a été accordé. Hayrettin İPEK a ensuite expliqué :

*"La personne que j'ai appelée Hamza auparavant, c'est lui. J'en suis tout à fait sûr maintenant. Il a poursuivi : Ce que j'ai expliqué dans ma déclaration du 12 février 1973 au sujet de Hamza se réfère à la personne ici présente"*

L'accusé İbrahim KAYPAKKAYA : *"Je ne suis jamais allé à Tunceli auparavant. Je n'ai pas fait de travail éducatif. A cet égard, je ne peux que répéter mon ancienne déclaration".* Il poursuit : "Pour cette raison, je ne connais pas cette personne ici

Hayrettin İPEK a été interrogé à nouveau ; il a dit : *"La personne que j'ai appelée Hamza dans ma présente déclaration et le contact que j'ai décrit est la personne qui se trouve ici. On me l'a déjà montré et je l'ai reconnu comme étant Hamza. C'est seulement maintenant que la voix de Hamza est un peu différente".*

L'accusé a déclaré qu'il n'avait rien à ajouter et ils ont été interrogés en présence du directeur de la prison Ahmet BALDOĞAN et Mevlüt KARAASLAN a enregistré les déclarations et les a confirmées par une signature. (24. 4. 1973)

Par conséquent, ils n'ont pas pu obtenir la déclaration qu'ils souhaitaient de la bouche d'Ibo lors de ces confrontations.

Plus tard, les personnes qui ont été confrontées à İbo ont expliqué exactement comment et par quelles méthodes elles ont été forcées de faire des déclarations contre lui dans les salles d'audience où Yaşar Değerli se tenait en tant que procureur.

## Chapitre 17

Jour après jour, du premier jour de l'interrogatoire jusqu'au début du mois de mai, le procureur Yaşar Değerli s'est occupé d'Ibo, a demandé et demandé.... Il n'a pas obtenu de réponse, il a demandé et demandé... sans succès. Ibo a été emmené dans sa cellule numéro 3 et on l'a repris, on l'a amené et repris... Il n'a rien donné, s'est effondré, s'est relevé... Ne s'est pas incliné... De début mars à début mai...

Les interrogateurs demandaient toujours la même chose et Ibo répondait toujours la même chose. Il a maintenu son attitude du début à la fin. Pas de nom, pas d'action commune avec d'autres, pas de soumission aux accusations...

La seule déclaration d'Ibo qui figure dans les documents du tribunal raconte l'évolution de sa pensée. Il présente les solutions qu'il imagine pour son pays, pour le peuple de son pays, pour son peuple, révèle les méthodes de lutte qu'il estime devoir être suivies et termine ses propos comme suit :

*J'ai fait ce que j'ai dit ici pour les idées du marxisme-léninisme. Je n'éprouve pas le moindre remords. J'ai pris en compte les conséquences possibles de tout ce que j'ai fait et je me suis battu, même au péril de ma vie. Finalement, j'ai été capturé. Je n'éprouve pas le moindre remords... (21 avril 1973)*

Cette attitude d'Ibo a étonné tous ceux qui avaient interrogé des milliers de personnes depuis le 12 mars, qui avaient enregistré les déclarations de milliers de personnes. Ibo était l'un des durs à cuire parmi les innombrables personnes qui étaient tombées entre leurs mains.

Plus Ibo se taisait, plus on parlait de lui. Dans les cellules communes des prisons, au pénitencier, au café, dans le bus, au village... Des mots d'espoir et de résistance sont apparus et se sont répandus partout.

Eux qui ont interrogé tant de personnes vont-ils subir une défaite face à Ibo ? Eux qui ont interrogé tant de personnes, devront-ils un jour écouter Ibo au tribunal ? Et surtout : si quelqu'un ici était si silencieux... Qui sait ce qu'il dira ensuite ?

C'était presque le mois de mai. Le temps avait commencé à se réchauffer ; ce n'est qu'à l'aube, dans les heures de brouillard, que la fraîcheur persistait.

Et quand le soir est arrivé et que le soleil s'est couché, le froid s'est installé. L'air frais soulevé de la terre par la pluie montait avec les vents ascendants qui léchaient la neige des montagnes et pénétrait sur les pas de porte, par les trous de serrure, sous les murs et dans la cellule d'Ibo et remplissait ses poumons.

Pour une raison ou une autre, personne n'est venu le sortir de sa cellule et l'emmener pour quelques jours. D'un repas à l'autre, ils venaient, ouvraient sa porte, lui donnaient son bol à manger, la refermaient à clé et repartaient. Il avait demandé un cahier et un stylo, et ils étaient venus aussi.

Cela a duré 10 à 15 jours. La nouvelle s'est répandue que le procureur Yaşar Değerli s'était rendu de Diyarbakır à la grande ville.

Les deux derniers jours d'avril et les premiers jours de mai se sont passés sans torture, sans interrogatoire, sans questions. Ibo revit un peu. Il reprend son souffle. "Les interrogatoires sont probablement terminés", se dit-il.

Il prend des notes dans son carnet et commence les premières ébauches de son discours de défense. Il a noté les livres qu'il devait lire pour sa défense et les documents judiciaires qu'il voulait demander, la liste des allégations portées contre lui et les points sur lesquels il voulait particulièrement s'appuyer pour sa défense. Il prépare un long discours de défense politique. Les notes du projet remplissent à elles seules de nombreuses pages de son carnet. Il attend avec impatience le jour où il sera emmené de sa cellule à la prison pour rejoindre ses amis. Cela fait des mois qu'il est sans nouvelles. D'une part, c'est ce qui le rendait curieux, et d'autre part, il se demandait si on lui laisserait cette liste de choses pour sa défense. Il a fait le formulaire sur la couverture de son carnet comme suit :

École : Diyarbakir

Prénom, nom : İbrahim Kaypakkaya, prisonnier d'opinion de l'administration de l'état d'urgence.

Les notes sur le projet de défense commençaient dès la première page. Ces notes s'étendaient sur plusieurs pages. Ibo écrivait sans arrêt ces jours-là.

Sur une page datée d'avant le 9 mai, sous le titre "Ce que je dois demander à mon père", il avait fait une liste et noté des éléments relatifs à ses démarches antérieures.

C'est là qu'il a noté pour son père auprès de qui il pouvait obtenir des informations.

Parmi certaines de ces notes, il a inscrit le nom de Salman Kaya, l'un des premiers noms qui vient à l'esprit lorsqu'on pense à la "lutte révolutionnaire" dans l'école d'enseignement de Çapa. D'autres notes contenaient des noms comme Mustafa Çoban et Halit Koçer, ainsi que les noms des avocats Alp Kuran et İbrahim Türk. Il consacre désormais toute son énergie à ce "projet de défense". Le travail préparatoire approfondit ses pensées et, de temps à autre, il écrit des poèmes.

## Chapitre 18

Des jours, des semaines, des mois se sont écoulés. Mais Ali Kaypakkaya n'avait pas entendu un seul son de la bouche de son fils, ni lu un seul mot de la plume de son fils. Tout ce qui venait de l'extérieur était des chuchotements qui passaient d'une oreille à l'autre. L'un d'eux disait : "Il est perdu", l'autre : "Il sera pendu". "Il sera pendu", disait un autre, et "l'essentiel est qu'il sorte du cachot, le reste n'est plus si grave"... Le seul souhait d'Ali Kaypakkaya était de voir Ibo une fois, ne serait-ce que de loin. Il lui suffirait d'entendre sa voix ou de recevoir une lettre de sa part. Ainsi, son espoir serait renforcé et il serait plus calme.

A cette époque, Ibo avait écrit une lettre à son père. Ali Kaypakkaya ne reçut pas cette lettre. Ibo, en ayant tenu compte, écrivit une seconde lettre à son père :

*Mon précieux père,*

*Vous en avez peut-être entendu parler. Le 24 janvier, j'ai été blessé par la gendarmerie à Tunceli. Cinq jours plus tard, j'ai été arrêté...*

*Je suis maintenant au centre de détention de Diyarbakır. Les blessures par balle sont complètement guéries. Vous ne devez en aucun cas vous inquiéter... Vos voisins, amis et parents ne doivent pas s'inquiéter non plus. Cela fait longtemps que nous n'avons pas pu nous voir. Je ne sais pas ce qui vous arrive en ce moment. Êtes-vous devenus des travailleurs conscients ? Comment se passe l'école pour les enfants et dans quelle école sont-ils ? Comment vont ma mère et ma grand-mère ? Si vous pouviez m'écrire à leur sujet, j'en serais heureuse. Je t'ai déjà écrit une lettre. Mais dans mon , j'ai dû mal l'adresser. Tu ne l'as certainement pas reçue. J'ai écrit quelques souhaits dans la lettre. Je suis un fardeau pour votre petit budget, désolé. J'aimerais que vous m'envoyiez des sous-vêtements, une chemise, une veste, un pantalon et des chaussures. Ce serait encore mieux si vous m'envoyiez l'argent pour la veste, le pantalon et les chaussures. Je serais également très heureux si vous pouviez m'envoyer une montre et de l'argent, si possible. C'est vraiment dommage de ne pas avoir de montre. Je vous salue et j'embrasse vos mains. J'embrasse les yeux de tous les enfants un par un. N'essayez pas de venir ici. Il est impossible que nous nous rencontrions. Si vous envoyez quelque chose, faites-le par la poste. Et comme je te l'ai dit, ne t'inquiète pas pour moi. Et ne sois pas triste. Ce qui s'est passé n'a aucune importance.*

*Au revoir*

*Votre fils Ibrahim*

C'est la première lettre qu'Ali Kaypakkaya reçoit d'Ibo. Cette lettre le soulagea instantanément. Il relut encore et encore ce que son fils avait écrit et regarda la lettre. Plus il la lisait, plus il était excité. Enfin, il se rendit au marché. Il a rassemblé tout l'argent qu'il avait et a acheté un costume, deux paires de chaussettes, une montre, une chemise et des sous-vêtements. Il a ensuite réfléchi longtemps et a finalement décidé d'apporter personnellement ces articles à Diyarbakır. Ibo avait dit "Ne viens pas, envoie les choses par la poste", mais Ali Kaypakkaya voulait encore laisser une porte ouverte à l'espoir.

Dans le bus pour Diyarbakır, il a appris de la conversation entre deux civils dans la rangée de sièges derrière lui qu'ils étaient des fonctionnaires et qu'ils se rendaient à Diyarbakır en tant que représentants de l'état d'urgence.

Il s'est tourné vers eux et leur a dit qu'il se rendait lui aussi à l'administration de l'état d'urgence à Diyarbakır. Il espérait qu'une connaissance se développerait pendant le voyage et qu'ils pourraient l'aider à voir son fils.

Mais dès que le nom d'Ibrahim Kaypakkaya a été prononcé, l'un d'entre eux, un homme de taille moyenne, brun et fort, s'est mis en colère et a crié à Ali Kaypakkaya : "Vous ne pourrez pas mettre la main sur Ibrahim" : "Tu ne pourras pas mettre la main sur Ibrahim !".

Ali Kaypakkaya demande alors à cet homme, dont il apprend au cours de la conversation qu'il s'appelle Fehmi : "Pourquoi, monsieur ? Sera-t-il condamné à mort ?" Mais Fehmi lui coupe la parole : "Ne me demandez plus rien, ne vous forcez pas, tournez-vous vers l'avant. Vous ne pouvez pas mettre la main sur Ibrahim vivant. C'est tout."

Les paroles énergiques de cet homme sombre, de taille moyenne et fort, employé par l'administration de l'État d'urgence, qui s'appelaient Fehmi, avaient mis Ali Kaypakkaya en colère. Mais il savait qu'il ne pourrait pas voir son fils s'il continuait à s'impliquer avec cet homme et il s'est retenu.

Arrivé à Diyarbakır, Ali Kaypakkaya s'est rendu directement au bureau du commandant de l'état d'urgence. Et au même endroit que précédemment, le lieutenant-colonel, par lequel il a appris qu'il s'appelaient Ahmet, lui a dit "les interrogatoires ne sont pas encore terminés. Il vous est impossible de le voir !" Un premier lieutenant nommé Ali, un autre premier lieutenant originaire de Kerkük et un lieutenant nommé Mevlüt, qui avait étudié à la faculté de théologie, travaillaient à l'endroit où il essayait d'obtenir la permission de se rendre. Mevlüt comprit aux paroles d'Ali Kaypakkaya qu'il était un Alevi<sup>2</sup> et se mit soudain à l'insulter et à le maudire : "Vous élevez Ali<sup>3</sup> au rang de dieu, et c'est de cette croyance erronée que naissent tous vos problèmes !

"Mon fils ne sépare pas les gens en fonction de leurs croyances, il ne s'agit pas d'un combat entre sectes", a déclaré Ali Kaypakkaya, mais le lieutenant appelé Mevlüt a continué à l'insulter.

Finalement, le premier lieutenant nommé Ali se lève et demande à Ali Kaypakkaya de se taire. "Si une bagarre s'engage, je ne m'en mêlerai pas", dit-il pour mettre fin à la dispute.

"Qui suis-je", a fini par dire Ali Kaypakkaya, "rien d'autre que le père d'un accusé. N'hésitez pas à crier..." Puis il leur a tendu les affaires qu'il avait apportées pour son fils afin qu'ils les lui donnent.

Les hommes en uniforme n'ont pas accepté les objets. "Nous ne pouvons pas lui donner quelque chose comme ça, envoyez-le par la poste", ont-ils dit. "Si vous voulez, écrivez-lui un petit message et nous pourrons le lui envoyer.

Ali Kaypakkaya prend une feuille de papier et commence à écrire quelque chose pour son fils. Les autres lisent.

"Mon fils, écrit-il, il y a eu une grande dispute entre nous. Aujourd'hui, tu es ici. Puisque tes idéaux t'ont amené ici, tu ne dois pas être triste."

---

<sup>2</sup> minorité religieuse et culturelle

<sup>3</sup> figure importante de l'Alevizm

C'est alors qu'ils l'interrompent. "Tu ne peux pas écrire quelque chose comme ça, tu l'encourages, l'encourager est interdit", lui ont-ils dit. Ecris quelque chose comme ta mère va bien, je vais bien, malheureusement nous n'avons pas pu nous voir ! Puis il a écrit quelque chose et leur a donné.

Ils ont ensuite demandé à Ali Kaypakkaya dans quel hôtel il comptait séjourner. Je ne resterai pas à Diyarbakır", a-t-il répondu avant de s'éloigner.

En sortant de la ville, il devint triste. Si j'avais dit maintenant que je resterais ce soir, cela n'aurait-il pas été mieux ? Peut-être qu'une personne sensée aurait apporté une lettre de sa part ; est-ce pour cela qu'ils l'ont demandée ? Ou bien voulaient-ils m'attirer dans un piège et m'arrêter ?"

Ces pensées le harcèlent tout au long du voyage. Ce n'est que le lendemain de son retour qu'il a déposé à la poste les affaires destinées à Ibo. Il envoya également une lettre à Ibo.

## Chapitre 19

Dans la nuit du vendredi 27 avril 1973 au samedi, quelques autres détenus ont été emmenés au centre de détention de l'administration d'urgence de l'État de Diyarbakır, où Ibo était détenu dans la cellule numéro 3. Chacun d'entre eux était enfermé dans une seule cellule. Ibo a écouté attentivement les sons. Depuis de longs mois qu'il était enfermé dans ce trou de la taille d'une paume, il avait appris à interpréter les bruits extérieurs.

L'un des prisonniers nouvellement arrivés demande une cigarette à l'officier qui l'a fait entrer dans la cellule. Ibo le reconnaît immédiatement à sa voix. Cette voix était pour lui comme un salut d'amitié dans cet environnement au milieu de la nuit.

Un peu plus tard, lorsque les gardiens eurent terminé le travail lié à l'intronisation, il commença à chanter l'Internationale depuis sa cellule. Quelque temps plus tard, il a de nouveau entamé la marche de Mustafa Suphi.

Il voulait encourager les amis qui venaient d'être amenés dans la cellule et qui risquaient d'être emmenés au supplice à tout moment ; en même temps, cela devait être un message indiquant qu'il était là et en bonne santé.

Aucun des prisonniers des cellules ne pouvait dormir. Ils pensaient à Ibo, Ibo pensait à eux.

Longtemps après minuit, Ibo appela : D'où viens-tu ? Qui êtes-vous ? Les nouveaux venus ne répondirent pas aux questions d'Ibo. Comme ils n'avaient pas encore été interrogés, ils n'ont pas jugé bon de dire leur nom à Ibo. Ibo comprit, ne les poussa pas plus loin et recommença à chanter une chanson pour les encourager. C'est alors que les gardes arrivent et font taire Ibo.

Les nouveaux prisonniers des autres cellules, Hasan Zengin Kaya Bozoklar, Celal Bozatu, Mehmet Alunbas, Hamza Kılınc, Vakkas Yağşu et Celal Deniz, ont été avertis par les gardiens de ne pas faire le moindre bruit. Le lendemain matin, 28 avril 1973, à 8 heures, les portes de toutes les cellules s'ouvrent - à l'exception de celle d'Ibo. On demande aux prisonniers de dire ce dont ils ont besoin. Puis on leur a coupé les cheveux et on les a photographiés. Ils ont été remis dans leurs cellules, les portes ont été fermées et ils ont été avertis qu'ils ne devaient en aucun cas regarder par les judas.

La porte de la cellule d'Ibo s'est alors ouverte et la nourriture lui a été remise.

Vers midi, ils ont fait sortir les autres prisonniers un par un pour qu'ils aillent aux toilettes.

En revenant des toilettes, Hasan était resté derrière et avait regardé par le judas de la cellule numéro 3. Ibo était attaché à son lit de camp et regardait également le judas. Leurs regards se sont croisés. Ibo portait un pyjama et une veste grise déchirée sur les épaules.

Les autres suivent l'exemple de Hasan et, à tour de rôle, chacun des prisonniers peut regarder Ibo et le regarder dans les yeux.

Ce même jour, vers 16h30, les gardiens crient aux nouveaux prisonniers : Préparez-vous, vous partez ! C'est l'heure du "départ"

Quand Ibo a entendu les cris, il s'est mis à crier d'une voix forte depuis sa cellule : *Mes amis ! Ne dites pas un mot ! Restez maîtres de votre volonté ! S'il le faut, ne prononcez même pas le*

*nom de votre mère. Ils vous emmènent à la torture ; montrez aux fascistes la détermination des révolutionnaires !*

Ils se sont précipités dans la cellule d'Ibo et l'ont réduit au silence.

La voix d'Ibo résonne encore aux oreilles des déportés sur le chemin. Ils quittent la cour d'un bâtiment en forme de L et traversent un jardin décoré de galets. Le bandeau d'un prisonnier est légèrement desserré, ce qui lui permet de voir ce qui se passe autour de lui.

Ils ont marché pendant deux à trois minutes. Puis, il y a eu un panneau : Rue Ziya-Gökalp. C'était la maison de torture.

L'un des prisonniers a entendu une partie de la conversation. "Yaşar Bey est allé à Istanbul. Il aura probablement des rendez-vous là-bas au sujet d'Ibrahim...", a dit quelqu'un. Et une autre voix a poursuivi : "Sommes-nous censés nous occuper de cela pour toujours ? S'il ne parle pas, il doit partir..."

Après les tortures et les interrogatoires du 1er mai, certains prisonniers ont été transférés de la maison de torture à la grande maison d'arrêt. Là, ils ont raconté à leurs amis ce qu'ils avaient vu dans le couloir de la cellule et ont parlé d'Ibo et des chansons qu'il avait chantées pendant les marches. Ils ont dit qu'il leur avait semblé joyeux et en bonne santé.

À cette époque, ses compagnons d'infortune ne pensaient qu'à lui. Presque tous ceux qui étaient détenus pour ce procès étaient passés par ces cellules et ces tortures avant d'être emmenés au centre de détention. Ils ont isolé Ibo, ne le laissant jamais sortir du trou dans lequel ils l'avaient mis, cachant son visage à tout le monde et ne l'emmenant pas au centre de détention.

Les amis d'Ibo au centre de détention ont contacté à plusieurs reprises les autorités pénitentiaires pour demander de ses nouvelles, mais leurs questions sont restées sans réponse. L'un des gardiens du couloir de la cellule s'appelait "PAŞA". Il venait du clan Çakallar dans le district Besni d'Adıyaman et vivait dans le district de Türktepe. Un autre gardien s'appelait Hüseyin Aksoy. Il vivait dans le village d'Elbahan, près de la ville de Kilis à Gaziantep, et était un serpent.

Ces derniers temps, Ibo ne cessait d'écrire des choses dans son carnet à carreaux. Depuis que les tortures ont cessé, il ne cesse de réfléchir et de prendre des notes. Un jour, on lui a remis une lettre de son père. Son père avait écrit ce qui suit :

*Mon cher fils !*

*Je te salue et t'embrasse avec tout mon amour*

*J'embrasse vos yeux avec mes salutations et mon amour, et je vous souhaite une bonne santé de la part de Dieu.*

*J'ai reçu la lettre que vous avez envoyée à l'adresse de l'usine. Je n'ai pas reçu l'autre lettre que vous m'avez envoyée. Vous écrivez que vous nous ferez savoir quand vous pourrez obtenir un permis de visite. J'attendrai et ne viendrai pas avant. Si vous avez besoin de quelque chose avant l'autorisation de visite, n'attendez pas que nous venions, écrivez-nous immédiatement.*

*Ils veulent la défense de l'affaire que vous avez déposée au Conseil d'Etat. Je vous enverrai la notification dans une autre lettre demain, vous pourrez faire votre défense en conséquence*

*J'ai notifié le directeur de l'école avec une requête pour que la défense soit demandée à mon fils IBO. Si j'ai bien compris, ils ont perdu le procès et ils vont vous poursuivre en justice pour obtenir une compensation, en disant : "Après avoir pris votre défense, nous vous avons*

*convoqué à l'école, mais vous n'êtes pas venu." Ils savent que vous êtes en prison, alors ils pensent à de nouvelles choses.*

*Ta grand-mère et ta mère te saluent et t'embrassent dans les yeux*

*Haydar, Sultan, Feride, Hakkı, Aliekber et Elif vous saluent et vous embrassent la main. Galip Özdemir et Pire Mehmet vous saluent également.*

*Ne t'inquiète pas pour nous, nous allons bien. Nous ne pensons toujours qu'à toi. Mon cher fils, je termine cette lettre en te saluant encore et en embrassant tes yeux.*

*Que Dieu vous protège.*

*PS : Nous avons reçu la notification le 18 avril, alors que la déclaration devait être soumise avant le 15 avril.*

Ibo était très heureux de cette lettre et de toutes ces bonnes nouvelles. Il voulait faire une liste de tout ce dont il pourrait avoir besoin et l'envoyer à son père en prenant les notes nécessaires. "Nous pourrons bientôt nous voir, car la torture a enfin cessé", écrit-il dans son carnet, et il envisage de le dire maintenant à son père.

En ces premiers jours de mai, il attendait plein d'espoir de sortir de sa cellule.

## Chapitre

Un peu plus tard, la convocation à l'école annoncée par son père est arrivée. Les gardiens lui remettent l'écrit dans sa cellule. L'administration de l'école, ayant appris qu'il avait été mis en détention, a évidemment imaginé de nouveaux problèmes pour Ibo".

Dans la lettre numéro 520 643, signée par le directeur de l'école, la facture d'autrefois est réclamée en détail à Ibo.

**"Au commandant de l'état d'urgence, DIYARBAKIR**

**Nous avons appris par un article du magazine Tercüman daté du 31 janvier 1973 que İbrahim Kaypakkaya, ancien étudiant en physique et en mathématiques de notre école, a été blessé et capturé par les forces de sécurité le 25 janvier 1973 à la suite d'une querelle dans le village de Seyithan, dans la province de Tunceli, et qu'il a été détenu sur ordre de votre commandement en raison de sa participation à des activités anarchistes. Pour que le conseil de discipline de notre école puisse prendre une décision concernant Ibrahim Kaypakkaya, qui a été impliqué dans des affaires antérieures au sein de notre école, les déclarations figurant en annexe doivent être traitées par l'administrateur susmentionné. Kaypakkaya**

**Je vous demande de bien vouloir m'autoriser et me donner des instructions pour que les modifications nécessaires puissent être effectuées".**

Les parties de la lettre relatives à Ibo sont les suivantes :

*"Vous trouverez ci-dessous les infractions au code disciplinaire de notre école dont vous vous êtes rendu coupable en tant qu'élève de notre école au cours de l'année scolaire 1968-69. Nous vous prions instamment d'envoyer votre déclaration à ce sujet au rectorat de notre école pour le 15 mai 1973 au plus tard. Nous vous demandons de vous prononcer sur les allégations suivantes :*

*1. Le 18 juillet 1968, vous avez distribué le tract "Idea Club" ci-joint devant l'école sans l'autorisation de l'administration.*

Il était clair que la direction de l'école voulait être la cerise sur le gâteau que l'administration de la loi martiale préparait pour Ibo.

*2. Vous dites "la colombe qui vous a apporté la nouvelle" et vous accusez les administrateurs de l'école d'avoir pris parti, en déclarant : "Les administrateurs devraient bien savoir qu'ils n'échapperont pas au jugement que l'histoire portera sur eux. La sixième flotte américaine a jeté l'ancre".*

*3. Il est indiqué dans le procès-verbal du conseil de discipline que le 12 octobre 1969, vous avez été impliqué dans une querelle devant la grille d'entrée de notre école, entraînant des bris de vitres et des blessures à certains élèves. Veuillez présenter votre défense".*

Sur le point d'être jugé avec la peine de mort, Ibo a écrit une défense dans son cahier de cellule concernant l'enquête qui avait attiré l'attention des administrateurs de l'école.

Dans la déclaration qu'il comptait leur adresser, il écrivait (en résumé) ce qui suit :

*En ce qui concerne les accusations portées contre moi sur la base du tract susmentionné, j'ai envoyé une réponse au responsable disciplinaire de l'école à l'époque.*

*Le disciplinaire nous a interrogés non pas parce que nous avons distribué des tracts du "Club Fikir", mais parce que nous avons créé le "Club Fikir" sans demander l'autorisation de l'administration de l'école. Nous n'avons pas distribué les tracts devant l'école normale, mais devant les départements de sciences et de lettres. Comme il nous était interdit de mener des activités dans les locaux de l'école, nous avons opéré en dehors de l'école.*

*Quant à l'accusation selon laquelle nous aurions fondé le club Fikir sans autorisation, je tiens à préciser que la Constitution et la loi sur les associations nous accordent ce droit. Selon ces lois, la formation et l'adhésion à une association ne nécessitent pas d'autorisation préalable de qui que ce soit ; nous avons exercé ce droit. La déclaration écrite que j'ai précédemment soumise au conseil de discipline devrait déjà figurer dans vos dossiers, et je n'ai pas d'autres commentaires à ajouter.*

*Pendant l'année académique 1968-69, j'ai été exclue des cours. Malgré l'absence de confirmation officielle du ministère de l'éducation, on m'a refusé une allocation vestimentaire de 600 liras, à laquelle tout étudiant a droit, sous prétexte que je n'étais pas inscrit à l'école. Par conséquent, toute accusation de délits que j'aurais commis en tant qu'élève de l'école pendant l'année académique 1968-69 ne peut être valide.*

*De plus, bien que le Conseil d'État ait ordonné la levée de l'exclusion, je n'ai pas été réadmis à l'école, contrairement à mes amis dont les cas ont été tranchés de la même manière par le Conseil d'État. En ce qui me concerne, l'école n'a pas voulu suivre la décision du tribunal. Elle s'obstinait à violer la décision du Conseil d'État. J'ai alors intenté un nouveau procès contre eux, un procès en indemnisation.*

*L'expression "la colombe qui vous a apporté la nouvelle" fait référence à l'espion calomnieux et menteur qui, bien que je n'aie pas distribué les tracts à l'intérieur de l'école, vous a dit que j'avais distribué des tracts à l'intérieur de l'école.*

*En réalité, la direction de l'école a demandé à changer d'orientation. Au début, la direction de l'école voulait nous punir pour notre protestation contre la 6ème flotte, mais ensuite, il semble qu'elle ait été quelque peu gênée de défendre l'ancrage de la 6ème flotte dans le Bosphore, elle a changé d'orientation et nous a interrogés sur la distribution de tracts à l'intérieur de l'école.*

*...Dans le même sens, il est vrai que la direction de l'école de l'époque s'est comportée de manière unilatérale. Au sein de l'école, toutes les publications contenant des idées conservatrices, révisionnistes, anti-peuple, fondamentalistes et fascistes (y compris Mein Kampf d'Hitler) pouvaient être vendues et exposées sans entrave. En revanche, un certain nombre de publications révolutionnaires non interdites et librement disponibles sur le marché n'étaient même pas autorisées à entrer dans l'école. La direction de l'école a travaillé main dans la main avec les étudiants membres de Ülkü Ocakları et de Mücadele Birlikleri. D'autre part, les étudiants qui appartenaient aux clubs d'idées ou qui sympathisaient avec eux ont subi des pressions et des tentatives d'intimidation et de réduction au silence.*

*La direction doit savoir exactement une chose : vous ne pourrez pas échapper au jugement de l'histoire, ai-je dit. Oui, celui qui nous refuse un droit démocratique que la constitution et le droit d'association nous accordent n'échappera certainement pas au jugement de l'histoire. Certainement que ceux qui ont reçu la 6e flotte, qui menace notre pays et notre pays, comme*

*l'exécuteur des intérêts de profit de l'impérialisme américain au Moyen-Orient et en Turquie, presque avec des bouquets de fleurs dans leurs mains, ne pourront pas sauver leur collier du jugement de l'histoire, se sont volontairement laissés faire pour devenir des marieurs de soldats américains. Ceux qui voulaient nous expulser de l'école parce que nous avons protesté contre la 6e flotte n'échapperont certainement pas au jugement de l'histoire. Celui qui a raison, qui est du côté du peuple, n'a pas à craindre le jugement de l'histoire. Seuls ceux qui ont quelque chose à cacher doivent avoir peur de tout cela.*

*Ce sont les forces fascistes et fascisantes, les ennemis de notre peuple et de son indépendance, qui ont attaqué notre école et brisé les cadres des lits et des fenêtres, et ce, parce qu'un certain nombre d'élèves ont été blessés, que certains élèves ont été expulsés de l'école, qu'ils ont attaqué l'école avec des étrangers de "Ülkü Ocakları" et de "Mücadele Birlikleri" et qu'ils ont transformé l'école en un dépôt d'armes. Ce n'est pas à moi que vous devez poser vos questions, mais à eux... "Et Ibo a pris beaucoup d'autres notes de ce genre dans son carnet à carreaux pour les envoyer à l'administration de l'école.*

C'est l'un des premiers jours du mois de mai. Ibo est de nouveau assis dans sa cellule, un carnet et un stylo à la main, dialoguant avec ses pensées.

Une agitation retentit dans le couloir de la cellule. L'ami capturé d'Ibo, qui revenait d'un interrogatoire au MIT, a jeté un coup d'œil par le judas et a aperçu un capitaine. D'après les insignes des gardes, il en déduit qu'il s'agit d'un membre de l'administration de l'État d'urgence. Le capitaine, chauve, entre dans le couloir et la cellule d'Ibo est déjà ouverte. Après avoir échangé quelques mots avec Ibo, il éclata soudainement : '...vous êtes le berger d'un troupeau de moutons ! Si le berger meurt, le loup vient et s'empare du troupeau".

Je ne suis qu'un seul, rétorque Ibo à voix haute et claire. Même si j'étais un chef et que j'étais tué, des milliers de personnes me suivraient. Je n'ai pas peur de vous ni de vos semblables... Sur ces mots, l'homme claqua la porte de la cellule d'Ibo et disparut.

## Chapitre 21

C'était le 8 mai. Ibo avait demandé au soldat de service la permission de se laver. Il avait presque l'impression de suffoquer dans sa propre crasse. Plus tard, le soldat revint et lui accorda la permission. Un réchaud primitif, un seau d'eau et un savon ont été apportés dans sa cellule. En outre, le soldat a fait venir un codétenu de la cellule 8 pour aider Ibo. Par la suite, Ibo a été transféré de sa cellule à la cellule numéro 1. Lorsqu'Ibo a vu son ami de la cellule 8, il était fou de joie. Ils se sont pris dans les bras et se sont regardés en silence pendant un moment.

L'ami d'Ibo attend avec impatience qu'on le sorte de sa cellule. Cette personne, connue pour sa force comparable à celle d'un arbre, se déplaçait désormais d'une démarche boiteuse et instable, rappelant celle d'un enfant qui apprend à marcher. Son pied droit était à moitié amputé et il lui manquait tous les orteils de son pied gauche, sauf les plus petits. Des mois d'enchaînement au sommier ont fait gonfler tout son corps, et il porte une profonde blessure au poignet gauche à cause des menottes. Malgré cela, Ibo gardait la tête haute, les yeux souriants.

Le soldat et son ami ont aidé Ibo à se laver. Ensuite, avec difficulté, Ibo réussit à se rhabiller. Il a expliqué à son ami qu'il se sentait à nouveau bien depuis quelques jours, qu'il n'était pas torturé en ce moment et qu'il préparait sa défense en attendant avec impatience le jour où on le sortirait de sa cellule.

Le 9 mai, il a écrit une lettre à son père, exprimant son espoir, déclarant qu'il se préparait pour le tribunal et qu'il se sentait en bonne santé. Il a demandé à son père d'obtenir des documents contenant des informations sur des actions antérieures pour sa défense, en lui donnant des instructions sur les personnes à contacter et les noms de ses avocats.

Le 11 mai, les gardiens ont informé le prisonnier de la cellule n° 8 qu'il était libéré et l'ont escorté hors de la cellule. Il a exprimé le désir de faire ses adieux à Ibo avant de partir, et les gardiens l'ont autorisé à le faire.

Ils ouvrent la cellule d'Ibo et réunissent les deux amis. Les deux s'embrassent chaleureusement. Ibo demande à son ami de lui apporter des vêtements et une paire de chaussures taille 42 une fois rentré chez lui. *Envoie-moi ces articles quand tu seras rentré*", a-t-il demandé.

Son ami vide alors ses poches et donne tout son argent à Ibo. Ibo rend 50 liras à son ami en lui disant : "Tu en auras besoin sur ton chemin". Mais les gardes les pressent de faire leurs adieux. Les deux amis s'étreignent à nouveau, font leurs adieux et Ibo est raccompagné dans sa cellule, qui se referme derrière lui.

La libération de son ami a fait naître chez Ibo l'espoir de sortir lui-même de ce trou noir, et il a fait revivre ...

La lettre pleine d'espoir d'Ibo, datant de la deuxième semaine de mai, a apporté une grande joie dans la maison familiale. Encore et encore, son père, sa mère et ses frères ont tenu le

papier taché de larmes dans leurs mains et l'ont lu. Ali Kaypakkaya a rapidement rassemblé le plus grand nombre possible de documents demandés et s'est mis en route pour Diyarbakır le 19 mai. Au fur et à mesure que le bus s'approche de la ville, son agitation grandit.

Il fouilla dans ses poches et parcourut les papiers que son fils réclamait à nouveau. Depuis qu'il avait entendu la nouvelle de la capture d'Ibo à la radio, du dernier jour de janvier à ce jour de mai, il avait vécu chaque jour, chaque seconde, avec une grosse boule dans la gorge. Le jour où il devait le voir était enfin arrivé.

La phrase d'Ibo, les interrogatoires sont enfin terminés, nous allons pouvoir nous voir, avait éveillé en lui un grand espoir. Le bus dans lequel il est monté à Ankara le soir du 19 mai a traversé la nuit comme un point brillant, s'est approché de Diyarbakır dans la fraîcheur d'un matin de printemps et s'est finalement arrêté

au cœur de la ville. De la gare routière, Ali Kaypakkaya se rend directement à l'administration de l'état d'urgence. Il est impatient.

Ce n'est pas l'heure des visites ! ont-ils dit. Ali Kaypakkaya n'en pouvait plus et a voulu passer un coup de fil. Ils ont rejeté sa demande de téléphoner immédiatement pour s'enquérir du bien-être de son fils et lui ont dit qu'il devrait attendre jusqu'à 9 heures du matin.

À neuf heures précises, les visiteurs se voient demander leur carte d'identité et sont admis. À l'intérieur, les pièces d'identité sont à nouveau vérifiées.

Alors qu'Ali Kaypakkaya attendait parmi d'autres visiteurs, un garde s'est approché de lui et lui a dit : "Tu ne reverras plus ton fils". Ces mots frappent le cœur d'Ali Kaypakkaya comme des balles.

Pourquoi ne pourrions-nous pas nous voir ? s'exclame-t-il. Il m'a appelé lui-même ! Ici, dans sa lettre : "Venez me rendre visite", dit-il ! Et maintenant, vous voulez l'empêcher... ?", s'est-il exclamé, frustré.

Un autre garde intervient et suggère : "Nous n'y pouvons rien, allez parler au premier lieutenant".

Ali Kaypakkaya a suivi leurs instructions et a été conduit à une salle de garde. En entrant, il trouve le lieutenant Mevlüt et le premier lieutenant Ali, qu'il a reconnus lors de sa précédente visite à Diyarbakır. Ils se sont tous deux levés et l'ont salué d'un "Bienvenue" formel. Ali Kaypakkaya a senti un changement soudain dans leur attitude, qu'il n'a pas apprécié.

Un lieutenant-colonel se précipite alors, porteur d'une liasse de documents qu'il remet au lieutenant Ali. Il lui dit : "Réglez ça, je suis occupé" et ils escortent Ali Kaypakkaya hors de la salle des gardes et dans une jeep qui l'attend.

Ali Kaypakkaya ne peut s'empêcher de penser : "Ils doivent avoir très peur de mon fils ! Chaque fois que je viens ici, c'est la panique..."

Dans la jeep, Ali Kaypakkaya se dit : "Ils ont donc sorti Ibrahim de sa cellule", et il ressent un élan de joie. Il a supposé que l'excitation des gardes était due à l'idée qu'il allait rencontrer son fils pour la première fois aujourd'hui. La jeep franchit le portail d'entrée et s'engagea sur la route qui menait aux bureaux du procureur.

Le lieutenant-colonel reste silencieux, la bouche fermée comme si tous les mots du monde avaient été épuisés. Seul le bruit du moteur emplait l'air autour d'eux. Lorsqu'ils arrivent au bureau du procureur, Ali Kaypakkaya se dit : "Ils vont probablement m'interroger en premier ! Mais , il s'est vite rendu compte qu'ils se dirigeaient vers le bureau du commandant de l'administration de l'état d'urgence.

Le lieutenant-colonel sort de la jeep et entre dans le bâtiment. Ali Kaypakkaya jette un coup d'œil par la fenêtre de la jeep, scrutant les alentours dans l'espoir d'apercevoir Ibrahim. Il demande au chauffeur : "Ibrahim est là ? "Non, mon oncle, il n'est pas là", répond ce dernier. Parfois, Ali Kaypakkaya éprouvait de la joie à l'idée de revoir son fils. D'autres fois, l'activité accrue des forces de sécurité le rendait méfiant et il craignait qu'elles ne l'autorisent pas à revoir son fils. La peur a fait place à la colère : "S'ils ne nous autorisent pas à nous revoir, j'irai voir le commandant de l'état d'urgence, le gouverneur et même le gouvernement ! Finalement, le lieutenant-colonel est apparu à la porte.

## Chapitre 22

Le lieutenant-colonel sort précipitamment du bâtiment et s'approche de la jeep, demandant à Ali Kaypakkaya d'en sortir. Ensemble, ils sont retournés dans le bâtiment. Le lieutenant-colonel a conduit Ali Kaypakkaya dans un long couloir jusqu'à une pièce.

À l'intérieur, il y avait un homme en blouse blanche. Lorsqu'Ali Kaypakkaya l'aperçoit, une vague d'angoisse le submerge. Peut-être qu'Ibrahim est de nouveau malade et qu'ils l'ont amené à l'hôpital. C'est pour cela que tout le monde est si tendu", pensa-t-il. L'homme en blouse blanche semblait mal à l'aise et tendu. Je vous en prie, asseyez-vous. Voici une cigarette", proposa-t-il en tendant un paquet.

Ali Kaypakkaya refuse la cigarette et reste debout, faisant les cent pas dans la pièce. Soudain, la porte s'ouvre et le lieutenant général Şükrü Olcay, commandant de l'administration de l'état d'urgence, entre dans la pièce, accompagné d'un colonel, du médecin-chef de l'hôpital et de plusieurs autres officiers.

Şükrü Olcay examine Ali Kaypakkaya de la tête aux pieds. Vous êtes le père d'Ibrahim Kaypakkaya ? demanda-t-il.

Oui, répond Ali Kaypakkaya.

C'est alors que Şükrü Olcay annonce la nouvelle choquante : "C'est très soudain, mais il faut le dire : Ibrahim est décédé...

Le visage d'Ali Kaypakkaya se vide de toute couleur. Je ne comprends pas...", bégaye-t-il.

J'ai dit : votre fils est mort ! répète fermement Şükrü Olcay.

Ali Kaypakkaya, complètement abasourdi et le visage blême, continue de bredouiller : "Pourquoi mourrait-il, mon fils... il ne devrait pas mourir...

Il est mort, je vous le dis. Il vient de mourir... réaffirme Şükrü Olcay.

Ali Kaypakkaya reprend lentement conscience de manière surréaliste. Comme quelqu'un qui peine à respirer, il se met à déglutir bruyamment en fouillant dans les poches de sa veste. Il sort la lettre en marmonnant : "Tiens, il m'a écrit cette lettre... il m'a fait venir ici. Mon fils ne peut pas être mort ! Il n'est plus malade. Il est en bonne santé", lit-il à haute voix, la voix tremblante.

"Il s'est suicidé, votre fils s'est suicidé ! réplique Şükrü Olcay. Ali Kaypakkaya éclate en phrases coupées : "Non, non, mon fils a été tué. Vous avez assassiné mon fils, vous l'avez battu à mort !"

"Tais-toi, sinon on va te remettre à ta place !" menace l'un des spectateurs, coupant court à la plainte d'Ali Kaypakkaya. Ali Kaypakkaya se tait un instant, puis supplie d'une voix douloureuse : "Donnez-moi le cadavre. Interrogez-moi si vous voulez, mais donnez-moi le corps de mon fils..."

"Non, il sera enterré ici", ont-ils d'abord insisté. Mais Ali Kaypakkaya insiste fermement : "Je ne bougerai pas d'ici tant que je n'aurai pas récupéré le corps !

Şükrü Olcay se tourne vers l'homme en blouse blanche et lui dit fermement : "Donne-lui un verre d'eau !".

Ali Kaypakkaya intervient : "Je ne veux pas de votre eau ou de quoi que ce soit d'autre. Tout ce que je veux, c'est le corps de mon fils. Nous avons tout donné pour lui. J'ai une cabane que je vais vendre pour mon fils. Je le ramènerai dans mon village !"

Faites-le ! Şükrü Olcay ordonne aux badauds, puis se retourne et quitte la pièce. Le lieutenant-colonel escorte à nouveau Ali Kaypakkaya hors de la pièce. Ils se sont rendus à l'hôpital militaire, où Ali Kaypakkaya avait été refoulé à la porte lors de son premier voyage à Diyarbakır.

Ils ont parlé des formalités qu'Ali Kaypakkaya devait remplir. Il s'est donc rendu à l'administration de la ville et a obtenu un permis. Il a ensuite choisi un cercueil pour 430 liras. Il a acheté un linceul pour 70 liras supplémentaires.

En pliant le linceul, il pense à l'enfance de son fils, à la façon dont il l'a accueilli comme un bébé emmaillotté, à la façon dont il l'a pris dans ses bras.

Il a ensuite engagé un porteur qui est revenu à l'hôpital avec le cercueil et le linceul. Le fonctionnaire de l'administration de la ville lui a remis un papier portant la mention "Peut être emmené avec vous" : Peut être emporté, l'a signé et le lui a remis.

Il attend anxieusement dans le couloir de l'hôpital. Au bout d'un certain temps, ils ont sorti le corps du réfrigérateur. Voici votre fils, il est prêt", ont-ils dit solennellement à Ali Kaypakkaya. La tête était détachée du torse, l'estomac, les bras et les jambes étaient coupés en gros morceaux. Le corps est percé de nombreux trous. De l'autopsie", a murmuré le préposé qui a sorti le corps du congélateur. "Et quels sont ces trous ? demande Ali Kaypakkaya, sans obtenir de réponse.

Quand Ali Kaypakkaya a vu son fils, c'est comme si tout son sang s'était tari. Au lieu de son fils, au lieu de cette personne forte et semblable à un arbre, ils lui ont montré des parties du corps découpées et poignardées. La gorge et le cou d'Ibo étaient distendus et noirs, comme si on avait placé quelque chose autour et qu'on l'avait serré. Plus tard, son cou a été coupé et démembré. Son épaule et sa poitrine sont pleines de trous...

A cette vue, le porteur qui a mis Ibo dans le cercueil se met à pleurer. Ali Kaypakkaya veut lui donner son salaire, mais il refuse. C'est notre devoir d'homme", dit-il. Les soldats de garde et les aides-soignants tentent de réconforter Ali Kaypakkaya. Sur les 1 200 liras qu'il avait apportées pour donner à Ibo, il lui en restait 550. Devant l'hôpital, il a commencé à négocier avec un chauffeur de taxi. Le chauffeur voulait être payé à l'avance. On conseille alors à Ali Kaypakkaya de transporter le cercueil par avion.

Au bureau de la compagnie aérienne, on lui a demandé 240 liras pour transporter le cercueil. Il a dépensé l'argent qui lui restait pour le billet d'avion. Ce n'était pas suffisant, mais l'un des étrangers qui se trouvait à proximité s'est interposé. "Vous paierez le reste plus tard". Ils ont emmené Ali Kaypakkaya à l'aéroport et l'ont conduit à la police. Lorsque les passagers de l'aéroport ont été appelés à s'asseoir dans la salle d'attente, les policiers ont fouillé les poches d'Ali Kaypakkaya et ont trouvé les tracts qu'Ibo avait commandés à son père pour son explication. Indécis, ils les tournent et les retournent dans leurs mains et en discutent. -Mon fils les voulait, il en avait besoin pour sa défense. Je les avais apportés pour lui !" Ali Kaypakkaya expliqua... ce n'est pas comme ça qu'il faut faire. C'est une infraction, ils sont interdits. Si votre fils est mort, vous devez les déchirer ! Nous devrions vous arrêter ici... !",

ont-ils crié en guise de réponse. Désespéré, Ali Kaypakkaya leur demande de le laisser tranquille : "Mon fils est mort, je ne peux pas penser à ces tracts ! Je n'ai pas eu un morceau de pain ni une gorgée d'eau depuis ce matin !" Grâce à l'intervention d'une policière, ils ont fini par le laisser partir. À l'atterrissage à Ankara, Ali Kaypakkaya est accueilli par deux capitaines. Ils ont appelé un taxi pour lui et ont attaché le cercueil sur le pont. C'est ainsi qu'ils sont arrivés chez eux. Son père a porté Ibo dans la maison. Il passa la nuit assis sur le lit d'Ibo. La tête dans les mains, il réfléchissait et se sentait de plus en plus paresseux au lit avec son fils. Tôt le lendemain matin, il a loué un minibus et a emmené son fils dans son village natal. Les "persécuteurs" (informateurs de l'État) les ont également suivis dans le village. En très peu de temps, la nouvelle de la mort d'Ibo s'est répandue dans les villages environnants. Les gens sont venus en masse pour le revoir. Au restaurant de la station-service située en face du cimetière se trouvait la voiture des "poursuivants". De là, ils surveillaient le village et le cimetière...

## Chapitre 23

La véritable mère d'Ibo a également été racontée. Ali Kaypakkaya et elle se sont séparés alors qu'Ibo était un bébé et qu'il apprenait tout juste ses premiers mots. Après la séparation, Ibo est resté avec son père.

Plus tard, la mère a déménagé dans le village de Sungurlu (Gökçem) et s'est remariée. Pendant son enfance, mais aussi lorsqu'il étudiait à Istanbul, Ibo se rendait souvent dans le village de sa mère pour lui rendre visite. Pendant les deux ou trois nuits qu'il passait au village, il parlait longuement et en détail avec sa mère, puis disparaissait à nouveau. S'il y allait et que sa mère lui disait : Ne pars pas, mon fils, reste encore un peu pour que je me rassasie de toi ! Ibo la consolait et lui répondait : Si tu me désires, regarde dans le miroir, je te ressemble.

Ibo a disparu à plusieurs reprises, mais il n'a jamais perdu le contact avec le village de sa mère ; il y envoyait souvent des journaux et des livres.

Au moment où Ibo était fouillé, les forces de sécurité ont également fait une descente dans le village de sa mère et ont fouillé chaque coin et chaque niche :

Comme mon enfant n'était pas là, la police est venue. La police est venue dans deux voitures remplies d'officiers. "Ils ont demandé : "Qui est sur la photo ? "À qui appartient le chapeau ?" ont-ils demandé. "À qui appartiennent les clés ?" ont-ils demandé. "Pourquoi avez-vous trois clés alors que vous n'en avez besoin que de deux ? Ils ont posé des questions sur les photos, sur le pull que je portais. C'était comme ça : en deux pas, il y avait trois officiers, et trois autres officiers, la maison était entourée de tous les côtés comme d'un grillage. Ils ont fourré des choses deux fois et trois fois dans l'étable, le grenier, les trous, les tiges. Ils se sont dit : "Alors, il sortira". Ils grimpèrent dans le grenier. Nous y avons mis des pommes et d'autres choses. "Il y avait quelqu'un ici, quelqu'un dormait", dit-il. "Non, nous avons mis des pommes et des choses ici", dis-je. Puis il est monté sur le toit de la grange et a jeté un coup d'œil à l'intérieur. "Ici", dit-il, "les hommes se cachent".

"Non", dis-je, "nous sommes des villageois, nous cuisinons." "Si c'est le cas", dit-il, "alors dis-moi où il est, femme." J'ai dit : "Moi aussi, je le désire ardemment." Puis ils ont amené le chef de notre village. Un monsieur avec une échelle pour l'étable, tantôt ici, tantôt là. Et ils me traînent toujours avec eux. Ils courent partout et les filles ont déjà peur. Puis ils sont retournés au grenier. Il s'est glissé sous la boîte. "Il viendra plus tard", dit-il. "Il ne viendra pas", dis-je.

Il est venu une fois, il ne vient plus. "Si quelqu'un est venu une fois, ne devrait-il pas revenir ? Il passe son bras sous le mien. "Emmenez cette femme en bas, venez avec le gardien du village", dit-il, "et son voisin". Ils ont tout fouillé : les oreillers, les boîtes, le fil, tout. Il y a eu

beaucoup de menaces. Il m'a attrapé par le cou. "Ton maître m'a donné tout ce qu'il a pu en face de moi. Tu ne dis rien parce qu'il va venir", a-t-il dit. Le chef du village est arrivé. "Ton fils, dit-il, est recherché. Quelqu'un a dit qu'il était venu alors qu'on ne voulait pas de lui." Je me suis demandé ce qu'il pouvait bien dire dans un moment pareil. "Je ne sais pas", ai-je dit "Votre mensonge les fait tomber", a-t-il dit. "Voilà, je vais à la police." Ils nous ont jetés le matin, puis à nouveau à huit heures du soir. Plus tard, la mère d'Ibo ne voulait pas lâcher sa radio. Elle attendait à côté d'elle comme si un message de son fils était sur le point d'arriver. Je m'assois avec la radio dans les bras lorsque j'entre dans l'écurie et que je m'assois... J'écoute les nouvelles à sept heures, puis à huit heures, et à l'approche de neuf heures, j'attends avec impatience la prochaine mise à jour.

Et puis mardi, vers sept heures, j'ai la radio dans les bras et il dit qu'Ibrahim Kaypakkaya est blessé. Et il dit qu'Ali Haydar Yıldız ou quelque chose comme ça a été touché au front. "Mon Dieu", dis-je, "pas ça". Ils ont tous couru et ont dit, faites ceci, faites cela. S'il est en prison depuis un mois, cela fait deux, trois, quatre, j'attends qu'il vienne enfin.

Ils lui ont ensuite annoncé la nouvelle de sa mort :

Je me suis levé le matin comme d'habitude, j'ai levé les yeux et deux personnes sont venues me prendre le bras en disant : "Nous t'emmenons à Karamahmut." J'ai tout de suite compris. J'ai dit : "Est-il arrivé quelque chose à mon bébé ?" Il m'a répondu que non. Nous sommes partis. J'ai vu que son père était là aussi.

"Si tu as amené mon enfant comme ça, tu es venu comme ça ! m'exclamai-je en tapant sur mes genoux.

Les villageois et ses amis sont venus, et les montagnes ont gémi. Ils ne me l'ont pas montré ; ils ne voulaient pas le montrer au-delà du cou. Nous avons eu beau verser de l'éther, nous n'avons pas pu l'approcher. Nous avons même utilisé trois bouteilles d'eau de Cologne, mais nous n'avons pas pu l'approcher. Ses soldats étaient nombreux. Quand je dis soldats, je veux dire villageois et ses amis étaient également nombreux. Une partie du groupe était au cimetière, l'autre au village. La police était stricte. Elle n'a pas autorisé de cérémonie funéraire.

Je suppose qu'ils ne me l'ont pas montré parce qu'ils pensaient que je ne supporterais pas de voir son corps.

*Ils ont pris quelque chose dans sa tête, ils ont coupé sa tête, ils ont pris le sang qui coulait de son cou et de son bras. Il n'a pas peur, s'il n'a pas peur, alors nous mesurerons son cœur, en prison. Qu'est-ce qu'ils voient, ils ne peuvent pas atteindre le cœur. Ils veulent sa tête, qui est 3 fois plus grosse que celle d'Atatürk.*

*"Chaque fois que nous le voyons, c'est la même chose, le même devoir, il se tient là comme ça et fait ceci et cela. Si c'est déjà là, débarrassons-nous-en pendant que c'est déjà dans nos mains, dit-il. Là, dans la prison. Il avait tout cousu. Ils ont retiré son corps de l'estomac. Ils ont demandé qu'on leur retire le sang qui coulait de leurs bras...*

Depuis le matin de la nouvelle, elle avait prononcé d'une voix douloureuse une plainte brûlante et amère pour son fils. Aujourd'hui, elle la chante en tapant sur ses genoux...

## **Chapitre 24**

Plus tard, les villageois ont porté Ibo de la maison de ses parents au cimetière, en le tenant d'une épaule à l'autre. Tous les habitants de la région, tous ceux qui avaient entendu dire qu'Ibo avait été amené au village, quittèrent leur travail et se rendirent au cimetière. Ils ouvrirent la terre qui avait été ameublie par le printemps et laissèrent Ibo glisser à l'intérieur. Ils le recouvrent de terre, le séparant à jamais de la lumière du jour.

Le 19 mai, Ali Kaypakkaya s'est rendu à Diyarbakır. Le 21 mai, il a laissé son fils au village et est retourné à Ankara. Les "persécuteurs" sont restés au village. Leur "tâche" n'était pas encore terminée. Ils attendaient toujours que la terre dissolve Ibo et qu'il disparaisse complètement. Pendant longtemps, ils n'ont laissé personne s'approcher de la tombe. La nouvelle se répandit dans toute l'Anatolie. Le sang avait de nouveau coulé au mois de mai. Les compagnons d'armes d'Ibo dans la prison de Diyarbakır ont été remplis de douleur en apprenant sa mort.

Là, non loin de la cellule où Ibo était resté seul pendant des mois, ils avaient vécu avec lui. Ils ont maudit l'acte de violence. Leurs réactions se sont transformées en actions. Les autorités pénitentiaires ont fait usage de la force pour réprimer les manifestations des prisonniers. Dans la requête portant le numéro 1900-73/84, les prisonniers révolutionnaires ont écrit au bureau du commandant de l'administration de l'état d'urgence. Dans leur requête, ses amis affirment qu'"il a été emmené de sa cellule au siège du MIT le 16 mai 1973 et y a été tué sous la torture, et que le fait que les autorités aient été informées de ce meurtre sans faire l'annonce publique nécessaire est la plus grande preuve de cet assassinat".

Les candidats n'ont reçu aucune réponse. La Turquie traverse une période difficile. Au cours de cette période difficile, deux personnes avant-gardistes ont pris la parole. En juillet 1973, le représentant du parlement d'Ordu, Ferda Guley, prend la parole à Bolu. Il dit : "Écoutez, pères ! J'ai entendu parler d'un père qui avait reçu une lettre de son fils en bonne santé. Deux jours plus tard, le père s'est rendu à la prison avec un paquet de nourriture et de vêtements, espérant voir et serrer son fils dans ses bras. Mais lorsqu'il est arrivé, on lui a dit que son fils s'était suicidé la veille. Ce père a dû ramener le corps de son fils à la maison, pour découvrir qu'il était plein d'impacts de balles".

Une fois de plus, en juillet 1973, le député indépendant M. Ali Aybar a posé une question au Premier ministre, qu'il a développée en 10 sous-titres. Elle commençait par : "Est-il vrai que

K. Aypakkaya est mort des suites des tortures subies lors de l'interrogatoire ?". Cependant, aucune des deux voix n'a reçu de réponse de la part des responsables à ce moment-là.

Après l'ouverture des procès TKP/ML et TIKKO, dont l'accusé principal était Ibo, les accusés ont présenté une longue déclaration au président de la 2e chambre du tribunal militaire du 1er commandement d'armée le jour du procès, le 6 novembre 1973.

Selon le document, Ibo a d'abord été torturé puis abattu dans le cadre d'un complot d'assassinat mené par le procureur général responsable, Yaşar Değerli :

*Le camarade Ibrahim a été traîné hors de sa cellule à 10 heures du matin le 16 mai 1973. Les autres prisonniers qui se trouvaient dans le couloir de la même cellule ont pu l'observer. Plus tard, lorsque la nouvelle de la mort d'Ibrahim s'est répandue parmi les soldats en service au bureau du procureur, les détenus qui se sont adressés à la direction de la prison ont été informés par l'administration pénitentiaire qu'Ibrahim avait été convoqué pour un interrogatoire le 16 mai. Deux jours après son interrogatoire, ils ont été inexplicablement informés que son dossier pénitentiaire devait être effacé.*

*À l'époque, les prisonniers conduits au parquet militaire pour y être interrogés étaient informés par les soldats de garde que le corps d'Ibrahim avait été retrouvé au dernier étage du bâtiment, avec de multiples blessures par balles.*

*Le jour où Ibo a été emmené pour être interrogé, Cemil, qui était présent au bureau du procureur pour l'interrogatoire, a vu plusieurs personnes lui bander les yeux et le faire monter dans une voiture civile. Cemil a ensuite informé Seyithan Dokay et Hasan Ilter de ce qu'il avait vu.*

*De nouveau, lors de la confrontation avec Ibrahim, Hasan Ilter a vu Yaşar Değerli, le procureur, dire "nous allons bientôt vous punir de nos propres mains".*

*Mustafa Karadağ, qui a été emprisonné dans le cadre de la THKO, s'est entendu dire par Yaşar Değerli lors d'une réunion au MIT : Si vous restez silencieux, vous connaîtrez le même sort qu'Ibo, que nous avons enterré la semaine dernière. Il a partagé cette information avec Arslan Kılıç, l'un des plus proches amis d'Ibrahim, alors qu'ils étaient tous deux en prison.*

*Les fascistes n'ont pu le capturer que lorsqu'il était seul, avec des blessures par balles dans le corps, sans aucun moyen de défense contre la faim, la soif et le froid. Comme l'indique l'acte d'accusation, il a mené une lutte acharnée contre les forces fascistes.*

*C'était un leader qui comprenait que le suicide d'un révolutionnaire était à la fois une lâcheté et une trahison de la cause du prolétariat. Il se faisait un devoir d'enseigner cette conviction à ses camarades.*

*Le suicide ne sera pas notre choix comme le prétend le procureur qui est un agent de l'impérialisme et du fascisme en Turquie, mais le choix des lâches comme les ennemis du peuple. C'est le plus grand chien fasciste qui ait jamais vécu, Hitler, qui s'est tiré une balle dans la tête lorsque l'armée rouge soviétique est entrée dans Berlin sous la direction de Staline.*

*Le camarade Ibrahim Kaypakkaya s'inscrit dans la tradition de Dimitrou, qui a écrit avec son sang "N'oublie pas que tu es communiste" sur le plafond de la chambre de torture nazie. Ainsi, chaque fois qu'il était attaché pour la bastonnade, il pouvait le lire et continuer à résister aux bourreaux fascistes. Il s'inscrit également dans la tradition du communiste français George Politzer qui, face au peloton d'exécution nazi, a crié aux soldats : "Je me suis battu pour votre libération ! Vous détruisez votre libération !".*

*Il s'inscrit dans la tradition d'Ernit Thalmann, qui a affronté sans crainte les balles des nazis, et il observe la bravoure des héros du Viêt Nam, qui ont affronté la mort avec un "Vive Ho Chi Minh !" et ont persévéré jusqu'au bout en toutes circonstances.*

*Les révolutionnaires qui consacrent leur vie à la libération du prolétariat et du peuple ne se suicident pas par peur des persécutions et de l'oppression fascistes. Le suicide est un choix fait par les oppresseurs fascistes qui persécutent les autres parce qu'ils ont peur de la lutte révolutionnaire du peuple.*

*Tous ces faits montrent clairement que notre leader, le camarade Ibrahim Kaypakkaya, ne s'est pas suicidé mais a été ASSASSINE..."*

Cette déclaration n'a pas non plus reçu de réponse officielle. Cette pétition a également été ignorée par les personnes concernées.

Alors que le mois d'avril se transforme en mai, que le sol devient vert, que la neige recule dans les montagnes, que l'eau commence à monter et que l'air commence à se réchauffer, Ali Kaypakkaya pense à Ibo.

Il va voir son fils et revit ses souvenirs. Les derniers mots de la lettre d'Ibo résonnent à son oreille : "Je te salue et je te baise les mains, je baise les mains de ma grand-mère et de ma mère, je baise les yeux des enfants. Ne vous inquiétez pas pour moi. Je vais bien et je n'ai besoin de rien pour le moment. Au revoir

Votre fils Ibrahim".

La terre au-dessus d'Ibo est maintenant une couverture d'herbe. En été, le sol s'agite, comme s'il était animé par le souffle d'Ibo. Le 18 mai, les habitants des villages voisins se rassemblent pour honorer Ibo en se rendant sur sa tombe, chacun ressentant un profond sentiment de révérence en le commémorant.

La neige qui recouvre Ali Haydar, au pied des montagnes, commence alors à fondre. Elle se mêle à la terre, s'élève dans l'air et se retrouve dans les lamentations des gens. Les villageois, errant de rocher en rocher, de village en village, voient Ali Haydar sur leur passage.

Et quand arrive le mois de mai, des centaines de jeunes corps semblent émerger de la terre. Chacun est un bourgeon, une feuille, une prairie, une branche, une pousse... Chacun a enduré d'innombrables luttes.

Que leurs vertus nous guident.

Que leur souvenir soit une lumière sur notre chemin...









